

# ACTUALITÉS DU PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE



### **Ont participé à la rédaction de ce numéro :**

Claude Buchkremer (APA-AML), Carine Dierkens (APA-AML), Nadine De Kock-Hardt (APA-AML), Myriam De Weerd (APA-AML), José Dosogne (APA-AML), Paul Doyen (correspondant extérieur), Françoise Hecq (Université des femmes), Michèle Maitron-Jodogne (APA-AML), Colette Meunier (APA-AML), Francine Meurice (APA-AML), Mara Pigeon (APA-AML), Marc Quaghebeur (AML), Louis Vannieuwenborgh (APA-AML).

### **Coordination de la rédaction et composition du numéro :**

Francine Meurice

### **Relecture :**

Claude Buchkremer, José Dosogne, Michèle Maitron-Jodogne, Christophe Meurée (AML), Louis Vannieuwenborgh.

### **Graphisme de la couverture :**

Claudine Vandewoude

### **Éditeur responsable :**

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1<sup>er</sup>, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

La revue est consultable en ligne sur le site des AML :

<http://www.aml-cfwb.be/archives/fondsapaaml>

### **Contacts et/ou commande:**

Francine Meurice : [fmeurice@4email.org](mailto:fmeurice@4email.org)

Louis Vannieuwenborgh :

[Louis.Vannieuwenborgh@belgacom.net](mailto:Louis.Vannieuwenborgh@belgacom.net)

Par courrier : Archives et Musée de la Littérature/ pour l'APA-AML

Bibliothèque Royale (3<sup>e</sup> étage)

4, boulevard de l'Empereur

1000 Bruxelles

Belgique

Tél +32-2-519-55-75

Fax +32-2-519-55-83

Prix du numéro : 12 euros (frais de port compris pour la Belgique)

Sur le compte IBAN des AML : BE14 0014 5212 7483 -

Code BIC : GEBABEBB

Couverture : *Le marché d'huile de palme* [probablement Basoko (État Indépendant du Congo) vers 1904]. Photo de Virgilio Grossule.

## Présentation du numéro

---

Le numéro 8 de notre bulletin de liaison consacre un premier dossier à l'état des lieux des chantiers importants entrepris cette année par le collectif des membres actifs de l'APA-AML – relectures, transcriptions, inventaires de grands fonds, traductions – et un second dossier aux échos de lecture des documents qui sont parvenus cette année dans nos archives du patrimoine autobiographique.

## Dossier d'études des fonds

---

### *Relectures et transcriptions*

La relecture systématique du manuscrit du journal que Maurice De Wée (1891-1961), juge aux tribunaux mixtes du Caire, a tenu de 1924 à 1959, a pour objectif de donner une vue d'ensemble, à travers les échos de lecture rédigés année par année, de ce document offrant des possibilités de lecture multiples. Outre son intérêt historique et culturel – la présence belge en Égypte et le microcosme des expatriés ; le portrait d'un homme de l'époque, cultivé et intéressé par la politique, et de son milieu ; les nombreuses observations sur l'architecture des ruines archéologiques et sur les aspects ethnologiques, au niveau vestimentaire notamment ; les récits de voyage en Égypte comme à l'extérieur (le journal de son voyage au Congo en 1944 a été publié dans le dernier *Congo-Meuse*<sup>1</sup>) –, ce journal est un laboratoire d'écriture. Le diariste rédige jusqu'à trois versions connues de son journal personnel, appelées *journal*, *journal bis*, *journal ter*. Au niveau méthodologique, nous avons commencé notre relecture par les deux extrémités temporelles, en traitant les différentes versions ensemble. Une partie des échos, concernant les premières années et les dernières années, est publiée ici ; la suite, les années centrales, sera publiée dans la prochaine livraison de notre bulletin, le numéro 9. La transcription du manuscrit, dont l'écriture n'est pas facile à déchiffrer, a également été entreprise, Maurice De Wée n'ayant fait dactylographier que les premières pages de son journal.

Nous avons également transcrit intégralement les mémoires de Raymond Du Moulin (1924-2016), ministre plénipotentiaire, directeur de consulat général, diplomate de 1947 à 1987, à Lima, Bogota, New York, Paris et au Mozambique, entre autres. Raymond, qui était un membre très actif de notre groupe de lecture, a pu relire une grande partie de cette transcription avant son décès<sup>2</sup>. La relecture de *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate* nous introduit également dans la politique internationale et

<sup>1</sup>Maurice De Wée, « L'émerveillement d'un magistrat international » (1944), in *Congo-Meuse*, n°12, 2017, p. 39-73 [MLR 05084/2017/012/03].

<sup>2</sup> Le 14 décembre 2016, cf. l'hommage qui lui est rendu dans le bulletin n° 7.

nous montre l'élaboration du point de vue personnel de ce représentant de la Belgique dans différents postes d'ambassades. Le récit de la dernière mission à Jérusalem est particulièrement exemplaire de la personnalité intègre de Raymond Du Moulin. Nous publions ici une grande partie des échos de lecture, cahier par cahier. La suite de notre relecture, pour l'instant inachevée, paraîtra dans le bulletin n° 9.

Nous avons également terminé la transcription, pour préparer une édition, des quatre cahiers manuscrits des mémoires d'Édouard Alfred de Brucq (1833-1909), *Brève histoire de ma vie*, écrits en 1907 et retraçant son départ à l'âge de dix ans au Guatemala, dans la colonie de Santo Tomas, en suivant son père le 28 décembre 1843, sur le trois-mâts *La Dyle*. Il raconte ensuite son long séjour comme expatrié au Guatemala jusqu'en 1880 après que l'expédition de *La Compagnie de l'Union*, société privée qui avait obtenu la protection et le soutien personnel du roi Léopold 1<sup>er</sup>, a échoué. Nous publions ici un extrait de cette transcription.

### *Inventaires et transcriptions*

La poursuite de l'inventaire et de l'encodage du fonds François Houtart (1925-2017) a fait peu à peu émerger l'architecture du fonds autour de son articulation à l'autobiographie. Une partie de ce fonds, la correspondance qu'il a régulièrement entretenue avec le Cardinal Suenens, de 1963 à 1979, peut être divisée en petits corpus thématiques. Ces noyaux correspondent aux régions du monde dans lesquels François Houtart se trouvait en mission. La manière dont le scripteur se situe, non seulement par rapport aux événements qu'il raconte mais aussi par rapport à leur mise par écrit, permet de lire ces lettres comme une autobiographie épistolaire. C'est ce que l'article *La correspondance de François Houtart. Une autobiographie épistolaire* montre. Étant donné l'intérêt des contenus de ces lettres et la verve du scripteur, nous avons l'intention d'en commencer la transcription systématique.

### *Traductions*

La traduction de l'italien en français du manuscrit du journal (1901-1904) de Virgilio Grossule (1871-1924), engagé par Léopold II dans l'État Indépendant du Congo, est en chantier également. Nous en publions ici un extrait. Virgilio Grossule était médecin mais aussi photographe amateur. Ses descendants possèdent plus d'un millier de clichés sur plaques de verre et nous ont envoyé quelques tirages, dont l'un figure sur notre première page de couverture, *Le marché d'huile de palme* [probablement Basoko vers 1904], et deux autres au dos de la couverture, *En attendant le pyroscaphe sur le fleuve Congo* et *Un village indigène dans l'Uélé* [vers 1902].

D'autres traductions plus ponctuelles ont été faites pour faciliter la lecture de nos documents au sein du groupe de lecture. C'est ainsi que des parties de textes néerlandais ont été traduites en français, il s'agit de *Matthieu. Korte missie verhalen (Histoires courtes concernant la mission)* de Frans Kwik, et du récit de « Frederik » du livre *Jong ! (en ziek). Tieners over hun leven met kanker [Jeunes ! (et malades). Récits de jeunes qui ont lutté contre le cancer]*.

## Dossier de recension des nouveaux documents

---

Plusieurs récits autobiographiques récemment arrivés dans nos archives traitent du thème des luttes de libération pour l'indépendance.

L'indépendance de l'Algérie avec sa courte expérience d'autogestion ouvrière, et l'histoire de la résistance et du soutien aux militants du FLN organisés en Belgique dont témoignent les *Souvenirs épars d'un vieux militant* de Paul Doyen.

L'indépendance du Congo évoquée dans les *Souvenirs* de Jacques Reybroeck à travers la figure, peu connue, de Jean Loya et celle de Lumumba que l'auteur ne semble pas apprécier contrairement à Jean Van Lierde dont nous possédons aussi des archives qui nous en parlent autrement.

L'indépendance de la Belgique reconquise dans sa lutte pour la libération à la fin de la guerre 1914-1918 relatée du côté des civils, proches des frontières, par un adolescent, Paul Renders, qui assiste à Mons au passage des flots de réfugiés venus de France, et par une mère de famille, Marie Tombeur-Hougardy, qui regarde partir les troupes défaites vers l'Allemagne, – certains soldats tiennent un drapeau rouge.

Les départs et les éloignements familiaux (les *Lettres du Canada* de la famille Dechief, *Les routes des Ardennes* de José Dosogne et *Moissons* de Mireille Warnery Chaber) ; les voyages (*L'Écosse où le soleil est aveugle* de Roger Ramsdam) ; les exils intérieurs ou lointains (*Cinq textes poétiques* de Jean Chasse, les *Heures intimes* d'Yvonne Meurisse et *De Prague à Bruxelles* de Jirko Vondracek) ; l'enfance errante heureuse ou blessée (*La maison de mon enfance à Vresse-sur-Semois et autres biographèmes* de José Dosogne et *Peaux blanches en Pays noir* d'Éliane Boucquey) et les guerres (1914-1918 pour les *Carnets de chansons*, de Marthe Meurisse et 1940 pour *L'album photo : Souvenirs de la résistance* de Robert Beckers) sont les thématiques récurrentes de nos écrits autobiographiques. Elles semblent mettre l'individu dans l'exceptionnel qui de ce fait devient notable et fait le terrain de l'écriture de soi.

Dans la rubrique des autobiographies éditées, Françoise Hecq signale une découverte à verser à l'histoire de l'autobiographie : la première autobiographie séculière féminine publiée en Angleterre, écrite en 1656 par Margaret Cavendish, *The True Relation of my Birth, Breeding, and Life* (*Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie*) traduite en 2014.

*Françine Meurice et Marc Quaghebeur*

---

## Publications

---

- Jean-Claude Kangomba Lulamba, Nicole Leclercq, Francine Meurice, sous la direction de Marc Quaghebeur, *Traces de la vie coloniale au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, « Congo-Meuse », n° 12, Bruxelles, Archives & Musée de la Littérature, Paris, L'Harmattan, 2017.
  - Francine Meurice, « L'APA aux Archives & Musée de la Littérature de Bruxelles : archives familiales et récit autobiographique », dans Louis Hincker, Frédérique Amselle, Arnaud Huftier et Marc Lachenay (dir.), *Les Archives Familiales des Écrivains, Pratiques et Représentations* n° 10, Presses Universitaires de Valenciennes, 2017.
  - José Dosogne, *La Maison de mon enfance à Vresse-sur-Semois et autres biographèmes*, Bruxelles, Les Cahiers de l'APA-AML, 2018.
  - *Actualités du Patrimoine Autobiographique aux Archives & Musée de la Littérature*, n° 7, 2017.
- Dossier thématique « Le Journal personnel » :
- Louis Vannieuwenborgh, *Les travaux et les jours de François Vandenbosch, horticulteur à Stalle durant la Grande Guerre, Carnets-agendas 1916, 1917, 1918.*

### Théorie de l'autobiographie :

- Françoise Simonet-Tenant (dir.), Michel Braud, Jean-Louis Jeannelle, Philippe Lejeune, Véronique Montémont, *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Champion classiques, Honoré Champion, 2018.
-

## Dossier d'études des fonds

---

### Inventaire et architecture des fonds : *La correspondance de François Houtart, une autobiographie épistolaire*

---

#### Le fonds François Houtart

---

Le chanoine et sociologue François Houtart<sup>3</sup> a réparti ses archives, de son vivant, entre plusieurs institutions. Il a légué ses archives religieuses à l'ARCA (Archives du Monde catholique) à Louvain-la-Neuve, ses archives scientifiques à l'Université catholique de Louvain et a réservé à l'APA-AML<sup>4</sup> ses documents personnels.

Le fonds dont disposent ainsi nos archives de l'autobiographie est important : une vaste correspondance mondiale, son journal personnel d'adolescent, ses cahiers de notes de réunion de la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne), des photos, des programmes de colloques, des accréditations et des diplômes, des publications, des objets et des enregistrements audiovisuels.

Les archives que François Houtart nous a données en plusieurs livraisons, depuis 2012 et jusqu'à la veille de son décès en juin 2017, n'étaient pas classées. Certains dossiers comme ceux contenant la correspondance au cardinal Suenens gardent la trace d'un archivage antérieur : une référence et un numéro d'ordre.

#### Questions de méthodologie d'archivage

---

Un premier tri des documents a pu établir que ces archives personnelles ne sont ni familiales – même si elles contiennent une partie d'archives familiales – ni religieuses, mais politiques. Comme prêtre, sans descendance à qui transmettre ce patrimoine, le chanoine François Houtart souhaitait sans doute que l'APA joue un rôle de révélateur d'une possibilité de *Mémoires* qui ne seraient pas écrits. Il avait d'ailleurs immédiatement perçu la spécificité de l'APA qui donne vie aux archives. Sachant qu'il serait lu par au moins un lecteur de nos groupes de lecture, il s'assurait de la transmission du combat pour le « bien commun de l'humanité » qui lui tenait tant à cœur. Nos premiers coups de sonde ont également révélé l'existence, au sein de cette famille porteuse de titres de noblesse, de la tradition d'une pratique archivistique familiale à travers la publication d'une *Chronique familiale*. Ils ont révélé également qu'à part dans les *Journaux personnels* de l'adolescent et du jeune séminariste, l'écriture introspective et le colloque intime avec Dieu sont très vite abandonnés au profit d'un récit factuel réservant l'accès à l'intimité uniquement à travers les états d'âme de l'auteur au sujet de ses engagements politiques. La plume de l'épistolier utilise l'espace de la lettre pour raconter ou rendre compte de ses voyages, de ses missions comme le ferait un diariste désirant consigner la genèse de ses travaux et de ses combats.

La lecture de la correspondance au cardinal Suenens dont les lettres contiennent les récits de voyage de ses différentes missions partout dans le monde, en Amérique latine, dans les pays de l'Est, aux USA, en Asie, en Afrique et cela durant une longue période, de 1963 à 1979, renforce encore notre intuition concernant la volonté de

---

<sup>3</sup>Bruxelles 1925 - Quito (Équateur) 2017.

<sup>4</sup>En Belgique, l'APA (Actualités du Patrimoine Autobiographique) est intégrée aux Archives & Musée de la Littérature (les AML hébergés à la Bibliothèque royale).

François Houtart de transmettre un patrimoine. En désignant l'APA, lieu laïc d'archivage, pour cette correspondance, il désirait sans doute qu'elle soit lue à l'extérieur de l'évêché et de l'université catholique de Louvain où elle est par ailleurs archivée également<sup>5</sup>. L'épistolier préservait ainsi le témoignage de ses combats incessants et virulents pour l'ouverture de l'Église sur le monde et pour plus de justice sociale, notamment lors de sa contribution aux travaux du concile Vatican II aux côtés du Cardinal Suenens<sup>6</sup>. Les spécificités de nos fonds d'archives, l'autobiographie pour l'APA et la littérature et les archives d'écrivains pour les AML, ont été bien perçues également par François Houtart qui nous indique, par le choix de cette destination, que ses lettres sont à lire également dans cette double optique.

### Le rapport de François Houtart à l'autobiographie : des mémoires non écrits

François Houtart n'a jamais voulu écrire ses mémoires, préférant utiliser son temps à ses actions engagées, à son enseignement et à ses recherches. Il le proclame dans la préface de la biographie que Carlos Tablada<sup>7</sup> lui a consacrée, parue en espagnol en 2010, et dont la version anglaise a été envoyée à l'APA-AML en 2018<sup>8</sup>. Sur l'insistance de Tablada, Houtart a accepté d'enregistrer une série d'entretiens, durant plus de 10 ans, à partir desquels la biographie a été écrite. Il s'agit en fait d'une autobiographie, écrite en « je », composée par Tablada, dont les versions successives ont été relues et contrôlées par Houtart. Ce document est un outil de référence pour notre archivage et une confirmation de notre thèse concernant l'intention supposée de François Houtart d'indiquer ses archives léguées à l'APA comme un matériau pour des mémoires (non-écrits). S'il n'a pas écrit de mémoires, ses nombreux et copieux courriers, qu'il a envoyés durant toute son existence, sont rédigés comme des récits autobiographiques de ses voyages, de ses missions, de ses combats. Un corpus assez ample et continu de ce type de lettres permet de parler d'une autobiographie épistolaire dont la correspondance échangée avec le cardinal Suenens constitue une part importante. Cet échange épistolaire débute bien avant qu'Houtart ne devienne le conseiller de Suenens car il avait pris l'habitude de lui envoyer le double des lettres de voyage qu'il destinait à ses parents pour le remercier de l'avoir soutenu dans ses études et sa spécialisation aux USA<sup>9</sup>. Suenens était alors l'évêque auxiliaire du cardinal van Roey à qui il succédera en 1961.

<sup>5</sup> À part des accusés de réception et des billets personnels, l'APA ne possède pas les réponses de Suenens à Houtart, elles sont à rechercher dans les archives de l'évêché.

<sup>6</sup> Suenens est nommé comme l'un des quatre modérateurs du concile par Paul VI en octobre 1963. Houtart fait partie de ce que l'on a appelé la Squadra belge, « formée par les conseillers des évêques belges, des théologiens et des sociologues comme Moëller, Thills, Prignon, Houtart et le dominicain Bernard Olivier. » in Jacques Briard, « Vatican II, le feuilleton : de 1962 à 1965 », *L'appel*, n° 351, novembre 2012.

<sup>7</sup> Carlos Tablada Pérez, *El alma en la tierra – Memorias de François Houtart* –, Paperback, 2010.

<sup>8</sup> Carlos Tablada Pérez, *The Decline of Certainties. Founding Struggles Anew, – The Biography of François Houtart* –, Ruth Casa Editorial-Global University for Sustainability, 2018.

<sup>9</sup> Carlos Tablada Pérez, *The Decline of Certainties. Founding Struggles Anew, – The Biography of François Houtart* –, Ruth Casa Editorial-Global University for Sustainability, 2018, p. 58.



## Une autobiographie épistolaire

La correspondance de François Houtart adressée au cardinal Suenens peut être divisée en petits corpus thématiques suivant les destinations des voyages ou des missions qu'il effectue comme conseiller ou comme représentant. La sélection d'un de ces noyaux – quatre lettres de l'année 1968 totalisant 21 pages – nous permettra de montrer en quoi cette correspondance dans laquelle le scripteur se situe non seulement par rapport aux événements qu'il raconte mais aussi par rapport à sa façon de les mettre par écrit, peut se lire comme une autobiographie épistolaire.

Le micro-récit choisi pourrait s'intituler *22 jours de colère en Colombie* ; il débute le 12 août à Medellín<sup>10</sup> et se poursuit le 18 août à Bogota<sup>11</sup>, les 28 et 31 août à New York<sup>12</sup>. Unité de lieu, de temps et de contenu dont le scripteur organise lui-même le récit :

« Medellín, le 12 août 1968, Monsieur le Cardinal<sup>13</sup>,

[...] Le Congrès s'est ouvert hier soir et j'ai passé deux jours auparavant à Bogota. Ce sont des moments très intéressants à vivre en Colombie actuellement, car le Congrès eucharistique, la visite du St-Père<sup>14</sup>, la conférence des évêques<sup>15</sup> et la dernière encyclique<sup>16</sup> font de la Colombie un des centres de bouillonnement des plus intéressants à observer. Il y a tellement à dire que je ne sais trop par quoi commencer. Suivre l'ordre chronologique sera sans doute la chose la plus facile. [...] »<sup>17</sup>

La colère du sociologue marxiste<sup>18</sup> s'exprime dans son analyse de la réception d'*Humanae Vitae* en Amérique latine et aux États-Unis. Pour rappel la question du contrôle des naissances débattue au Concile en 1963 avait été laissée en attente. L'interdiction de toute méthode de contraception que promulgue l'encyclique, excepté l'abstinence durant les périodes fécondes, de l'avortement, même pour des raisons thérapeutiques, représente un recul par rapport aux travaux du concile ; la question de la non-exclusivité du célibat des prêtres est, elle, carrément passée sous silence. Dans sa lettre de Bogota, l'ironie masque l'amère déception : « Le pape rencontrera aussi des paysans. C'est une idée sympathique, mais cela se passera de façon toute

<sup>10</sup>MLPA 00249/0025/001/06.

<sup>11</sup>MLPA 00249/0025/001/07.

<sup>12</sup>MLPA00249/0025/010.

<sup>13</sup>Avant les réformes du Concile, Houtart utilisait la formule d'adresse : « Éminence, ».

<sup>14</sup>Paul VI.

<sup>15</sup>Congrès International de catéchèse. François Houtart était invité comme expert pour le CELAM (Latin American Episcopal Conference) mais empêché de participer comme tel par un veto de Rome. Cf. Lettre de New York, 31/08/1968, MLPA00249/0025/010, p. 1.

<sup>16</sup>L'encyclique *Humanae Vitae* qui vient de paraître le 25 juillet 1968.

<sup>17</sup>MLPA 00249/0025/001/06, p. 1

<sup>18</sup>François Houtart a choisi la grille de lecture du matérialisme dialectique et l'analyse sociale en termes de rapports de classes depuis 1966, au risque d'être marginalisé dans l'Église. « J'explique à M<sup>gr</sup> Abélard quelle est l'option que j'ai faite pour mon travail dans l'Église. Il me semble que deux types de travail sont nécessaires, l'un qui se situe à l'intérieur même de l'institution et qui est absolument nécessaire, mais qui comporte aussi une certaine limitation de liberté de parole et d'action et un autre qui tout en étant inséré dans l'Église accepte une certaine marginalité par rapport à l'institution et garde une plus grande liberté de parole et d'action. C'est en 1966 que j'ai définitivement opté pour cette seconde position et je sais parfaitement qu'il y a des inconvénients et parfois des difficultés. Je comprends que cela puisse rendre plus difficile des collaborations officielles. » Lettre de Medellín, 12/08/1968, MLPA 00249/0025/001/06, p. 7.

artificielle à 30 km de Bogota pour que toute cette foule n’envahisse pas la ville. Il faut en effet savoir que des milliers de mendiants et d’enfants abandonnés ont été *conduits* de la capitale vers la province, afin que la ville soit propre. La famille paysanne qui représente la Colombie a été bien choisie : 15 enfants, la mère a 35 ans. De quoi illustrer *Humanae Vitae* ! Elle pourra en avoir encore une dizaine probablement ». <sup>19</sup> La lettre de New York <sup>20</sup> montre également la déception des jeunes aux USA dont les mouvements risquent de se radicaliser, à la suite de la parution d’*Humanae Vitae*.

À 43 ans, en pleine maturité intellectuelle, François Houtart se prononce sur la nécessité pour l’Église de s’engager dans un processus révolutionnaire pour repenser son insertion dans la société latino-américaine. La concision de sa formulation jouant sur l’implicite révèle la connivence qui le lie à Suenens. « Quelques 200 personnes étaient réunies à Medellin et bien que le Congrès [Eucharistique] fût international, ce fut surtout l’Amérique latine qui marqua la réunion. Les principales orientations furent une prise de conscience qu’il ne suffit plus de parler de lecture des *signes des temps* [formule du concile Vatican II] dans le sens d’une simple constatation des faits, mais qu’il s’agit de s’engager dans un processus révolutionnaire ; une révision du mode d’insertion de l’Église dans la société latino-américaine et enfin une prise de conscience de ce que l’Église représente elle-même comme système social. » <sup>21</sup>

N’en restant pas à des pétitions de principe, tout l’argumentaire du diariste ne cessera de montrer des exemples du clivage qui existe entre la hiérarchie de l’Église et la population, entre les conservateurs et les progressistes. « La préparation du Congrès et la visite du pape sont entourés de faits tellement pénibles que même après 15 ans de contacts avec l’Amérique latine, j’en suis renversé. Que le pauvre Pape puisse ainsi être berné dans la signification réelle de ce qui va se passer, cela dépasse l’imagination. Il veut apparaître comme le *Père des Pauvres*, mais tout respire l’identification avec les riches. Je ne veux même pas parler des quelques 500.000 pesos (1 peso = 2,50 fr belges environ) qu’ont coûté le calice et les ornements faits spécialement pour lui, ni de la Lincoln Continental, ni de la Nonciature, mais bien de la société qui va le recevoir, boire ses paroles et lui baiser la main. Un journal cette semaine avait une caricature : le Pape à Bogota, avec toute la haute société politique, militaire, économique, culturelle. Il marche dans une rue de la ville. Sous le revêtement de la rue on voit le peuple souffrant de la faim. Sur le mur d’une maison, une inscription : peinture fraîche et derrière le mur, un soldat avec une mitrailleuse qui garde les mendiants ». L’humour féroce et les nombreuses modalisations de la description de la préparation de la visite du pape Paul VI procurent à ces lettres leurs implications autobiographiques et justifient l’intention supposée de François Houtart de les sortir de l’archivage interne à l’Église en les confiant à l’APA.

### L’hypothèse d’une lettre archétypale et d’une lettre posthume

---

On pourra, pour construire l’ensemble de l’autobiographie épistolaire, adjoindre à ce premier corpus de lettres dont le destinataire est le cardinal Suenens, les lettres qui le précèdent chronologiquement (des lettres de voyage et une lettre archétypale), ainsi

<sup>19</sup>Bogota, le 18/08/1968, MLPA 00249/0025/001/07, p. 3.

<sup>20</sup>New York, lettre du 31/08/1968, MLPA 00249/0025/010.

<sup>21</sup>Bogota, le 18/08/1968, MLPA 00249/0025/001/07, p. 1.

que celles qui le suivent comprenant une lettre posthume.

Les mémoires débutent fréquemment par une scène initiale servant d'archétype au déroulement des souvenirs. Une lettre du Baron Paul Houtart, datée du 31 décembre 1942, raconte que son fils François, alors âgé de 17 ans, qui portait un ruban patriotique, a été pris à partie, molesté, puis emmené par deux légionnaires flamands pro-allemands alors qu'il rentrait chez lui en tramway au bailliage de Gaasbeek. Il fut séquestré dans le froid, dans la cour d'une maison privée où se trouvaient un échevin de la commune et un *Oberfeldwebel* allemand en uniforme. Le jeune prisonnier garde son sang-froid et, informé de la loi, refuse de montrer sa carte d'identité à un civil. Ses agresseurs devront faire appel à des policiers belges qui reconnaissent et relâchent le jeune homme. Dans cette lettre de plainte pour détention illégale et séquestration abusive qu'il adresse au Procureur du Roi, le père proclame sa confiance en la bonne foi du récit de son fils, il adhère à sa résistance et donne d'autres exemples de personnes importunées de la même manière. Il cite les noms des responsables de la séquestration. Les caractéristiques de cette lettre la désignent comme une lettre archétypale : un plaidoyer pour défendre les droits fondamentaux étayé par la description d'un incident exemplaire révélant des prises de pouvoir abusives. Canevas que François Houtart utilisera toute sa vie. Il a gardé précieusement cette pièce d'archives familiales qui prend tout son sens placée au seuil de ces mémoires non écrits, d'autant plus qu'il s'engagea ensuite comme résistant armé (une carte d'affiliation et des notes d'instructions en témoignent).

Peu après le décès de François Houtart, le numéro 8 du magazine *Médor*, publiait en automne 2017 une interview du Chanoine rouge, appelé aussi le pape de l'altermondialisme sous le titre *Fin de siècle*. L'entretien, réalisé par Chloé Andries et Olivier Bailly, avait eu lieu en 2015 et François Houtart n'avait autorisé sa publication qu'après sa mort. On pourrait considérer qu'il s'agit de sa lettre posthume s'exprimant sur une blessure intime.

### L'architecture du fonds François Houtart autour de son articulation à l'autobiographie

---

Dans l'état d'avancement actuel de l'inventaire du fonds François Houtart – la répartition des documents en une cinquantaine de boîtes et l'inventaire achevé de la boîte n° 25, la correspondance au cardinal Suenens –, nous pouvons conclure à l'intention supposée de François Houtart de considérer ces archives personnelles comme ses Mémoires (non écrits).

La lecture de la correspondance adressée à Suenens, sa longue continuité temporelle, son archivage chronologique et thématique, ainsi que l'analyse du petit corpus des quatre lettres des « 22 jours de colère en Colombie », nous ont permis de découvrir le texte d'une autobiographie épistolaire qui pourra être complété par les nombreuses autres lettres-récits envoyées à d'autres destinataires avant 1963 et après 1979.

Un autre point de vue de lecture pourrait envisager cette autobiographie épistolaire de François Houtart comme des « Mémoires extérieurs » du Cardinal Suenens<sup>22</sup>. Dans

<sup>22</sup>Pour reprendre l'expression utilisée par Marianne Pierson-Piérard qui parodie les *Mémoires intérieurs* de François Mauriac. Elle intitule ainsi le recueil de lettres, adressées à son père Louis Piérard, qu'elle

ses lettres, Houtart commente la réception des publications de Suenens, l'encouragement à maintes reprises dans ses prises de positions progressistes, consigne à travers l'agenda de leur collaboration les étapes des travaux préparatoires du concile, par exemple, et ainsi, laisse transparaître par le jeu de l'implicite l'évolution du degré de connivence de leur relation.

Francine Meurice

### Transcription des Mémoires d'Édouard Alfred de Bruçq concernant la colonisation belge au Guatemala au XIX<sup>e</sup> siècle

---

**de Bruçq, Édouard Alfred, *Brève histoire de ma vie*, 1907, 4 cahiers manuscrits, [MLPA 00449]**

La transcription a été réalisée par Louis Vannieuwenborgh et relue par Francine Meurice.

#### Protocole de transcription

---

Le récit d'Édouard Alfred de Bruçq, *Brefs épisodes de ma vie*, renommé *Brève histoire de ma vie*, est contenu dans quatre cahiers manuscrits autographes originaux, bornés par deux dates d'écriture, le 16 février 1905 et le 15 mai 1907. Le texte, d'un seul tenant, n'est pas découpé en parties ou en épisodes, le passage d'un cahier à l'autre étant purement contingent. L'auteur divise cependant son écrit en paragraphes marqués par des passages à la ligne.

Notre intention, pour cette transcription, est de conserver le texte original au plus près. Le texte étant écrit d'un seul bloc, et les quatre cahiers ne correspondant pas à des chapitres, nous avons cherché à le rendre plus lisible sans pour autant lui ajouter des sous-titres. Nous avons cherché une division dont la cohérence réside au sein du texte lui-même. C'est ainsi que nous avons opté pour des entrées datées comme dans un journal. En effet, l'auteur lui-même fait précéder certains épisodes de son récit d'une date indiquant une année, sans cependant la placer en titre ou en marge. Plusieurs occurrences notent même des entrées datées journalières comme s'il avait recopié, à cet endroit, son journal de l'époque, celle des événements narrés. Nous avons donc divisé le texte par années ou par bloc de plusieurs années. Elles sont notées entre crochets lorsqu'elles ne sont pas de la main de l'auteur mais restaurées d'après les indications de son texte. Les paragraphes notés par l'auteur à l'intérieur de ces sections sont maintenus. Les sous-divisions des entrées datées journalières sont maintenues comme telles. Cette manière de procéder permet de mettre en évidence la stratégie d'écriture d'Alfred de Bruçq qui note ce qui lui semble le plus remarquable, comme les traversées mouvementées en voilier, les décès, les faillites de ses entreprises.

---

publie. Elle regrette que son père n'ait pas eu le temps d'écrire ses mémoires et souhaite que cette correspondance de ses amis écrivains et de ses compagnons de l'internationale socialiste puisse partiellement en tenir lieu. Marianne Pierson-Piérard, *Trois cent trente-deux lettres à Louis Piérard. Précédées de « Mémoires extérieurs »*, Paris, Minard, « Les Lettres modernes », 1971.

Nous avons opté pour quelques rares modifications de surface : les corrections orthographiques, l'unification de la notation des noms propres (en supprimant les abréviations), la simplification de la ponctuation expressive redondante (doubles ou triples points d'exclamation, multiplication des points de suspension adjoints à des *etc.*, tirets au lieu de points).

La langue française de l'auteur est parfois contaminée par le vocabulaire espagnol. Nous avons noté en italiques les termes espagnols, accompagnés de la traduction en français entre parenthèses telle que l'auteur l'a notée, ou entre crochets lorsque nous la restaurons. Nous avons gardé certains hispanismes passés dans la langue de l'auteur comme « pernocter » (passer la nuit), « fajoles » (haricots noirs) et les emplois vieillissés ou caractéristiques de son état de langue du XIX<sup>e</sup> siècle comme « maniconium » (hôpital pour les fous), « terminaison » pour « achèvement ».

### L'énigme des brouillons

---

Même si le récit est écrit *a posteriori* et ne fait jamais allusion aux documents sur lesquels il s'appuie lors de sa rédaction, il est clair que l'auteur avait à sa disposition des notes ou des journaux personnels partiels, contemporains des événements qu'il relate. Outre le fait que sa mémoire ne pourrait avoir retenu avec autant de précision les noms des différents personnages, des lieux, des bateaux ou les détails de son épopée, son texte garde la mémoire de ces documents écrits à l'époque. La meilleure preuve est ce « journal » du voyage de retour de Guatemala à Anvers à bord de *La Denise* qui est inclus dans la narration globale. D'autres passages renvoient à un temps de l'écriture antérieur à celui du récit et pour lesquels, comme pour le journal, les moments de l'énonciation sont disjoints ; l'auteur ne raconte plus *a posteriori* mais inclut sans embrayage énonciatif une partie de narration écrite à l'époque. Ainsi, lorsqu'il peine à reparler de la mort accidentelle de son frère dans le lac Atitlán, il dit le faire afin que, si un jour il a des enfants, ils aient le droit de savoir comment leur oncle est décédé. Or, au moment où il écrit, ses enfants sont eux-mêmes parents...

### L'ombre du diariste

---

À plusieurs endroits l'auteur fait référence au texte qu'il est en train de produire sans jamais vraiment préciser son intention d'écriture. Afin de répertorier ces occurrences de sa réflexion, la transcription prévoit un index des mots clés renvoyant à l'ombre du diariste : « plume », « carnet », « cahier(s) », « lignes », « bavardage ». Il n'est pas très tendre avec lui-même et exprime à plusieurs reprises l'inanité de son entreprise d'écriture. Le lecteur apprend cependant qu'il désire transmettre son récit à ses enfants, puisqu'il le déclare au sujet du décès de son frère.

Quant au contexte, l'auteur émet des réflexions sur la colonisation par rapport à laquelle il prend ses distances, ainsi que par rapport à l'action des missionnaires. Il est athée et anticlérical, seuls indices pour appuyer l'hypothèse de certains auteurs parlant pour cette colonisation belge au Guatemala d'œuvre de philanthropes inspirés des phalanstères.

## Extraits

---

Les mémoires débutent à la naissance d'Édouard Alfred en 1833. Il est parti à l'âge de 10 ans au Guatemala avec ses parents en 1843. Au total, il a fait 12 fois la traversée de l'Atlantique, les premières fois sur des bateaux à voile. L'épisode choisi en extrait se situe entre la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> traversée. Son retour définitif a lieu en 1890, il a 57 ans.

[1856]

Ces événements, je les ai laissé s'accumuler et ce n'est qu'au bout **de trois ans** que je reprends la plume, je ne sais trop pour qui, ni pourquoi ? Ils ont amené pas mal de changements ces événements ! Ma mère est à la tête du boarding house de ses rêves ! De ses rêves est une façon d'exprimer l'impatience qui la tourmentait de délaissier l'improductive affaire qu'elle avait prise en horreur, mais non qu'elle crût faire fortune en échangeant l'une pour l'autre. Les Dames Rivera ont eu la chance de céder leur établissement à Aristides Bertholin. Caroline a pris congé d'elles et a ouvert un magasin de denrées alimentaires *calle del Cuño*, qui prospère à notre satisfaction. Je dis nôtre, car notre mariage a pu enfin se célébrer, grâce à ce que Caroline, sur la tardive réponse négative de Rome, a bien voulu consentir à lever l'obstacle qui s'y opposait, en se résignant à renoncer à sa religion et à entrer dans le giron de l'Église catholique. Mr Auguste t'Kint, notre Consul, est parti pour Bruxelles, de même que le fit peu de temps après son frère, Mr Florent, Consul Général des Pays-Bas et mon patron, après avoir cédé son commerce à la maison Klée Skinner & C<sup>o</sup>, la plus importante de la place. Au départ de celui-ci je restai naturellement sans place, mais ce ne fut que pour peu de temps, une semaine à peine ; car, d'une part, Don Pedro de Aycinena, Ministre des Relations Extérieures, sitôt qu'il me sût disponible, m'offrit le poste de Directeur des Douanes du port de San José, que j'étais sur le point d'accepter lorsque, d'autre part, Mr Skinner vint me débaucher – ou plutôt m'embaucher – en m'offrant la place de teneur de livres dans sa maison de commerce. Il mit tant de chaleur et d'instances à me dissuader d'aller à San José, à me dépeindre la dangereuse insalubrité de celui-ci ; à m'offrir de me disculper près de Mr de Aycinena et à me tenter par de si séduisantes conditions, que j'acceptai sa proposition et signai un engagement de trois ans, nullement fâché, après tout, de pouvoir rester à la capitale et près de ma femme.

Pressé de satisfaire Mr Skinner, je me mis immédiatement en devoir de déménager le mobilier et les archives des Consuls de Belgique et des Pays-Bas restés à mes soins, et, conformément aux instructions que me laissèrent Messieurs t'Kint, en fis la remise en règle au Docteur Fleussu, l'Agent consulaire belge *ad interim*, et le 9 mars 1856 j'entrai dans mes nouvelles fonctions. Là je trouvai les écritures en retard depuis le 1<sup>er</sup> de l'an, et cela parce que de nombreuses erreurs commises pendant l'exercice précédent, que mes patrons avaient tâché en vain de redresser, peut-être à cause d'occupations plus urgentes, empêchaient de dresser la balance et le bilan et de passer les postes suivants, que l'on tenait, entre temps, sur des mains courantes. Pour découvrir ces erreurs, il était indispensable de contrôler tous les postes, vérifier tous les calculs d'une année entière, travail considérable demandant du temps, de la patience et surtout une extrême attention. Comme je tenais à justifier la bonne opinion que l'on s'était faite de mes capacités, ainsi que l'entraînait que l'on avait mis à m'avoir, je m'attelai d'arrache-pied à ce travail et, dès le surlendemain, j'eus la satisfaction de faire voir à mes patrons un relevé de vingt-deux erreurs rectifiées et

une balance parfaitement exacte. La promptitude de ce résultat les surprit fort et me parut faire à Mr Skinner un plaisir d'autant plus grand que c'était lui qui avait été le plus chaud à m'avoir.

Quelques jours après ce charmant homme partit pour Londres et depuis lors je le remplace en quelque sorte dans le patronat, ou tout au moins suis-je consulté par son associé, Mr Georges Klée, au sujet des transactions de la maison. Celle-ci a fait des affaires d'or, d'une part, sur ses exportations de cochenille, d'autre part, sur son stock de cotonnades importées avant la soudaine apparition de la guerre de Sécession aux États-Unis, qui renchérit journallement la matière première et par conséquent ses dérivés. Malheureusement ce beau courant ne tarda guère à se paralyser par suite d'une considérable diminution d'affaires, due à la brusque apparition d'une terrible épidémie de choléra, qui a sévi pendant deux ans, immolant de nombreuses victimes. C'est pendant ce redoutable fléau, auquel ma famille a heureusement échappé, non sans cuisantes souffrances morales, qu'est venu au monde, **le 5 juillet 1858**, par une nuit d'orage et d'averse diluvienne, notre cher fils Michel Émile, cadeau précieux venu bien à point pour atténuer les tourments que nous faisait passer l'épidémie. Ainsi se termine le résumé des trois années arriérées.

*Édouard Alfred de Bruce*

#### Traduction en français du manuscrit italien du *Journal d'Afrique* de Virgilio Grossule

**Grossule, Virgilio, *Diario d'Africa*, 1901-1904, 482 p., Archivio Diaristico Nazionale, Pieve Santo Stefano, [ADN-0765]**

La traduction, qui est en cours, est faite par Francine Meurice

#### Présentation du document

*Le journal d'Afrique* [*Diario d'Africa*] du médecin Virgilio Grossule, engagé par Léopold II pour l'État Indépendant du Congo, débute le 27 août 1901, à Banana, dans l'embouchure du fleuve Congo et se termine le 27 juillet 1904, en mer. Le diariste écrit tous les jours, excepté les rares moments où il est trop malade. En 1901, il a 30 ans.

Il a été affecté comme médecin dans la région de l'Uélé. Son territoire médical est limité au nord par le fleuve Uélé et au sud par le fleuve Congo, il se répartit autour de la rivière Itimberi qui descend de l'un vers l'autre. Virgilio Grossule parcourt des distances qui vont de 40 km entre Djabir et Engueta, à plus de 200 km quand il doit se rendre à Gufuru ou à Angu et Bima dans le nord, le long de l'Uélé. Il est souvent à Ibembo, le long de l'Itimberi, et à Buta, le long du Ruri, ou plus au nord à Libokwa près de Bima. En plus de ses fonctions de médecin, il a été nommé juge et doit traiter des affaires qui relèvent du droit coutumier mais aussi siéger dans les tribunaux militaires jusqu'à ce que la guerre soit déclarée finie en 1903.

Une copie des carnets manuscrits originaux, qui semblent avoir été perdus ou détruits, se trouve aux archives italiennes de l'autobiographie de Pieve Santo Stefano (Archivio Diaristico Nazionale). L'édition en italien, en 1992, sous la direction de Savero Tutino, chez Giunti à Florence, de la transcription du journal manuscrit de

Virgilio Grossule, sous le titre *Medico nel Congo. 1901-1904*, ne reproduit pas le texte intégral et en modifie la formulation. C'est donc à partir de la version la plus fidèle à l'original, la copie manuscrite, qui se trouve à Pieve et a été numérisée, que nous traduisons.

## Extraits

---

### Le 3 octobre 1901

Finalement, je pars dans une pirogue. C'est une grande barque longue de plus ou moins 10 ou 12 mètres, et grosse de 4 ou 5 mètres de circonférence, creusée, à coups de hache, dans un très gros tronc d'arbre. Sur l'arrière de la pointe avant, il y a une espèce de *Fex* en feuilles de palme étroitement liées entre elles et en dessous desquelles, le Blanc est commodément assis sur un fauteuil. Au milieu de la pirogue se trouvent les bagages et de 16 à 20 rameurs (*les pagayeurs*<sup>23</sup>) se tiennent debout sur l'arrière et il y en a un à la proue et un en poupe.

Une fois montés sur la pirogue, nous sommes partis très vite, tandis que les rameurs ont commencé leur chant, ou mieux leurs hurlements, plus ou moins cadencés pour prendre le tempo.

Ces Noirs dociles rament continuellement, du matin au soir, sans repos et toujours en hurlant. Leurs hurlements redoublent quand ils sont en vue d'un village.

Nous sommes entrés dans l'embouchure de l'Imber, affluent du Congo qui descend de l'Uélé. C'est un gros tributaire du grand fleuve et il court au milieu de la forêt par laquelle nous passons, entre des arbres toujours hauts et très denses de la forêt vierge équatoriale. C'est un spectacle inoubliable. La plume n'arrive pas à décrire l'immense forêt : celle-ci s'étend sur des centaines de kilomètres et c'est un tel enchevêtrement de branches, de lianes, de plantes rampantes de tous genres, de feuilles et d'herbes hautes et denses, que seul celui qui l'a vue peut se la représenter. Les singes et les perroquets, les aigles sont nos compagnons de voyage. Les Nègres, pour abrégé la route, prennent un étroit affluent de l'Imber qui passe à travers les herbes denses des marais et des papyrus. Sur ses rives, nous rencontrons des villages indigènes sur une paire de kilomètres. Les indigènes en voyant la pirogue accourent sur la rive au pas de course, nus et armés de lances. C'était la pure curiosité qui les poussait mais moi, inaccoutumé à un tel spectacle, en voyant toute cette masse noire d'hommes, j'éprouvai un frémissement que je ne pourrais décrire, comme un vague sentiment de stupéfaction qui n'était pas de la peur, cependant, je ne me sentais pas en sécurité. Mon compagnon de pirogue, habitué depuis plusieurs années, ne s'émouvait pas. Vers le soir, nous arrivâmes à Moenge sur la rive droite de l'Imber, une belle position, splendidement et élégamment tenue par l'unique Blanc, le lieutenant Bisteau, vieil africain qui nous reçut courtoisement et qui m'a raccommode l'estomac avec un splendide et excellent souper. Il nous fit visiter aussi le village indigène dont le chef est venu nous serrer la main, tout cérémonieux. C'est un homme jeune, râblé, avec des yeux rusés, à moitié nu avec un chapeau rond sur la tête. Son village constitué de petites cabanes disposées en lignes régulières et bien tenues, compte 7 000 habitants.

---

<sup>23</sup> En français dans le texte.



[...]

Le 29 janvier 1902

Vaccinations générales, encore une fois, ici, à Djabir, nous verrons les résultats. La chaleur est énorme et la nuit des plus froides. La soif est forte et on ne peut boire l'eau qui a la couleur de la chaux et en a quasi la consistance.

Quelle est la cause de la révolte des Ababuas et des autres populations ?

Voici : le Gouvernement, afin d'inciter la récolte du caoutchouc, donnait un gros pourcentage aux agents. La zone Rubi-Uélé devait produire 10 tonnes de matière première. Le commissaire qui était ici l'an dernier, afin de participer aux bénéfices, parvint à en produire 20, mais, en même temps, on exigeait des hommes pour *le portage et le pagayage*<sup>24</sup> et pour la route des automobiles. À Libokna, le lieutenant Tielkens qui battait et emprisonnait les chefs, faisait tuer les porteurs un peu rétifs. On en exigeait 10, là où on ne pouvait en avoir que 3... Cet état de chose a empoisonné les esprits et on en arriva à l'attaque et au saccage de Libokna puis à la révolte de tous les Ababuas. Des soldats furent assaillis et tués, un Blanc y perdit la vie.

[...]

Le 27 novembre 1902

Si je ne me trompe pas, aujourd'hui c'est le jour de ma fête [saint Virgile] mais personne n'y a fait attention. Heureusement, car ainsi, j'ai été épargné.

Les 4 sous-officiers sont partis pour Buta, ainsi que Lefèvre et Verbergh, ce dernier est ensuite tombé à l'eau, il y va pour prendre le commandement de Buta.

Ce soir, les Commandants royaux pour la commission de Bar-el-Czar (la recherche de l'or), Descamps et Eresche, sont arrivés avec le steamer *La Délivrance*, ainsi que 2 sous-officiers parmi lesquels celui qui, l'année passée, avait fait le voyage avec moi de Léopoldville à Umangi.

[...]

Le 12 décembre 1902

Des recrues sont arrivées du district de Bangalà dont les femmes sont des dames qui ont une entaille dans la lèvre supérieure et la peau étirée, en y encastrant un disque d'ébène ou d'ivoire d'un diamètre de 8 à 10 cm, de manière à avoir comme un grand couvercle au-dessus de la bouche. J'ai exécuté leur photographie. Elles sont originaires du Haut Ituri, et donc de la race Mobutù.

[...]

Le 21 janvier 1903

Un autre indigène a été tué à cause du caoutchouc et ils nous ont apporté la main : elle appartenait au chef Lebé. Voilà de quoi il s'agit : quelques indigènes voudraient bien travailler pour le caoutchouc, mais les autres s'y opposent ; en conséquence, ils se battent entre eux, et quelques uns sont tués.

Mon boy Kapete a tué un serpent sous ma véranda, à plus ou moins un mètre de moi, et moi, je lisais, et je ne l'avais pas vu.

[...]

Le 26 janvier 1903

J'expédie différentes photos aux amis de Chiesanuova<sup>25</sup>.

<sup>24</sup> En français dans le texte.

<sup>25</sup> Son village en Italie, Bosco Chiesa Nuova di Verona, où réside sa famille.

[...]

Le 30 juin 1903

Les femmes de l'hôpital refusent de travailler et se moquent des sentinelles. Je me rends sur place avec le commandant Van der Cruyssen et, en un instant, la « grève » est terminée. Erikssen vient à table.

Monsieur Fastre, le prospecteur de la mission N'Darumi est arrivé, il est malade de dysenterie. Il me raconte que la mission est en pleine débâcle : les Anglais l'ont obligé à repasser la frontière à Bar el Czar, les chefs sur le territoire anglais, comme à Iamberra, ont refusé les porteurs par ordre des Anglais. Un télégramme a été expédié à l'Inspecteur Hannolet, lequel écrit d'ici à la mission de se tenir de ce côté-ci de la frontière et d'attendre les ordres. La mission et Rayan, qui est le chef, reçurent l'ordre de passer *inaperçus*<sup>26</sup> et d'explorer les terres en *passant inaperçus*. Maintenant comment est-il possible pour une troupe etc. de passer la frontière et de travailler sans être vus sur un territoire étranger ? Ils peuvent dire qu'ils l'ont échappé belle, en n'étant pas tous arrêtés par les Anglais. Mais au fond, comment se fait-il qu'à Bruxelles, ils donnent des ordres semblables à une mission qui, semble-t-il, avait un autre but que politique et d'exploration<sup>27</sup>.

Erikssen envoie le sergent noir Djabir pour emprisonner N'goa. Celui-ci, ayant mal compris les ordres, part avec 50 hommes. Étant donné qu'à la tombée de la nuit il n'est pas encore revenu, on est inquiet.

[...]

Le 6 décembre 1903

Dimanche. Les différences apparaissent entre les indigènes ; c'est ainsi qu'aujourd'hui, j'apprends que des scènes terribles d'anthropophagie ont eu lieu il y a dix ans. C'était à l'époque des Tamba-Tamba, ou des Arabes.

Mais quelqu'un vient de me raconter qu'il y a 3 semaines c'est vrai qu'il a tué et mangé un jeune garçon d'une dizaine d'années, esclave d'un homme de Galomè mais il l'a fait pour se venger de celui-ci qui auparavant lui en avait tué et mangé un autre.

Ayant fait appeler le caporal de garde avec l'intention de le faire arrêter, il profita d'un moment de distraction pour s'échapper et il ne fut plus possible de le retrouver.

Le soir, j'ai été appelé en vitesse dans les prisons, où le chef Pwoko, qui était de passage pour aller à Basoko, ayant tué et mangé une travailleuse de Buta, avait essayé de se pendre. Après l'avoir remis en bon état, je me vois obligé de lui faire mettre les menottes pour l'empêcher de se suicider et m'enlever toute responsabilité.

*Virgilio Grossule (Traduit de l'italien par Francine Meurice)*

---

<sup>26</sup> En français dans le texte.

<sup>27</sup> Cf. 27 novembre 1902, la recherche de l'or.

## Transcription et relecture des mémoires de Raymond Du Moulin : *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*

---

Notre groupe de lecture a entrepris la relecture de l'autobiographie de Raymond Du Moulin à partir de la transcription intégrale du manuscrit effectuée par Louis Vannieuwenborgh. Raymond avait pu relire le début de son texte, avant son décès, en décembre 2016. Nous publions ici l'ensemble des échos des différents cahiers qui ont été relus, la suite paraîtra dans la revue n° 9.

**Du Moulin, Raymond, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*, 2008**  
[MLPA 00147/0001-2]

### Cahier 1. Prologue : Mes grands-parents maternels et paternels

---

#### *Écho de lecture*

Dans ce premier cahier de son autobiographie, Raymond Du Moulin reconstitue l'arbre généalogique de sa famille, paternelle et maternelle, – un parcours de près d'un siècle, passant par la guerre franco-prussienne, la Première Guerre mondiale et un clin d'œil à Victor Hugo. Un terreau fertile, riche, des origines socialement et topographiquement différentes qui feront le berceau de son enfance.

L'arrière grand-mère maternelle, Nathalie Nicaise, née en 1847, célibataire, quittera son lieu de naissance, Baisy-Thy, pour s'installer à Paris avec son compagnon, courtier en champagne. Une indépendance remarquable pour l'époque, nous sommes en 1870...

Leur fille, Armande Nicaise (1867-1953), connaîtra la vie parisienne durant 15 ans avant de se réinstaller à Baisy-Thy chez sa tante, Marie-Thérèse, et de rencontrer son futur époux, Léon Charlier (1855-1933), lieutenant d'infanterie et professeur à l'école militaire. Ils se marient en 1891 à Laeken. Léon Charlier mènera une carrière militaire très honorable ; la famille bénéficiera d'un train de vie aisé, mondain ; elle résidera à Gand, Anvers, Bruges, pour s'établir finalement à Bruxelles, rue de la Lys, où Armande, très distinguée et cultivée, sera surnommée « *la châtelaine de la rue de la Lys* ».

La guerre de 1914-1918 va cependant bouleverser le quotidien des Charlier. Léon Charlier, en raison de son statut d'officier, devra fuir en Hollande, afin d'éviter l'emprisonnement par les Allemands. Il sera interné à Harderwijk en Hollande et sera rejoint par sa femme et leur fille Hélène. Ils pourront s'installer par la suite à La Haye. C'est dans cette ville que leur fille Hélène, future mère de Raymond, fera la connaissance d'un agent du service de contre-espionnage des alliés : Henry Du Moulin<sup>28</sup>.

La fin de la guerre permet aux Charlier de revenir en Belgique et de s'installer à Ixelles. Hélène Charlier et Henry Du Moulin se marient en 1921, Raymond naîtra en 1924.

---

<sup>28</sup> Raymond Du Moulin a raconté cet épisode en détail dans *1914-1918, Le colonel Léon Charlier combattant à Anvers, interné aux Pays-Bas*, 2015 [MLPA 00367].

L'auteur évoque, avec beaucoup de tendresse, tout l'amour, l'attention qu'il a reçus de ses grands-parents maternels. À l'école de leurs soins indulgents, il a acquis l'esprit d'observation, le goût de la lecture et des promenades à caractère culturel. À propos de son grand-père, il note : *Comme j'étais heureux ... quand nous sortions, ma main dans la sienne, il était si alerte avec un esprit si vif ...* Il donne à sa grand-mère maternelle, qu'il a côtoyée jusqu'à l'âge de 33 ans, une place importante tout aussi émue : *Plusieurs points communs nous unissaient. Nous partageons le goût de la lecture. Nous suivions de près la situation politique en Belgique et à l'étranger. L'éloignement imposé par ma vie professionnelle nous éprouva.* Raymond Du Moulin a vécu le décès de sa grand-mère *comme une véritable amputation.*

Du côté paternel, les origines sont plus modestes. On côtoie bourreliers, fabricants de meubles, vernisseurs. On observe de nombreux déménagements des familles à l'intérieur d'un noyau, situé au centre-ville de Bruxelles. Une découverte qui révélera à Raymond ses origines bruxelloises, un apport qu'il jugera essentiel à la formation de son identité :

« Né à Ixelles et vivant à Uccle, je suis heureux de me trouver des racines vraiment bruxelloises... Depuis cette découverte, je me sens tout à fait dans ma ville, lorsque je suis dans le centre historique de Bruxelles, même si la population allogène et les nombreux touristes, que je côtoie, lui donnent un caractère cosmopolite qu'il n'avait pas dans un lointain passé familial que j'évoque non sans émotion. »

Cette découverte sera confirmée par la compréhension plus fine des rapports de son père avec la famille de sa mère, Catherine Desmedt (1850-1926), et le mettra en contact avec les premières remises en question d'un jeune enfant sur les vicissitudes de la vie : à savoir le suicide du frère de son père (Benoît Alexis, 1876-1932) auquel celui-ci était très attaché.

Contrairement à ce qu'il vécut avec ses grands-parents maternels, Raymond n'aura pas l'occasion de connaître ses grands-parents paternels. Son grand-père, François Isidore (1852-1905), décède bien avant sa naissance et sa grand-mère quelque temps après.

Par ce prologue, le mémorialiste esquisse déjà les traits de sa personnalité : une sensibilité fine, un plaisir à se connaître, une délicatesse dans la reconnaissance de la nécessité de la rigueur des apprentissages et un souci évident à cerner l'importance de ceux-ci.

*Colette Meunier*

## Cahier 2. 1924-1942

---

Pour raconter ses années d'enfance et de jeunesse étudiante, ainsi que celles du début de la guerre, l'auteur donne libre cours à un style qui accumule les anecdotes. Regard léger, souci de préserver intacts des souvenirs, des relations d'amitié, c'est ce qu'il souligne plusieurs fois. Il se décrit avec beaucoup de franchise, sans négliger une pointe d'humour.

« Sans être un enfant gâté, j'ai reçu de mes parents l'amour et la protection qui m'ont procuré une enfance heureuse. Très pondérés, mes parents se montraient réalistes et pragmatiques, tout en étant attachés à certaines valeurs. Le travail, l'honnêteté, la fidélité aux engagements avaient pour eux une importance capitale. Je ressentais un lien parental étroit qui me paraissait d'une rassurante indissolubilité. »

Ils habitent avenue Molière, où ils se sont fait construire une maison que le lecteur visite en spectateur d'une enfance au cœur d'un train de vie bourgeois qui se déroule sans heurts, avec douceur, et à l'intérieur d'un confort bien au-dessus des capacités moyennes des années 1920.

« Une grande maison à façade classique révèle une influence Louis XV. La maison était bien chauffée ! Deux chaudières, l'une au charbon, l'autre au mazout. Le recours individuel au mazout était une nouveauté à l'époque. »

Raymond décrit avec plaisir, et même avec une créativité de cinéaste, l'ambiance de la ville en gestation, ses bruits et ses cris, ses métiers disparus : allumeurs de réverbère, livreurs de lait, marchandes de chiffons et d'os.

« Je réentends les bruits de mon enfance : les ritournelles d'un orgue de barbarie sur lequel s'agitait un petit singe, le cri d'un vitrier, le *Haring* d'un vendeur de harengs. »

Il évoque les premières années primaires dans une école communale, rue Américaine, où il saisit très bien sa situation sociale de *gosse de riche*.

« Je ne suis pas seul à détonner dans ma classe ! Avec Jean de Vyver, fils d'un officier je m'entends fort bien. Nous avons quelques copains parmi nos condisciples. Nous partons en balade. Jean a une sœur, Simone, qui participe à ces promenades... Quelques quinze ans plus tard il deviendra mon beau-frère. »

Déjà, semble-t-il, se dessine son avenir. Une jeunesse où il profite de nombreuses occasions de découvrir le monde extérieur : un séjour en Suisse, puis en Angleterre et au Grand-Duché, avec sa famille ou lors d'études linguistiques en Hollande.

La profession de son père, journaliste, correspondant pour le journal français *L'Information*, lui ouvre les horizons d'une curiosité toujours à l'affût. Ce jeune garçon, dès 7 ans, s'intéresse aux actualités, aux expositions internationales qui sont très populaires à Paris, à Bruxelles – le monde découvre le monde...

« J'ai tiré profit et agréments, en 1935, à l'exposition internationale de Bruxelles, poursuivant l'élargissement de mes connaissances géographiques. [...] J'ai toujours aimé apprendre, chercher à en savoir plus, satisfaire une curiosité assez vive. Le besoin de mieux connaître, le souci de comprendre, m'auront été très utiles dans ma vie professionnelle. »

Tout l'intéresse, tout le passionne, il montre une maturité précoce, conscient à cette époque (nous sommes en 1936) des prémisses inquiétantes. Raymond se décrit comme un élève studieux, calme, *méthodique, concentré, facétieux et bavard ! tout à la fois* : « *Mais qu'avais-je donc à dire qui était si pressant ?* »

C'est donc dans un *climat de vives inquiétudes et de lourdes incertitudes* qu'il poursuit ses études gréco-latines commencées en 1936. Ses années de collège, de 1936 à 1942, seront perturbées par la guerre. C'est dans ce pays sous emprise, vivant les pénuries et les persécutions antisémites, que *des élèves non juifs voulurent porter l'étoile jaune par solidarité*.

Mais la vie continue. Raymond et ses camarades de classe s'intéressent au théâtre, à la musique, où l'on verra naître *Les Jeunes musicales* sous l'impulsion de Marcel Cuvelier, que l'auteur aura le plaisir d'accueillir en 1952, à Lima, et d'aider *pour que sa visite soit fructueuse*.

Dans ce parcours mouvementé, Raymond note une parenthèse poétique, un premier amour sans lendemain. Cette mention se glisse dans quelques vers de Verlaine.

« Voici des fruits, des feuilles et des branches

Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous... »

Il a 17 ans.

Colette Mennier

### Cahier 3. 1942-1949

---

#### *Écho de lecture*

Ces sept années sont importantes pour Raymond Du Moulin : la guerre révèle des facettes de son caractère bien courageux et le choix de sa carrière se dessine. Il commence sa carrière professionnelle en tant que stagiaire aux ministères des affaires étrangères et des affaires économiques. Expérience cruciale puisqu'elle a lieu lors de la première convention du Conseil des Nations Unies à Genève. Cerise sur le gâteau, c'est à cette époque aussi qu'a lieu son mariage, en 1948, avec Simone de Vyver.

Les années de guerre, 1942-1944, ont bouleversé la régularité de sa vie d'étudiant. Destiné à préparer ses années de candidature en droit, il les accomplit dans la toute jeune université Saint-Louis car l'université libre de Bruxelles est fermée par l'occupant, trop sujette à suspicion, par ses valeurs de liberté de pensée et sa juiveté. Ses études sont interrompues par des obligations de participation à des camps de travail, dont celui d'Herbeumont. Ces camps de travaux agricoles et d'activités sportives offraient un abri à la jeunesse face aux rigueurs de la guerre : *Ces camps ont été une antichambre au maquis ou un refuge permettant d'échapper aux poursuites des Allemands*. Il n'y fait pas long feu, car les Allemands deviennent soupçonneux et dangereux.

Par la suite, son père lui trouve un emploi dans une usine qui s'avère travailler pour l'ennemi. Raymond fait de la *résistance passive* en incitant les ouvriers à ralentir le rythme de production. Ce qui lui vaudra de devoir partir quelque temps dans la clandestinité... S'il retrouve la maison familiale, c'est pour poursuivre et entreprendre les derniers examens de candidature en droit.

C'est enfin l'explosion de joie lorsque la déroute de l'Allemagne se dessine. La jeunesse peut aspirer au renouveau : elle danse !

« Le lundi 4 septembre 1944 : place Louise, je regarde le long défilé des troupes amies. Le soir il y a bal sur la Grand-Place. Je suis naturellement au nombre des jeunes Bruxellois qui font danser les auxiliaires féminins de l'Armée anglaise ! »

Raymond, infatigable, tâte de tout ce qui ressemble à un souffle de refonte de la vision politique belge et surtout du journalisme, entouré de ses anciens amis d'étude, et des professeurs avec lesquels il est resté en contact, dont un certain Léo Moulin. En passe de se diriger vers le doctorat, le doute le saisit : *à ce moment je suis pris de sérieux doutes, je me demande si les études juridiques m'intéressent réellement, je décide de prendre le temps, sans rester oisif.*

En 1947, le déclic a lieu lors d'un concours pour un stage de diplomate. D'une volonté sans faille, Raymond réussit les épreuves *ardues* proposées, tout en complétant son doctorat en droit. Il a 23 ans.

Nous le suivons de bureaux en bureaux, de collègues en collègues, des affaires étrangères aux affaires économiques. Fin observateur, il note, souvent avec humour, les noms des personnes de son entourage, de l'expérience desquelles il tire le meilleur. Il nous fait pénétrer ainsi dans les coulisses de son futur métier. Un métier dont les femmes sont les pionnières :

« Edmonde est une des premières femmes admises dans la diplomatie belge. En 1973, à Stockholm, Edmonde sera la première femme occupant un poste d'ambassadeur de Belgique. Dans la capitale suédoise je serai son principal collaborateur et nous formerons un très bon tandem. »

À cette époque, on encourageait les diplomates célibataires à se marier *avant de quitter la Belgique afin de ne pas s'exposer aux aléas prévisibles d'un mariage avec une étrangère !* Raymond se révèle plutôt discret sur sa vie sentimentale, des aventures passagères qui ne se concrétisent pas. C'est Simone, la sœur de son ancien ami de collège, Jean de Vyver, qui revient dans sa vie : *alors que mes aspirations sentimentales cherchaient encore à se fixer. Avec Simone retrouvée, un projet de vie commune put se former. Nous n'avons pas cessé de nous aimer, de nous sentir bien ensemble.* Ils se marient le 10 avril 1948. Les affaires diplomatiques peuvent se sentir rassurées !

Mais la situation mondiale ne permettait aucun répit : la rupture soviéto-yougoslave, le Proche-Orient, la fondation de l'État d'Israël, en 1947, alimentent de nouvelles batailles.

« Le conflit palestinien me donnait beaucoup à faire ! Des décisions délicates devaient être prises par la Belgique. J'étais en liaison étroite avec le ministère de la défense nationale auprès des Nations-Unies chargées de veiller au respect d'accords d'armistice. Je devais suivre les effets de la rupture soviéto-yougoslave. Mon travail à la *Politique* a donc été difficile mais extrêmement intéressant. Très formateur. »

En 1949, à Genève, Raymond est adjoint à la délégation belge pour la conférence diplomatique. Il participe aux travaux qui aboutiront aux signatures de cette convention de Genève qui règle de grandes questions comme le sort des victimes des combats sur terre et sur mer, le traitement des prisonniers de guerre, la protection des civils.

« Un précieux élargissement de la connaissance de mon métier m'a été apporté par ma première participation à une conférence internationale. En me familiarisant avec l'une des principales activités du diplomate : la négociation. Expérience captivante. »

Comme à son habitude, Raymond observe, soutenu par sa mémoire infailible, se sert de tout ce qui peut lui sembler important dans son métier. Ce qui nous permet de découvrir, en sa compagnie, les comportements des grandes puissances en présence. Ce chapitre se clôt sur un accent de fierté :

« Les travaux de la Conférence se sont bien terminés : l'adoption de quatre conventions qui étaient l'objet de si longues négociations [...]. Acte final à la signature duquel j'ai naturellement participé. »

*Colette Meunier*

#### Cahiers 4 et 5. Lima, 1950 ; fin du séjour à Lima, 1950 ; Bruxelles, Mexico 1953-1954

##### *Écho de lecture*

D'août 1950 à avril 1954 Raymond Du Moulin, jeune secrétaire d'ambassade, est tout d'abord envoyé à Lima, au Pérou, puis rappelé quelques mois en Belgique afin d'acquérir une formation supplémentaire ; il est enfin détaché au Mexique pour six mois afin de préparer, en particulier, une exposition de l'industrie belge qu'il ne pourra malheureusement inaugurer, étant tombé malade.

Raymond Du Moulin définit ainsi ses attributions :

« Elles ont pour objet la défense et la promotion des intérêts commerciaux de la Belgique. Il faut faire des études de marché, chercher des représentants pour les entreprises belges désirant s'assurer des débouchés au Pérou. »

À ces tâches qui lui reviennent de droit s'en ajoutent d'autres lorsque l'ambassadeur lui-même ou quelque membre de son équipe sont absents. Il faut en effet préciser que l'ambassade du Pérou, très réduite, ne comprend que quatre membres.

Très observateur et soucieux de contacts humains, le jeune diplomate relève avec précision le comportement des Péruviens et des Mexicains, tant dans le travail que dans la vie quotidienne. Les Péruviens sont respectueux, aimables, mais assez nonchalants. On en obtient beaucoup à condition de les prendre par la douceur. Les Mexicains, eux, sont moins faciles à vivre, plus ombrageux, plus violents, mais très créatifs dans le domaine des arts.

Raymond Du Moulin ne précise pas beaucoup ses activités professionnelles. Il signale toutefois qu'il est chargé, au Pérou, d'une étude sur les conditions de vie de la paysannerie indienne et s'attarde assez longuement sur le contenu de l'exposition qu'il organise au Mexique. C'est pourtant à d'autres sujets qu'il consacre les plus longs développements. Revivant son passé à cinquante ans de distance – le texte est écrit en 2008 –, il confie quelques détails de la vie quotidienne qu'il partage avec Simone, sa femme, il évoque, toujours avec chaleur et bienveillance, les personnes, importantes ou non, croisées à cette époque, il dit son attachement à Duquesa, cette chienne



recueillie par le couple, il dit enfin son éblouissement face aux paysages et aux merveilles architecturales qu'il a le bonheur de découvrir. Qu'il s'agisse du legs architectural espagnol ou des restes de la civilisation précolombienne, il déroule pour nous le merveilleux chapelet de ses excursions et visites. Son récit n'est cependant pas celui d'un pur esthète et c'est ce qui le rend très attachant. Raymond Du Moulin est très conscient de la violence qui a accompagné la conquête espagnole et des traces indélébiles qu'elle a laissées. Avec la même humanité, il note d'ailleurs, à plusieurs reprises, la misère qui sévit dans certains quartiers tant péruviens que mexicains.

Riche éventail de souvenirs : cette vingtaine de pages consacrées par Raymond Du Moulin à ses séjours professionnels au Pérou et au Mexique sont, à tous points de vue, d'un bel intérêt.

« Dans les Andes, le traumatisme provoqué par la Conquête espagnole est toujours à vif. La population indigène ressent encore la Conquête comme une catastrophe. La fidélité aux valeurs et à des croyances ancestrales est sans faille. L'attachement à la société traditionnelle, à la vie en communauté, est très fort aussi. Cet héritage prévaut sur le désir d'une vie meilleure si cette aspiration ne peut se réaliser qu'en sacrifiant une identité qui revêt une importance primordiale. »

*Michèle Maitron Jodogne*

## Cahiers 6 et 7. Bogota, 1954-1957

### *Écho de lecture*

En avril 1954, Raymond Du Moulin quitte un séjour en Bolivie pour la Colombie où il vient d'être nommé et où il restera trois ans. Plus encore que dans le chapitre précédent – celui consacré aux séjours péruvien et mexicain – Raymond Du Moulin ne se contente pas de préciser ses activités professionnelles. D'une plume très *buissonnière*, il détaille tout d'abord avec enthousiasme son long voyage d'arrivée, il décrit la maison qu'il habite, il trace le portrait de l'ambassadeur à l'itinéraire romanesque, et n'oublie pas, même, de rendre hommage à sa chienne Duquesa, décédée pendant ce séjour colombien.

Le décor planté, un large décor qui visiblement ranime bien des émotions, Raymond Du Moulin aborde le sujet de ses fonctions officielles. Dans les mois qui suivent son arrivée, il gère tout d'abord, avec succès, la participation de la Belgique à une Exposition internationale organisée par le gouvernement colombien. En décembre 1954 un nouvel ambassadeur est nommé, Henri Crener, homme chaleureux et dynamique. Sous son impulsion la chancellerie s'installe dans de meilleurs locaux, du personnel est engagé, une chambre de commerce belgo-colombienne est créée. En 1955 la Belgique participe à la deuxième Foire Exposition industrielle internationale

de Bogota, en 1956 à la troisième. Dans les deux cas, Raymond Du Moulin s'implique fortement et son travail est très apprécié. Il s'entend également avec une station de radio colombienne pour la diffusion d'émissions consacrées à la Belgique. Mais c'est un événement d'un tout autre ordre qui, en mai 1955, bouleverse très heureusement sa vie familiale : la naissance de son premier enfant, un fils, Henry.

Dans la dernière partie du texte – une longue conclusion en quelque sorte – Raymond Du Moulin brosse un rapide historique de la Colombie dans le milieu du vingtième siècle et, en particulier, dans ces quelques années où lui-même était spectateur des bouleversements qui l'agitaient ; il évoque aussi les amis rencontrés et quittés, mais parfois retrouvés plus tard : des Montois, un Anglais, un Allemand, un Néerlandais, un Suisse ; il retrace enfin son voyage de retour, lui aussi très *buissonnier*, puisqu'il passe par Cuba et le Yucatan avant de regagner l'Europe.

Le Pérou, le Mexique, la Bolivie : sept ans de vie en Amérique latine, sept ans d'apprentissage d'une profession, mais aussi sept ans d'expériences, de rencontres, de découvertes qui laisseront à Raymond Du Moulin, qui se dit *nomade privilégié*, un souvenir ineffaçable.

« Dans notre jardin nous donnerons une sépulture à Duquesa lorsqu'elle sera morte de maladie. Comme l'étaient les Indiens avant la conquête, elle sera enterrée avec des objets familiers pour l'accompagner dans le grand voyage dont on ne revient pas : sa couverture, son écuelle garnie de nourriture, son bol d'eau. Un message d'adieu et de gratitude pour l'affection reçue d'elle l'accompagnait aussi dans cet ultime voyage.

[...] Les années passées à Lima, Mexico et Bogota, au début de ma vie de "nomade privilégié", compteront parmi les meilleures de mon existence.

Dans ma mémoire elles occupent une place de choix. En les décrivant j'ai ressenti un grand bonheur... teinté de nostalgie. »

*Michèle Maitron Jodogne*

## Cahier 8 : Le Mozambique, 1958-1960

Écho de lecture à paraître dans notre bulletin de liaison n° 9.

## Cahier 9. Bruxelles, 1960-1962 ; Paris, 1962-1965

*Écho de lecture*

Entre 1960 et 1965, Raymond sera désigné comme conseiller d'ambassade pour la délégation permanente de la Belgique à l'OTAN. Il tiendra une place stratégique importante dans les groupes de négociation avec les pays de l'Est, au moment de la grande crise de Cuba. Il souligne la qualité de la collaboration qu'il a pu entretenir avec l'ambassadeur André de Staercke, homme clef au sein de l'OTAN. Il évoque les blocages politiques, notamment avec l'URSS :

« C'était le propre des Soviétiques d'entraîner les Occidentaux dans de longues discussions dont l'aboutissement ne leur paraissait pas opportun. Leurs manifestations de bonne volonté n'étaient qu'un moyen de se donner le beau rôle ! »

À cette période, l'OTAN a encore son siège à Paris, porte Dauphine. C'est pourquoi Raymond s'y installera avec sa femme Simone, son fils Henry et sa fille Véronique qui vient de naître, alors qu'il vit le deuil tout récent de son père. Ils y séjourneront 5 ans dans un appartement très confortable à proximité des jardins du Ranelagh et du Bois. Quelques notes sur la scolarité de ses enfants nous feront comprendre que Véronique détenait déjà, alors qu'elle était toute jeune, un fort caractère !

La vie à Paris a pu combler la curiosité et l'appétit culturel de Raymond, il fréquentait assidument les expositions et les théâtres. Mais plus encore que la vie parisienne, c'est la vie *française* qui lui plaisait particulièrement : l'exploration de la France, de la Normandie à la Bourgogne, de la Bretagne au Val de Loire... Son adhésion au Centre international d'études romanes en est un des signes !

Ces 5 années passées à Paris apparaissent comme un temps de lutte politique mais aussi de bonheur et de ressourcement. Elles constituent un des jalons importants de sa vie de diplomate mais représentent très certainement aussi une pièce maîtresse du puzzle de sa vie personnelle et familiale.

*Carine Dierkens*

## Cahier 10 : Bruxelles-Stockholm, 1965-1970

---

### *Écho de lecture*

Revenant de Paris en août 1965, Raymond Du Moulin reprend ses fonctions au ministère des Affaires étrangères et, avec son épouse Simone, il devient propriétaire d'un appartement situé avenue Winston Churchill à Uccle où le couple ne cessera de se plaire malgré la grande circulation et la disparition des marronniers au profit d'un site propre pour le tram.

Au département, il retrouve Henri Crener, qui fut son chef de poste à Bogotá et qui s'occupe à présent des relations commerciales multinationales entre les pays développés et les pays en développement. Dans le cadre des institutions spécialisées de l'ONU, les six États membres de la CEE ont à se concerter pour s'entendre sur une politique commune. Au printemps 1970, Raymond Du Moulin conduit une représentation hybride de délégués des États membres et de la Commission européenne qui ont du mal à parler d'une seule voix alors qu'il s'agit de renouveler l'accord sur l'étain. Lorsqu'un nouvel accord sur le blé prévoit l'aide alimentaire que les six membres de la CEE vont accorder aux pays souffrant de malnutrition, Raymond Du Moulin organise l'aide de la Belgique au Congo, au Rwanda et au Burundi et garde un *souvenir teinté d'amertume* du fait qu'une cargaison destinée à l'Indonésie est restée à l'abandon sur le quai de déchargement.

Après avoir occupé précédemment quatre postes outre-mer, l'auteur est nommé conseiller d'ambassade à Stockholm durant l'été 1970. Se réjouissant de pouvoir aller observer le *modèle suédois*, il traverse l'Allemagne en voiture, se rend en ferry-boat au Danemark, prend un premier contact avec *l'amplitude et la sérénité de l'espace suédois* et arrive finalement à Stockholm où il tombe sous le charme de cette *ville sur les eaux*.

À l'ambassade de Belgique, située dans le quartier résidentiel d'Östermalin, il sympathise immédiatement avec le chancelier qu'il va seconder en préparant plusieurs manifestations culturelles pour la foire de Stockholm dont la Belgique est l'hôte d'honneur : une rétrospective consacrée à l'œuvre de James Ensor qui sera visitée par le roi de Suède et une exposition retraçant l'histoire des relations amicales belgo-suédoises qui mit l'accent sur le développement de la sidérurgie suédoise par des Wallons, sans oublier de rappeler le mariage de la princesse Astrid de Suède avec le prince Léopold, futur roi des Belges.

*Claude Buchkremer*

### Cahier 11 : Stockholm, 1970-1974

---

#### *Écho de lecture*

Délaissant les localités résidentielles qui attirent les diplomates, Raymond Du Moulin loue un appartement de caractère dans un immeuble du XVII<sup>e</sup> siècle situé au cœur de *Gamla Stan*, une partie ancienne de la ville de Stockholm. Il s'y fera pas mal d'amis tout en prenant des cours de suédois et en se familiarisant avec l'histoire et l'architecture de la capitale. Il sera le seul membre étranger de l'association de ce quartier très animé en toute saison et adhèrera au *Traveller's Club*. Ses talents oratoires lui vaudront aussi de donner des conférences, notamment pour la Société belgo-suédoise qu'il préside.

Avec son épouse Simone, qui l'a rejoint ainsi que leur fille Véronique, il louera, comme nombre d'habitants de Stockholm, un petit chalet à Värmdö au bord de la mer où ils passeront, pendant le court été nordique, d'agréables moments en compagnie de leurs amis.

S'étant heurté à la froideur apparente des Suédois qui provient, selon lui, de leur souci de ne pas se gêner mutuellement, il explique avoir cherché le contact, ce qui lui a permis d'apprécier l'hospitalité, l'amabilité extrême, la grande sensibilité et la sincérité de ses hôtes. En contrepartie, il s'est plié volontiers aux usages locaux :

« La ponctualité est impérative ! Conviés à dîner à vingt heures, les invités doivent (même s'il fait mauvais) se réunir cinq minutes plus tôt devant la porte de leurs hôtes pour entrer ensemble dans la demeure de ceux-ci. À table, la place d'honneur est à la gauche de la maîtresse de maison. Il revient au convive qui l'occupe de dire, à la fin du repas, quelques mots de remerciement. [...] Par la suite, il convient de renouveler les remerciements chaque fois que l'on rencontre les personnes qui vous ont reçu. Celles-ci répondront : "Merci de me dire merci". Elles mettront fin à cet échange de politesses en disant : "Merci pour la dernière fois" ».

Raymond observe que dans le commerce alimentaire on ne trouvait à l'époque que des articles suédois, qu'il n'y avait que des restaurants suédois et que les journaux

étrangers ne se vendaient qu'à la gare. Il attribue tout cela au fait que la Suède était encore très insulaire, que peu de ses ressortissants voyageaient à l'étranger, sinon en groupe pour se dorer sur une plage de la Méditerranée. Dix ans plus tard, il aura l'occasion de constater avec surprise que Stockholm était devenue moins austère et s'était ouverte au monde.

À l'ambassade, il réussit à s'entendre avec tout le monde, à savoir un microcosme des plus hétérogènes : l'ambassadeur (un Flamand marié à une Anglaise), sa secrétaire française, deux prospecteurs (un Danois marié à une Belge et un Suédois marié à une Française), une assistante belge mariée à un Estonien, la secrétaire suédoise du chancelier, l'huissier principal espagnol et le second huissier d'origine russe. Son travail d'information concernant la situation intérieure du pays consiste à vérifier si la stratégie politique appliquée depuis 1932 visant à réduire les inégalités sociales sans porter atteinte au libéralisme économique en recherchant le consensus, l'absence de conflit, la juste mesure, le besoin de sécurité et l'harmonie sociale conduisent effectivement au *miracle suédois*. Dès le début, il ressent toutefois l'existence d'une crise latente qui risque de déboucher sur une altération de l'expérience suédoise. En tant qu'observateur de la politique étrangère, Raymond Du Moulin se penche sur la neutralité volontaire de la Suède qui commençait alors à s'engager dans le processus d'intégration européenne.

À la fin août 1974, il est transféré à New York où il sera promu au grade de consul général adjoint. Il s'en va, ravi d'avoir pu apprécier durant quatre ans une société vivant dans le confort grâce à un haut degré de progrès technique et social et jouissant d'un environnement encore très pur : *Avec regret, je me séparerai d'un peuple qui peut être jugé heureux et dont j'aurai été un hôte heureux.*

*Claude Buchkremer*

### Cahiers 12 et 13 : New York, 1974-1979

Écho de lecture à paraître dans notre bulletin de liaison n° 9.

### Cahier 14 : Istanbul, 1979

Écho de lecture à paraître dans notre bulletin de liaison n° 9.

### Cahier 15 : Istanbul, 1979-1983 ; Bruxelles 1983-1985

Écho de lecture à paraître dans notre bulletin de liaison n° 9.

### Cahier 16 : Jérusalem, 1985-1987

L'affectation pour représenter la Belgique à la direction du consulat général de Jérusalem est le dernier poste du diplomate Raymond Du Moulin. Dans ce petit chapitre de huit pages, le drame de l'injuste sort qui est fait au quotidien aux Palestiniens est vécu et découvert, en 1985, de manière très intime et dit, en 2008, avec la force, le courage et l'évidence des faits constatés déjà à l'époque. Si ce premier contact avec la Palestine s'exprime sur ce registre de l'intime, c'est qu'un autre drame se superpose au premier, celui de devoir s'éloigner de sa vieille mère de 95 ans, malade. Exprimées tout en sobriété et comme métaphoriques l'une de l'autre, ces

deux souffrances conduisent naturellement au ton de la confiance, sans lyrisme cependant.

C'est la maison – *très belle maison Arts Décos, avec un grand jardin* –, la résidence du consul située du côté juif, à l'ouest de la ville, qui devient le porte-parole le plus approprié des sentiments, elle, l'inconnue qui accueille la solitude de l'exilé quand son épouse est restée au chevet de la malade, puis après le décès de celle-ci, contrainte de rentrer à Bruxelles pour des raisons de santé.

« [La maison] a été construite pour un notable palestinien (la ville alors était mixte). Ce notable a quitté Jérusalem en 1948. À son départ, il a invité le consul général de Belgique, un ami intime, à occuper la maison pendant son absence qui serait, croyait-il, de courte durée. Cette absence étant devenue définitive, la maison est restée la résidence du consul général de Belgique moyennant le paiement d'un loyer au propriétaire puis, après son décès, à ses héritiers qui étaient également exilés. Pour sa part, l'État d'Israël considère la maison comme un bien ennemi abandonné et sujet à confiscation. Il en revendique donc la propriété ! » (p. 201<sup>29</sup>)

La chancellerie, elle, est située du côté palestinien, dans le quartier est et occupe une villa louée à une famille palestinienne émigrée. Raymond Du Moulin vit donc, dans ses traversées quotidiennes des frontières intérieures, le drame des habitants eux-mêmes. Il souligne que Tel Aviv n'aime guère le statut « internationalisé » de Jérusalem.

« Mon statut à Jérusalem était exceptionnel et ... inconfortable. La communauté internationale estime que le sort de la ville sainte de trois religions ne peut être décidé unilatéralement. Elle n'accepte donc pas que l'État d'Israël considère Jérusalem comme sa capitale : les ambassades auprès de cet État restent à Tel Aviv.

Le consul général à Jérusalem est censé ne pas se trouver en Israël ! Les autorités israéliennes tolèrent sa présence mais n'aiment guère cette incarnation de l'attachement de la communauté internationale au statut spécial, internationalisé, que le plan de partage de la Palestine a prévu pour Jérusalem. La fonction, tout à fait singulière, de consul général à Jérusalem juxtapose des activités consulaires officielles et des activités diplomatiques *politiques*, qui en font un ambassadeur officieux auprès des Palestiniens, à Jérusalem-Est et dans la Cisjordanie et la bande de Gaza. Ces dernières activités sont évidemment de nature à indisposer les autorités israéliennes ! » (p. 200)

La force et la diplomatie de Raymond Du Moulin réussiront à contrecarrer l'arbitraire partisan des décisions israéliennes dans le cadre de ses missions, de son pouvoir et de son savoir. Sa longue carrière lui est précieuse en expérience et en informations ; il rappelle qu'il était présent aux négociations pour la Convention de Genève de 1949 et est donc très attaché à la défense des populations civiles en temps de guerre. Quand il arrive à Jérusalem, en 1985, il est étonné que l'occupation ne se soit pas *normalisée* :

« [...] je ne m'attendais tout de même pas à trouver une occupation encore aussi lourde et aussi agressive. J'ai été surpris, pour dire le moins, de voir, si longtemps après la guerre de 1967, les territoires palestiniens encore soumis à un régime exclusivement militaire. La rigueur de ce régime rendait nécessaire la

<sup>29</sup> Pagination de la transcription de Louis Vannieuwenborgh.

présence permanente de délégués du Comité International de la Croix-Rouge afin de faire respecter la Convention de Genève. Ces délégués avaient une tâche extrêmement difficile. Selon l'État d'Israël, en effet, la Convention n'est pas d'application dans les territoires occupés puisque la guerre a pris fin. Cette assertion est pourtant contredite par le maintien d'un régime d'occupation aussi sévère, aussi contraignant qu'une occupation peut l'être durant un conflit. » (p. 202)

C'est dans ces démonstrations de la légitimité du bon droit qui parlent d'elles-mêmes que réside la force des convictions de Raymond Du Moulin. Il mentionne aussi avec retenue les expériences spirituelles qu'auront suscitées en lui la ville berceau du christianisme et les nombreuses amitiés palestiniennes qui le réconfortent dans le deuil de sa mère.

*Francine Meurice*

### Cahiers 17 et 18 : Après la retraite 1987-2008

L'écho de lecture de Carine Dierkens est paru dans notre bulletin de liaison n° 7.

### Relecture et transcription des versions successives du *Journal* de Maurice De Wée

Les transcriptions de plusieurs années du journal déjà réalisées par Claude Buchkremer, François Stevens et Carine Dierkens peuvent être consultées aux AML sous la cote MLPA 00148/0026.

### 1924

**De Wée, Maurice, *Journal bis. L'année 1924*, tapuscrit et manuscrit, 83 pages [MLPA 00148/0001]**

#### *Écho de lecture*

Maurice De Wée a 33 ans lorsqu'il reçoit, en avril 1924, un télégramme qui va bouleverser sa vie : il est nommé juge au tribunal mixte de Mansourah en Égypte. Il s'agit d'une de ces juridictions composées de magistrats égyptiens et étrangers qui, depuis que l'indépendance toute relative de l'Égypte a été proclamée à l'issue de la Première Guerre mondiale, étaient les seules habilitées à traiter des litiges impliquant un étranger. Les plaidoiries se faisaient en français et la législation se basait, comme la nôtre, sur le Code Napoléon.

Le jeune promu se réjouit d'avoir été préféré à de nombreux autres candidats de choix, et de pouvoir une nouvelle fois voyager – il a déjà parcouru la moitié de l'Europe –, mais il est triste de devoir abandonner sa famille, ses amis et ses collègues. Son passé défile alors devant ses yeux : il se revoit écolier à St-Michel et à St-Boniface, docteur en droit à l'Université de Louvain en 1913. Un album de

photographies lui rappelle ses jeux et ses vacances : la propriété familiale à Lennik, la maison rue du Trône, les bains de mer à Knokke, le canotage au Bois de la Cambre, ses activités sportives : le football scolaire au Léopold Club, les parties de tennis, les multiples épreuves d'escrime, dont celle des Jeux Olympiques d'Anvers où son équipe se classa seconde. Des documents évoquent son admission au Barreau de Bruxelles, sa défense des prisonniers politiques devant les Conseils de guerre allemands, ses trois années de captivité, ses décorations militaires, ses nominations au Parquet jusqu'au grade de Premier Substitut du Procureur du Roi.

Tout au long de son récit, Maurice De Wée parcourt les journaux et analyse la politique mondiale : *Cette lecture me replonge dans la réalité, dans les pensées inquiètes qui depuis 5 années agitent mon cerveau. Toutes les dépêches, tous les articles reflètent en effet l'inquiétude, le malaise, le mécontentement, l'agitation.* Il dresse un tableau réaliste de l'après-guerre et des multiples questions qui restent sans solution malgré les conférences, les traités et la Société des Nations.

*La vie est belle !* à bord du luxueux *Vienna* qui le débarque à Alexandrie le 28 mai 1924, son premier contact avec l'Orient. Que de visions nouvelles, que d'impressions inédites !

Et pendant ce temps-là, *les élections françaises sont un succès pour le Cartel des Gauches. Sous l'influence des communistes et des socialistes, la politique étrangère de la France va prendre une tournure nouvelle. La reprise des relations avec les Soviets aura des répercussions partout y compris chez nous.*

Il passe trois jours à Alexandrie, dont la visite présente peu d'intérêt, dans une atmosphère de fête, le Barreau et la Magistrature ayant organisé des réceptions en l'honneur du premier président de la Cour qui prend sa retraite. À cette occasion, il rencontre la plupart de la quarantaine de magistrats mixtes qui représentent une quinzaine de nationalités.

Il séjourne ensuite trois jours au Caire qui lui laisse une impression magnifique entre mondanités, dont une audience du Roi Fouad, et tourisme : *c'est à dos de chameau que je fis le tour du plateau des Pyramides et que j'allai saluer le Sphinx enfoncé dans les sables.* La ville arabe grouillante de vie, ses trésors artistiques et les vêtements variés de ses habitants le fascinent.

La presse du Caire en langue française annonce la démission de Poincaré, Président du Conseil français. Il sera remplacé par Herriot tandis que le Président de la République Millerand est poussé vers la sortie. *Que ce soit contraire à la Constitution, cela ne paraît pas douteux, mais ces messieurs s'arrêteront-ils devant de telles considérations ? Vengeance et accaparement de places – voilà leur programme.*

Lorsque Maurice De Wée arrive à Mansourah le 5 juin, le charme est fini. La ville est affreuse, les maisons délabrées. Il a envie de rentrer à Bruxelles. Dans la modeste chambre qu'il occupe dans la maison sinistre de ses collègues danois, il passe une première nuit catastrophique : puces, moustiques, cafards, fourmis le harcèlent tandis que les crapauds du Nil et un chacal ont organisé un concert. Au Palais de Justice, qui ne paie pas de mine, le Président Heggen lui remet les insignes de sa fonction qu'il arborera sur l'uniforme du juge égyptien. Les salles d'audiences sont encombrées d'avocats à la toge mal boutonnée et de fellahs loqueteux.

« La politique me répugne de plus en plus. Millerand a donc été exécuté. Il a résisté du mieux qu'il a pu... Comme prévu, Herriot fut ensuite nommé président du conseil. Son programme est effrayant : reconnaissance des



Soviets, suppression de l'ambassade du Vatican, lois laïques, même en Alsace, abandon de la manière forte avec l'Allemagne. L'Italie offre des réceptions aux admirateurs du fascisme... »

Le nouveau juge passe trois semaines à compulser les codes mixtes, à remplacer des collègues absents. Il y a neuf juges en tout, trois Égyptiens, deux Danois, un Norvégien, un Grec, un Portugais et notre Belge. Le tribunal mixte de Mansourah comporte six chambres à trois juges plus cinq chambres à un juge. Sa compétence est des plus complexes car il statue sur les contraventions, les affaires de banqueroute et le détournement d'objets saisis et s'occupe en outre d'une série de formalités notariales et fiscales.

Maurice De Wée nous livre un inventaire détaillé des activités professionnelles, des origines ethniques, des tendances religieuses, des coutumes vestimentaires et de la couleur de peau des multiples composantes de son entourage : viennent d'abord les Égyptiens, en majorité musulmans, mais aussi les Coptes, les Grecs et les Arméniens orthodoxes ou catholiques, les Maronites, les Juifs, les Syriens, les Bédouins, les Nubiens, et ensuite les étrangers, c'est-à-dire essentiellement les Hellènes, les Italiens, les Français, les Autrichiens, les Slaves du sud et les Britanniques. Mention spéciale pour les Belges : *Nous tenons une grande place en Égypte mais non par notre nombre. C'est plutôt par la qualité que notre Colonie s'impose.*

Il fréquente le *Mansourah Club* où les notables égyptiens et étrangers se réunissent pour papoter, danser, jouer au poker, au baccara ou au bridge. Du balcon du club, il observe le monde extérieur : *Ô calme oriental ! Ô Sagesse ! Combien je vous envie ! Moi qui jamais ne me laisse aller au vrai farniente, ma tête remuant sans cesse quelque regret superflu ou quelque rêve difficile à réaliser !*

Au mois d'août, il exerce des fonctions de vacance, se plaint des artifices de procédure des avocats et de la traduction bancaire des documents arabes. Il consacre ses loisirs à l'étude de la langue arabe, à la lecture de livres sur l'Égypte. Parcourant la Basse-Égypte en tous sens, il fait un tour aux champs et s'initie à l'agriculture égyptienne, découvre la saveur des mangues et passe ses week-ends à Alexandrie, dans la journée sur la plage chic, aux courses de chevaux et au yacht club, et le soir au café-concert, goûtant de tout cela avec modération.

La période de vacation terminée, il a parfait son *éducation de juge mixte* mais craint encore les arcanes de la procédure. Il a pris un pied-à-terre et est nommé juge à la 2<sup>e</sup> Chambre civile qui s'occupe d'un tas de *choses assommantes*, mais pour ne pas s'abandonner au cafard, il passe ses week-ends au Caire.

« La politique européenne est à un nouveau tournant. Succès des Conservateurs en Grande-Bretagne. Reconnaissance des Soviets par la France. L'Allemagne marche à pas de géants vers la droite, la revanche. »

En décembre 1924, l'Égypte est en pleine agitation. Le Sirdar britannique qui commande l'armée égyptienne est assassiné. La Grande-Bretagne prend des mesures radicales. L'Égypte fait un pas en arrière sur le chemin de l'indépendance.

Maurice De Wée se balade dans la campagne, s'intéresse à la culture du coton, à l'irrigation des champs, manuelle pour les villageois, mécanique pour les gros propriétaires, à la vie pénible des fellahs qui triment dur pour un salaire de misère et vivent dans des taudis immondes.

« Le gouvernement Baldwin-Chamberlain sent que les Soviets *travaillent* les populations de l'Empire. En Tunisie, il existe un mouvement anti-français. En

France, le gouvernement au lieu de s'occuper du communisme chaque jour plus audacieux et menaçant s'en prend au cléricisme. C'est de plus en plus la débandade. La crise continue en Allemagne. Washington et Londres se disputent. Le protocole de Genève et le désarmement semblent compromis.

Nouveau revirement en Yougoslavie. »

Après cinq mois de vie judiciaire, Maurice De Wée quitte la Chambre des Contredits à trois juges pour la Chambre de Justice sommaire à un juge où il est enfin son propre maître.

*Claude Buchkremer*

## 1924-1925

### De Wée, Maurice, *Journal. La Haute-Égypte en bateau, 1924-1925*

[MLPA 00148/0001]

#### *Écho de lecture*

Plutôt qu'un écho de lecture, ce qui suit relève essentiellement d'une énumération de faits et d'observations qui importent à l'auteur. Ces notes permettent de ressusciter une partie de la société égyptienne des années 1920. Si l'écriture du manuscrit de Maurice De Wée est plus lisible que les hiéroglyphes, faute d'une pierre de Rosette, elle n'est pas toujours facile à déchiffrer.

Précédant son voyage pour l'Égypte en mai 1924, Maurice De Wée fait le point de l'après-guerre 1914-1918 en Belgique, en Europe et ailleurs. Il relève de nombreux remous malgré la paix retrouvée. Oppositions, traités, gouvernements renversés, troubles, chômage... La liste est longue et engendre chez lui déceptions et désillusions. Par ailleurs, il se remémore sa libération. Prisonnier de guerre au fin fond de la Bavière, son retour au pays ne fut pas simple, à pied, en bateau, en train, en présence des Soviets, des drapeaux rouges, des mitraillettes, des cris allemands.

Il évoque ensuite la présence belge en Égypte. La Belgique y occupe une place de choix, proche de celle de la Grande-Bretagne ou de la France. Bien que peu nombreux – une centaine de familles –, nos nationaux se font remarquer par la valeur de leurs représentants et l'importance des capitaux investis. Ils occupent des postes à responsabilité : des magistrats, des médecins, des industriels, des enseignants, des religieux. Les réalisations sont nombreuses et variées : sortie du désert de la ville d'Héliopolis, tramways du Caire, chemins de fer, participation à la construction du nouveau barrage du delta. La banque belge filiale de la Société Générale est reconnue et respectée. Henri Naus Bey est mis à l'honneur en tant qu'organisateur, conseiller et âme de l'activité belge attirant ingénieurs et chimistes et développant le commerce entre les deux pays. En tant que directeur général des sucreries, il favorise l'achat de pièces détachées propres à cette industrie. Naus a l'oreille des rois Fouad et Albert.

Évoquant l'ambiance urbaine et la vie sociale d'une partie de la population, l'auteur est particulièrement frappé par la tapageuse circulation cairote. Les plus beaux spécimens de l'industrie automobile voisinent avec d'infâmes moyens de locomotion et contrastent avec les vélos, charrettes, moutons, chameaux, marchands des quatre

saisons, piétons inconscients du danger malgré les limitations de vitesse à 30 km à l'heure. Par ailleurs, il porte son regard sur la domesticité, il précise qu'en Belgique les domestiques sont appelés *sujets*. La plupart des serviteurs sont étrangers : des Italiens, des Grecs. Les nationaux sont rares, parfois chefs ou chauffeurs. Les *Barbarins*, des Nubiens au teint très foncé mais moins que les *nègres*, sont gens de maisons, portiers, cuisiniers. Le manque d'hygiène et la pratique de la sieste sont peu appréciés par l'auteur.

Le tourisme d'hiver attire des administrateurs de société, des financiers qui viennent superviser leurs affaires, des congressistes, d'anciens ministres et magistrats, *ces revenants se jettent sur tout prétexte pour venir boire un verre d'eau du Nil*.

Des clubs et fédérations occupent le haut du pavé et marquent le mode de vie de l'élite. Le Club Mohamed Ali est en relation de réciprocité avec les plus huppés de France. Deux cents membres triés sur le volet, famille royale, chefs de missions diplomatiques, ministres, notables, y bénéficient de confort et de bonne cuisine, se distrayant à l'occasion en jouant au poker. La présence étrangère est faible. La communauté juive est bien représentée.

Bien que peu nombreuses au départ, les industries d'Égypte se développent, se multiplient, se diversifient : sucreries et raffineries, filatures de coton, fabriques de savon, cimenteries. À la suite de la première guerre mondiale, l'Europe, en manque de certains produits, est demandeuse et n'est donc pas étrangère au développement industriel égyptien.

Le *Guezira Sporting club* et son *club-house* réservé aux notables constituent l'une des plus belles réalisations britanniques. Son organisation typiquement anglaise nécessite l'occupation de dizaines d'employés, ouvriers, surveillants. Tous les sports y sont pratiqués, courses de chevaux, hockey, tennis, etc.

La Société belge de bienfaisance aide moralement et financièrement tout Belge qui ne parvient pas à prendre son élan.

Maurice De Wée relate ensuite sa croisière sur le Nil pendant la période de Noël et du Nouvel an 1924-1925.

Il embarque au Caire sur le *Nubia*, un confortable bateau. Il y fait la connaissance de plusieurs touristes américaines. Les échanges sont nombreux et sympathiques, on lit, on cause, on danse au son d'un phonographe. Aux différentes escales, des ânes, des chevaux les attendent en vue des excursions. La misère des villages apparaît mais, je cite : *les Arabes sont tout simplement odieux avec leurs bakchichs, la population entière des villages que nous traversons est à nos trousses*. À l'occasion, des vendeurs de pacotilles, d'ivoire, de tissus, de crocodiles empaillés fort demandés accrochent les visiteurs. L'itinéraire des lieux visités – Dendérah, Komonbo, Karnak, Louxor, Memphis, la vallée des Rois, Assouan, temples, colonnes démesurées, hypogées, croix coptes de Haute-Égypte – a dû inspirer les propositions de nos agences de voyages actuelles (peut-être était-il difficile de faire autrement, le fleuve étant l'épine dorsale du pays, source de vie indispensable aux hommes et aux bâtisseurs antiques). L'auteur note les déprédations remontant à l'ère chrétienne. Il est particulièrement touché à la vue de Philae avec ses temples inondés, pour lui le plus beau paysage du pays. La croisière s'achève sous la pluie et dans le froid, le 4 janvier 1925.

Cinquante ans plus tard, en 1976, sans le savoir, je faisais ce voyage, pour moi initiatique, dans les pas de l'auteur. Les ambiances, les découvertes, la beauté des

sites... Était-ce si différent des années vingt... Philae était sauvée des eaux grâce à l'action de l'UNESCO. Moi aussi, j'avais acheté un petit crocodile empaillé à présent disparu dans les tourbillons de la vie. La misère régnait dans les villes et les campagnes. Quasi cent ans se sont écoulés depuis le voyage de Maurice De Wée. Le niveau de vie des hommes a-t-il radicalement et profondément évolué ? Pas sûr ! En partie !

*Myriam De Weerd*

## 1925

---

**De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1925*, manuscrit, 79 pages, et *Journal bis. L'année 1925*, tapuscrit et manuscrit, 50 pages [MLPA 00148/0002].**

Pour commencer l'année 1925, Maurice De Wée s'offre une belle croisière sur le Nil. Un confortable bateau à vapeur l'emène du Caire à Assouan en compagnie de touristes britanniques. Il nous livre un inventaire détaillé de ses visites et donne son avis sur tout ce qu'il voit et sur toutes les personnes qu'il côtoie : un délicieux petit sphinx d'albâtre sourit aux passants, ses compagnons de voyage sont admirables mais naïfs. À Louxor, *le clou du voyage*, il sort du temple de Karnak *abruti* par le spectacle d'un fouillis de colonnes, obélisques, statues et débris de tous genres mais il considère la salle hypostyle du temple d'Amon comme l'une des merveilles du monde. Les allées de sphinx et de béliers le déçoivent car *ces animaux sont presque tous décapités*.

Revenant à la réalité, il analyse les derniers développements de la politique internationale. Les États-Unis demandent leur part dans la répartition de l'opération de la Ruhr. Mussolini en vient au fascisme intégral. Les nationalistes sont entrés au gouvernement en Allemagne.

En février, il fait froid et il pleut. Son métier de juge sommaire *ne le fatigue pas trop*. Il se méfie des experts, parfois dangereux, des témoins qui se contredisent sous serment, des salamalecs et palabres entre parties, mais il prend plaisir à effectuer des descentes sur les lieux, un genre d'excursions pittoresques à dos de dromadaire ou de petit âne gris jusqu'aux confins du désert.

Côté loisirs, il fait fréquemment le tour des curiosités au Caire, visite les musées, la citadelle et les mosquées, puis se promène dans le vaste bazar ou dans le quartier où les artisans vendent de tout, y compris des antiquités plus ou moins authentiques aux étrangers. Il n'en revient jamais les mains vides. Il fait l'acquisition d'une petite auto et apprend à conduire. Dans *une ruelle indigène remplie d'une foule pouilleuse*, il renverse toute la marchandise d'un étalage. Vu l'hostilité de la foule, il doit son salut à un solide bakchich.

En France, le Bloc des Gauches poursuit sa politique antireligieuse et antibourgeoise, provoquant la chute du franc. Les élections organisées en Égypte conduisent à la dictature.

En avril, Maurice De Wée reçoit la visite de sa sœur Marie qui assiste à un congrès international de géographie. Il l'emène faire du tourisme dans sa voiture qui tombe souvent en panne.

En Belgique, les extrémistes flamingants et les socialistes remportent les élections. Le Ministère Pouillet-Vandervelde composé de catholiques démocrates et de socialistes ne lui plaît pas. *Rien de bon à attendre ! Attention à notre pauvre franc !* Hindenburg est élu Président du Reich, le triomphe de l'esprit militariste, revanchard et monarchique. Il y a des manifestations en faveur de l'Anschluss. Avec le soutien de Moscou, des Français sont attaqués au Maroc. L'esprit communiste s'y étend, tout comme en Chine, aux Indes et en France.

Notre juge mixte termine sa première année d'Égypte dans un véritable enchantement. Il profite de tous les plaisirs du printemps, fait des excursions avec sa petite auto, passe des heures à flemmarder sur la terrasse de sa villa. Ses spéculations en Bourse lui rapportent gros et, au Club, il gagne au jeu, ce qui lui permet de vivre largement et de faire des économies. Qui plus est, il devient champion d'Égypte à l'épée. Manquant d'entraînement, il attribue sa victoire *sur des tireurs novices à sa tête*.

À la suite de départs et de mutations, il devient le numéro 3 du tribunal de Mansourah au moment où l'année judiciaire se termine, le 10 juin. Afin de donner libre cours à ses goûts touristiques, il met ses quatre mois de vacances à profit pour rentrer en Belgique par le chemin des écoliers. Son *Journal* relate systématiquement, à la première personne du singulier, toutes les étapes de ce long voyage qui a d'ailleurs fait l'objet d'un article publié par le Touring Club de Belgique. Toutefois ses *Notes personnelles* décrivent le même parcours à la première personne du pluriel. Ici et là, on comprend qu'il est accompagné d'une mystérieuse Jeanne, dont le prénom est souvent abrégé en *J<sup>me</sup>*.

Les deux voyageurs quittent Mansourah le 11 juin en train pour se rendre à Jérusalem qu'ils visitent pendant trois jours. Maurice est déçu par les légendes racontées et les querelles que se font les différentes religions à propos des lieux saints qui sont tous recouverts de briques et d'autels. *Qui croire ? Que croire ?* Il constate aussi que *la capitale juive s'étend de plus en plus depuis le sionisme officiel et que la ville arabe se défend*.

La traversée de la Galilée se fait en auto avec chauffeur sur des mauvais chemins. La Mer Morte leur laisse une impression de désolation, d'étouffement. De Damas, où ils sont enthousiasmés par le tombeau de Saladin, ils parcourent 500 km à l'aller et au retour dans un désert *torride et de mauvaise réputation* pour aller contempler les ruines de Palmyre, puis celles de Baalbek qui sont *d'un intérêt plus considérable*. Au-delà de la plaine de la Bekaa, ils atteignent ce *trou infect* qu'est Beyrouth, où ils prennent un petit bateau qui fait escale dans le *petit trou* qu'est Tripoli et à Alexandrette, *petite ville malsaine et malpropre, plus misérable encore et infestée de malaria*.

À bord du *Campidoglio*, qui transporte aussi des marchandises, ils font escale à Chypre où Larnaka et Limassol sont qualifiés de *petits trous assez propres*, puis à Rhodes, *un pur bijou*.

Ils embarquent le 2 juillet sur le confortable *Cleopatra* pour traverser la mer de Marmara, avec escales à Leros (pour accueillir un fasciste barbu, intime de Mussolini), à Smyrne (*triste* car on y sent encore les effets des hostilités turco-grecques), à Constantinople avec Stamboul à gauche (*un véritable enchantement*) et Scutari à droite. Ils visitent ensuite Athènes en compagnie d'un professeur du Collège de France (*le type du savant français pauvre et pantouflard*) et de son épouse (*une vraie madame Putiphar peinturlurée*). Maurice De Wée nous confie que l'Acropole *reçoit*

*toute son attention d'humaniste* et que le Parthénon lui apparaît plus délabré qu'il se l'était imaginé.

Après avoir débarqué à Trieste, Maurice et Jeanne regagnent Paris et puis Bruxelles en train. Chacun retrouve sa famille et ses amis le 13 juillet. Tout le monde est gentil, mais tout le monde se plaint. Il pleut, la vie est chère, le travail manque. Sous *ce pauvre ciel gris*, Maurice a le cafard et ne se sent déjà plus tout à fait chez lui à Bruxelles. Il s'achète une Citroën de seconde main et fait des excursions un peu partout dans le pays. Il lit et va au théâtre.

Avec Jeanne, il quitte Bruxelles le 2 octobre en train. Ils restent quatre jours à Paris où ils visitent des expositions, assistent à la messe à La Madeleine, déjeunent à la Rôtisserie de la Reine Pédauque, vont au théâtre et même au Moulin Rouge, ce *dancing vulgaire*. On les retrouve le 11 octobre sur le *SS Florenval* qui fait escale au Monténégro, un voyage attrayant au possible, puis le 12 en Albanie, *pays minable*. Les gens y sont accueillants mais misérables et assez lents. Tirana est sans intérêt. Deux jours plus tard, ils contemplant le site enchanteur de Corfou, puis l'île de Leucade où *les gens ont l'aspect minable et maladif*. Le bateau *Thassos* qui les conduit au Pirée est le plus sale qu'il ait vu de sa vie. Une nouvelle visite d'Athènes se termine par des ennuis avec les policiers grecs qui exigent des formalités excessives. Conclusion : *Quel sale pays, me suis-je dit en partant. Malgré ses beautés antiques, je pense n'y plus remettre les pieds !* Débarquant à Alexandrie le 18 octobre, il retrouve l'Égypte avec plaisir.

La France soutient une véritable guerre au Maroc. On négocie l'admission de l'Allemagne à la S.D.N. La Conférence de la paix se tient à Locarno. L'enthousiasme est général, mais Maurice De Wée a des doutes. Le franc français, davantage encore que le belge, fond de plus en plus. Maurice fait la connaissance de professeurs belges qui enseignent à la Nouvelle Université Égyptienne. Il y a quatre facultés : celles des sciences et de médecine sont sous influence anglo-saxonne, la faculté de droit a été confiée à la France et celle des lettres, à la Belgique.

Jeanne s'installe à Mansourah où elle a pris un appartement. *Ceci fait marcher les langues...* Maurice aménage à grands frais une maison où il organise des repas de fête – *chez nous* –, pour ses collègues, se rend souvent au Caire et à Port-Saïd, en compagnie de collègues ou de Jeanne, joue au poker chez le consul de Grèce.

Le président Heggen ayant été nommé au tribunal du Caire, Maurice De Wée devient vice-président de celui de Mansourah en décembre. Ses nouvelles attributions lui plaisent. Il préside la 1<sup>re</sup> chambre civile et est juge délégué à Port-Saïd où il se rend deux fois par mois : *de vraies vacances...*

Claude Buchkremer

### 1926 : Mon Livre de vie

---

Remarque : à cet endroit de son journal, Maurice De Wée nomme celui-ci *mon Livre de Vie*.

**De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1926*, manuscrit, 32 p., et *Journal bis. L'année 1926*, tapuscrit et manuscrit, 19 p. [MLPA 00148/0002]**

En ce mois de janvier 1926, c'est la crise un peu partout dans le monde : crises ministérielles et économiques, faillites, chômage, dictature en Italie et en Grèce,

lutte des généraux en Chine. Au même moment, Maurice De Wée traduit de l'anglais vers le français un opuscule consacré à la visite du Caire et il découvre, au Caire justement, les merveilles de la tombe de Toutankhamon.

En février, la Belgique entière pleure la disparition du cardinal Mercier et le tribunal de Mansourah déplore trois deuils parmi ses magistrats, dont le juge belge Sheridan qui a été foudroyé par une attaque cardiaque dans le train qui le conduisait à Alexandrie.

Le 25 février, Maurice De Wée fête ses 35 ans. Au même moment, les juridictions mixtes célèbrent le 50<sup>e</sup> anniversaire de leur fondation, de quoi organiser des festivités grandioses, des repas gastronomiques et distribuer une pluie de décorations aux magistrats. Notre Belge, qui reçoit la Croix d'officier du Saint-Sauveur de Grèce et la Cravate de commandeur de la couronne d'Italie, a en outre retracé l'histoire et les vicissitudes du tribunal de Mansourah dans le Livre d'or publié pour la circonstance.

Mais rien ne va plus pour lui : le temps est déplaisant, le jeu au Club néfaste, la Bourse désastreuse, sa Renault récalcitrante et en Belgique, son père et sa mère se plaignent de leur santé. S'il y a peu de travail au tribunal, il rend néanmoins un jugement important sur la compétence des juridictions mixtes pour les ressortissants de l'ex-Empire ottoman : Palestiniens, Syriens, Irakiens et Turcs sont désormais des étrangers en Égypte.

Le franc est en crise en Belgique comme en France. C'est la guerre au Maroc et en Syrie.

En avril, Maurice pilote un peu partout sa sœur Marie et des amis qui font une croisière en Méditerranée et en mai il est très affecté par le décès de son cher papa des suites d'une intervention chirurgicale, et ce d'autant qu'il ne peut assister aux funérailles et assumer son nouveau rôle de chef de famille : *un lourd tribut que je paie à mon expatriation.*

En juin, il participe à une pêche au requin et achève son livre sur la compétence des tribunaux mixtes et la nationalité égyptienne. Soudain il se met à douter : *J'ai peur de cet enfant. En écrivant on s'expose à la critique...*

Après 18 mois de dictature, des élections sont organisées en Égypte. Le triomphe du Wafd inspire Maurice De Wée :

« Si j'étais démocrate, je me réjouirais de ce résultat. Ne l'étant pas je n'attache qu'une importance relative à l'avis de la majorité, surtout quand cette majorité comprend tant d'illettrés. Pourquoi avoir fait des élections ? Ne valait-il pas mieux continuer à gouverner en *bon tyran* ? C'est un système de gouvernement comme un autre... »

Mahmoud Saïd peint à l'huile le portrait du magistrat qui, après s'être soumis à de nombreuses heures de pose, juge le résultat final *bon*.

Au seuil des vacances, il n'a pas progressé au point de vue financier mais il s'est fait apprécier au point de vue judiciaire. Le bilan de cette deuxième année en Égypte est donc satisfaisant.

Le 22 juin, Maurice, Jeanne et la 6 HP Renault embarquent à Port-Saïd sur le *SS Malva* en provenance de Bombay. Au départ de Marseille, ils traversent la *riante* Provence, faisant escale à Aix-en-Provence, *une petite ville calme et gentille*, et Nîmes qui mérite une visite assez complète. Puis ils font le tour de l'Auvergne : Clermont-Ferrand et Vichy avec une visite au Casino où le jeu du chemin de fer leur rapporte

2 100 francs. Après s'être attardés à Bourges, *une bien belle ville*, ils consacrent deux jours à Paris et regagnent Bruxelles par des routes impossibles qui les conduisent à Chantilly et Compiègne, puis à la frontière où il y a deux heures d'attente.

La situation financière se rétablit en Belgique et en France. La période des concessions à l'Allemagne est terminée : *nous ne rétrocèderons pas Eupen et Malmédy*. Staline consolide sa dictature. Mussolini échappe à un attentat et devient impérialiste.

Malgré l'émotion et la joie des retrouvailles, l'arrivée à Bruxelles le 5 juillet est bien triste dans la maison familiale en deuil. Avant d'aller visiter ses amis et sa famille, Maurice se rend au cimetière et organise un service solennel à l'église Saint-Boniface pour le repos de l'âme de son *pauvre cher Papa*. Nombreux sont les amis et connaissances qui y assistent.

Durant les premiers jours, Jeanne est *nerveuse... et embêtante. Savon. Amélioration sensible*.

Le séjour à Bruxelles se passe bien, alternant invitations, sorties, promenades, lecture, tournois à l'épée et petits voyages en auto en famille : Maurice emmène sa mère, sa sœur Marie et son frère Albert à Ostende, à Verdun, dans les Ardennes et au Grand-Duché de Luxembourg. Il profite aussi de ses vacances à Bruxelles pour faire éditer son livre sur la compétence des tribunaux mixtes.

À la date du 23 août, nous trouvons un scoop dans son journal personnel : *J'ai pris une grande décision = j'épouse Jeanne. La vie en Égypte deviendra beaucoup plus agréable. Ici j'ai tâté le terrain : pas d'enthousiasme certes mais d'opposition non plus*.

Le voyage du retour se fera en six jours jusqu'à la Côte d'Azur. Namur et la vallée de la Meuse, Reims avec une visite des caves Pommery et de la *grande mutilée* qu'est la cathédrale. Puis Beaune, le Jura avec une visite appréciée de l'église de Brou à Bourg-en-Bresse, Grenoble et les Alpes. Des routes mauvaises sinuent dans des sites pittoresques, passant par Castellane et Grasse, où il convient de visiter une parfumerie, avant d'arriver à destination : Monte-Carlo.

Pendant une petite semaine, Maurice et Jeanne sillonnent alors le Midi en tous sens sur des routes étroites et dangereuses : Cannes, Saint-Raphaël et Fréjus par l'Estérel, le *ravissant* Cap d'Antibes, San Remo, mais aussi l'arrière-pays et de *délicieux petits villages*. Comme on pouvait s'y attendre, les soirées se passent au Casino de Monte-Carlo. Nos joueurs alternent pertes et *gros bœuf*, si bien que le sixième et dernier soir se clôture par un bénéfice de 5 000 francs pour Maurice et de 900 francs pour Jeanne. Il leur faut alors trois jours pour regagner Marseille en longeant la mer. Les routes mauvaises depuis Cannes deviennent *terribles*. *Nous traversons Cavalaire, le Canadel, le Lavandou qui seront peut-être célèbres demain (si on améliore les routes !). Marseille est, je pense, la ville la moins bien administrée du monde – pas de police – la circulation est horrible*.

Le 13 octobre, les fiancés embarquent sur le *Canada*. Il y a onze magistrats à bord. Maurice leur présente Jeanne qui est bien accueillie : *Je bénis la décision que j'ai prise de me marier. Quel bec de gaz, sinon !* Une brève cérémonie de mariage est célébrée dans une église à *l'air mystérieux et sinistre* d'Alexandrie. *Émotion de Jeanne. Voilà une page nouvelle qui s'ouvre dans mon Livre de Vie*.

En novembre, Maurice De Wée est nommé Président du tribunal de Mansourah. En plus de la présidence de la 1<sup>re</sup> Chambre, il hérite de nouvelles attributions bien absorbantes : travail administratif considérable, surveillance du personnel,



obligations protocolaires, beaucoup d'activités mondaines : *la présidence est une chose encombrante, il faut être là tous les jours et à tout instant. Finis les voyages, la composition d'ouvrages juridiques et même les études d'agrément ! Il n'y en a plus que pour le tribunal et pour mon foyer...*

En décembre, le nouveau président est invité à l'inauguration somptueuse et solennelle, par le Roi Fouad, du Port Fouad à Port-Saïd. Puis il donne une conférence au Jeune Barreau du Caire sur la compétence des tribunaux mixtes, une matière dont il est devenu un spécialiste reconnu. Il y obtient un *joli succès* et fait l'objet d'un *article élogieux* dans le Journal des tribunaux mixtes.

Le 31 décembre coïncide avec la fin de la présidence du tribunal de Mansourah pour Maurice De Wée qui est nommé au Caire. Plusieurs arrivées et départs de magistrats constituent autant d'occasions pour organiser des dîners et des réceptions en tous genres. Ses collègues offrent deux vases chinois anciens à leur futur ex-président. Un grand thé est organisé en son honneur au Barreau. Sa conclusion : *Somme toute, je quitte Mansourah dans une apothéose...*

*Claude Buchkremer*

## 1927

---

**De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1927*, manuscrit, 32 p., *Journal bis. L'année 1927*, tapuscrit et manuscrit, 18 p., et *Journal ter. L'année 1927*, manuscrit, 25 p. [MLPA 00148/0002]**

C'est comme *un cadeau d'étrennes* que Maurice De Wée accueille son transfert au tribunal du Caire à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1927. Il connaît bien cette ville et en apprécie les charmes. *Précédé de sa bonne réputation*, il reçoit un accueil *charmant* de la part de ses nouveaux collègues. Même le Président Houriet, qui a *l'air d'un directeur d'école et la réputation d'un ours*, se montre fort aimable. Les 23 juges – 16 étrangers et 7 Égyptiens – dont plusieurs proviennent aussi de Mansourah, siègent dans un ancien palais qui sent le moisi et qui manque d'air et de clarté. Maurice est affecté à la 1<sup>re</sup> chambre civile, *la grande chambre où viennent les plus belles affaires*. Il décrit ses collègues : l'un est *un collègue jovial et sympathique*, l'autre *une bonne acquisition, un juriste remarquable et tout à fait charmant*, ou *un homme sympathique, obligeant et capable*, ou encore *un homme du monde accompli un peu flemmard*, mais aussi *une nouille parfaite*. Il y a en outre *un fort brave homme plein de modestie, de modération et de mansuétude*, son successeur étant exactement l'opposé.

Le Pape entre en *bagarre avec Mussolini* et l'Allemagne connaît une crise ministérielle.

Après quelques semaines, Maurice et Jeanne s'installent dans une petite villa nouvellement construite qu'ils ont dû aménager et meubler.

Les visites protocolaires terminées, ce sont les invitations qui pleuvent de la part de collègues, de compatriotes, de gens qu'ils connaissent à peine et même d'illustres inconnus. Ils les reçoivent en retour. Cette vie mondaine est intense : on déjeune avec un collègue à midi ; l'après-midi, on assiste à un thé grandiose ; le soir, on dîne chez un autre collègue ou on participe à un fastueux banquet dans un grand hôtel. Souvent on joue toute la nuit ou on fait des promenades nocturnes en auto. On va

aussi au bal, au théâtre, au cabaret en plein air ou au cinéma, on visite des expositions, on assiste aux courses de chevaux à Héliopolis. Qui plus est, les De Wée sont admis au Club Risotto, un cercle italien surtout fréquenté par des Juifs. On y joue gros au bridge, au chemin de fer et au poker. Sans oublier la passion de Maurice pour la lecture et la philatélie.

Les yeux du monde sont tournés vers la Chine où les Sudistes ont pris Shanghai et Nankin.

Au mois d'avril, Maurice et Jeanne, accompagnés d'un collègue magistrat, font un *voyage des plus réussis* en Palestine, en Transjordanie, en Syrie et au Liban. Ils refont notamment le tour de Jérusalem. L'Émir Abdallah, souverain de Transjordanie, les reçoit *avec une affabilité charmante* dans son palais. À Damas, des quartiers entiers sont en ruine et la citadelle est remplie de prisonniers politiques. Maurice se souvient alors de son internement à la Kommandantur de Bruxelles.

Il achète des brillants (*comme si on était riches !*) et constate qu'à la Bourse il a *frôlé la fortune... mais en voulant être trop malin elle m'a échappé. C'est bien dur.* Tout à coup, il parle de religion : *Grande nouvelle : j'ai communiqué (pour la 1<sup>re</sup> fois depuis 11 ans) et je suis très satisfait.*

En juin, à une série ininterrompue d'invitations et de sorties en tous genres s'ajoute le championnat d'Égypte au sabre : Maurice se classe premier par équipe et deuxième dans l'individuelle. Le travail judiciaire n'est pas négligé pour autant. La 1<sup>re</sup> chambre travaille à plein rendement et traite de nombreux gros procès par une température frisant les 40° à l'ombre. La firme hollandaise Boss réclame des centaines de milliers de livres au gouvernement égyptien, une affaire mettant en jeu des intérêts considérables mais qui n'a *rien de palpitant.*

Londres a rompu avec Moscou. Paris y songe également.

Le 26 juin, c'est en compagnie de plusieurs collègues que Maurice et Jeanne embarquent à Port-Saïd sur l'*Orsova*, un gros paquebot de l'*Orient Line* en direction de Marseille où ils font l'acquisition d'une nouvelle *Renault*. Ils emmènent le juge danois Bechmann faire un tour dans le Midi et en Provence. Arles, Aigues-Mortes et Carcassonne les enchantent. Ils revoient avec plaisir Nîmes et Avignon avec leurs souvenirs du passé. Remontant vers le nord par la Bourgogne et la Champagne, ils goûtent ainsi pendant une dizaine de jours aux joies du paysage et de la table, tandis que *Bechmann délirait d'enthousiasme pour les cigales, la bonne chère et surtout pour les crus français.*

Après les traditionnelles embrassades familiales et la tournée des amis et connaissances, Maurice emmène sa famille pour un petit voyage de trois jours en auto le long du littoral belge.

Avec Jeanne, qui préférerait rester à Bruxelles pour faire des emplettes, il effectue une croisière de trois semaines au mois d'août à bord du *Cap Lay*. Partis du Havre, ils longent les côtes françaises, espagnoles et portugaises, s'arrêtant à Bordeaux, Lisbonne (*cette ville me plaît*). À Tanger, où il y a peu de choses à voir, il retrouve le ciel d'Afrique et sa lumière. Après le Maroc, ils font escale à Alger, visitant sa kasbah et Blida. Après avoir passé deux jours à Majorque, où ils découvrent des *coins exquis* comme Valldemosa et Soller, ils terminent leur périple par Barcelone, *une grande et belle ville sans grand intérêt.* À bord, ils consacrent de nombreuses heures au bridge, aux jeux d'adresse, où Maurice a *plutôt brillé*, à la danse, au dîner de tête – où il figurait un chef arabe et a reçu un prix –, et à l'inévitable bal costumé de clôture.

Les catholiques flamands demandent l'amnistie et la *flamandisation* de l'université de Gand.

Le voyage du retour commence le 28 septembre par Luxembourg, Baden-Baden et la Forêt Noire. Après un coup d'œil aux chutes du Rhin à Schaffhausen, traversée de la Suisse et de l'Italie jusqu'au talon de la botte avec arrêts à Milan, Pavie, Florence, Sienna (*un bijou que je ne connaissais pas*) et Rome où les De Wée obtiennent *par hasard* une audience pontificale (*une impressionnante cérémonie*). Après avoir parcouru 2 600 km en trois semaines, sans la moindre panne de voiture, ils embarquent à Bari et font escale à Athènes (troisième visite) et à Rhodes.

Le 18 octobre, Maurice De Wée revoit Le Caire *avec plaisir (cette lumière est unique, le ciel sans nuage m'enchanté et ces décors orientaux me plaisent infiniment), mais sans émotion car au fond si j'y ai pas mal de connaissances, je n'y ai pas de vrai ami*. La maison est intacte mais Poussy a disparu. *Jeanne en est marrie*.

En novembre, les activités reprennent : mondanités, escrime, jeu au Risotto. Jeanne et Maurice se remettent en outre au tennis au Guézira Sporting Club où ils ont eu *l'honneur* d'être admis. Situé dans un parc immense et magnifique, ce club comporte un restaurant, un tea-room, une plaine de jeux pour enfants et des installations sportives où l'on pratique croquet, bowling, polo, courses de chevaux, natation, cricket, hockey, golf et tennis.

Le 15 novembre, Maurice se rend à la gare du Caire pour saluer le Roi Fouad revenant de sa tournée des capitales européennes : Londres, Paris, Rome et Bruxelles.

Au tribunal, il est nommé président de la chambre correctionnelle et assiste à plusieurs assemblées générales rendues longues et laborieuses par le Président Houriet.

Non sans un brin d'amertume, Maurice De Wée évoque la promotion d'un collègue italien à la Cour de cassation de Rome, ce qui lui procure pas mal d'avantages et lui assure un grand prestige en Égypte, chose qui est impossible pour les magistrats belges qui doivent démissionner lorsqu'ils partent servir leur pays dans une juridiction internationale.

Maurice en a assez de sa *bicoque* et cherche à déménager. Il a le cafard et se demande s'il est bien judicieux que, comme il le lui a suggéré, son frère Albert vienne s'installer au Caire, et ce d'autant qu'il ne sait comment s'en tirer financièrement : *la Bourse est en baisse et le jeu ne donne pas. Qu'il est donc lent et pénible le chemin de la fortune !*

Le 1<sup>er</sup> décembre, il se réjouit à l'annonce de l'arrivée d'Albert et de son mariage avec M<sup>lle</sup> Becquet : *Albert peut venir s'installer en Égypte. J'ai fait une enquête discrète sur ses chances de succès. J'estime qu'elles sont suffisantes pour tenter l'aventure. Il arrive...*

*Claude Buchkremer*

## 1928-1937

---

Les échos de lecture des années 1928 à 1937 paraîtront dans le numéro 9 de notre revue.

## 1938-1939

---

**De Wée, Maurice, *Journal. Les années 1938-1939*. 39 p. [MLPA 00148/0004]**

### *Écho de lecture*

Maurice De Wée nous embarque dans la période de l'immédiat avant-guerre en 1938 et 1939. Nous vivons au jour le jour ses hésitations et le continuel va-et-vient entre espoir de paix et crainte que la guerre n'éclate. Pour nous, lecteurs, qui connaissons l'issue terrible de ces années, ce témoignage prend une teinte particulièrement touchante.

À cette époque, Maurice De Wée vit en Égypte, au Caire, et occupe un poste de magistrat qui exige de lui une vie sociale intense. Il rencontre des notables, des hommes issus de l'aristocratie... Mais au-delà de ces festivités, de ces conférences et de ces réceptions mondaines, *le monde continue à danser sur un volcan*.

Pas de réaction officielle face à la disparition de l'Autriche. *Hitler peut faire ce qu'il veut en Europe centrale* ! La guerre semble la seule issue possible et risque de déboucher, nous dit-il, sur un monde bolchévique et nazi. Maurice de Wée pense dans un premier temps que la Belgique échappera à la guerre mais pas à ses conséquences.

Des voyages touristiques le mènent dans des régions occupées par les Sudètes qui sensiblement tombent dans le nazisme et souhaitent le rattachement au Reich. Il entend un autre son de cloche de la part des Tchèques qui traitent les Sudètes de traîtres.

En septembre 1938, Maurice De Wée se demande si la guerre va éclater. L'affaire sudète est devenue une question européenne. L'Italie se met aux côtés de l'Allemagne, les Franco-britanniques lâchent les Tchèques... La Bourse s'effondre... Les accords de Munich, malgré la défaite diplomatique qu'il représente, semble toutefois sauvegarder la paix.

En janvier 1939, mort du pape Pie XI, crise ministérielle en Belgique avec la chute de Spaak et, en Espagne, Franco a repris le dessus. *Je me réjouis de ce résultat*, nous dit Maurice De Wée, *car le Bolchévisme reste pour moi l'ennemi public n° 1*. La situation internationale est fortement troublée et des gens bien informés (tel le Ministre des Affaires étrangères) annoncent que la guerre éclatera certainement cette année-là avant le mois de juin. Hitler continue sa progression en s'emparant de territoires non-allemands. Les accords de Munich semblent bel et bien morts.

Maurice De Wée est toutefois convaincu que les Allemands, même aidés par les Italiens, ne pourront pas l'emporter sur *la formidable coalition franco-anglaise épaulée par les États-Unis et la Russie*. Mais, selon lui, la guerre risque de se dérouler autour de la Méditerranée avec l'Égypte aux premières loges. Dès lors, achat de masques à gaz et de provisions.

La situation internationale brûlante n'empêche pas Maurice De Wée et sa famille de partir en vacances en Belgique. Il persiste à croire que la Belgique ne sera pas attaquée comme en 1914.

Sa vision change en août. Cette fois, les préparatifs belliqueux se mettent en place. Tout espoir semble perdu même si *on estime que les Polonais tiendront jusqu'à l'hiver et que, d'ici là, les Français auront percé les lignes allemandes, que les Tchèques se révolteront, que l'aviation anglaise pulvérisera l'Allemagne, que les Allemands affamés se soulèveront contre Hitler...*

Le 3 septembre 1939, c'est la guerre avec les hostilités qui commencent en Pologne ! La Belgique a déclaré sa neutralité. La Méditerranée reste temporairement hors du conflit et Maurice De Wée ainsi que sa famille peuvent effectuer le trajet de la Belgique vers l'Égypte via la France et l'Italie sans problème majeur. En Égypte, la vie continue, *les cinés et les restaurants sont bondés, les magasins n'ont jamais vendu autant ! [...]* *Dîners, soirées et concerts se déroulent comme à l'ordinaire, en toilette de soirée.* Pourtant en Europe, les rapports de force entre alliés et Allemands s'intensifient. *La vraie guerre, terrible et odieuse, se joue en Finlande où un petit peuple courageux et civilisé est aux prises avec l'ogre bolchévique qui veut le détruire.*

Le 31 décembre 1939, on réveillonne dans la ville du Caire comme si de rien n'était. Ni la Belgique<sup>30</sup> ni l'Égypte ne sont encore touchées par la guerre. Mais Maurice De Wée imagine déjà l'après-guerre, sombre, sans beauté, sans joie, sans liberté... Les perspectives s'annoncent effrayantes.

*Carine Dierkens*

## 1940

---

**De Wée, Maurice, *Journal. L'année 1940*. 2 carnets manuscrits [MLPA 00148/0005/001-2]**

### *Écho de lecture*

Ce sera un écho singulier que cet écho qui résonne de carnet en carnet... Même année, mêmes dates, même écriture de pattes de mouches, même histoire... Et pourtant ! Je me trouve confrontée à deux carnets distincts couvrant l'année 1940, oh combien terrible année où la guerre a pris ses quartiers et commencé son œuvre de destruction.

Ces deux carnets m'invitent à une lecture double, en va-et-vient continu de l'un à l'autre. Lequel dit quoi, lequel parle vrai, lequel précède l'autre ?

La plume de Maurice De Wée continue obstinément à marquer le temps, à maintenir dans l'encre les faits, les pensées et les émotions... mais place celui-ci dans une sorte de dissociation, de posture d'agent double.

Nous savons qu'il est revenu avec les siens à la fin de l'année 1939, au Caire, pour reprendre ses fonctions de magistrat, dans une Égypte qui semble encore épargnée par les tourments de la guerre.

Le premier carnet (ou, du moins celui que j'identifie comme étant le premier dans sa rédaction) plus griffonné que le second, écrit parfois sur de simples pages de papier à lettres d'hôtel ou de restaurant, nous narre la vie de Maurice De Wée au quotidien. Nous partageons de manière directe et soutenue ses inquiétudes concernant ses investissements bancaires et financiers, la scolarité chaotique de son fils Jean, le

<sup>30</sup> La Belgique est cependant mobilisée dès 1939.

caractère difficile de sa femme Jeanne, leur voyage touristique en famille au Liban et en Syrie, ses émotions qui passent de la colère à la tristesse, ses loisirs entre golf, bridge et réceptions, le courrier de Belgique qui se fait attendre, ses craintes pour son frère Albert parti au front, mais aussi nous lisons avec intérêt ses bilans quotidiens, voire biquotidiens, de l'évolution de la situation internationale. Au jour le jour, nous suivons les prises de position mais aussi les tâtonnements des dirigeants des pays alliés, la détermination militaire d'Hitler et l'entrée de Mussolini dans la guerre. Maurice De Wée évoque sans retenue son soutien indéfectible au roi Léopold III et à la Belgique, la piètre opinion qu'il a des *traîtres* à la patrie.

« Les Britanniques semblent vouloir appuyer plus volontiers les Belges excités que les éléments modérés. Ne comprennent-ils pas qu'il n'y a pas de Belgique possible sans un Roi et que Léopold III a derrière lui tous les Belges de l'intérieur et sans doute la majorité de ceux de l'extérieur ? Pauvres nous qui jouons loyalement la carte anglaise mais sans renier notre Roi ! »

Politique et vie intime se mêlent, se répondent :

« Malgré un beau score au golf, je suis de mauvaise humeur aujourd'hui. La Bourse ne va pas, baisse sur le coton et sur Suez. Ce qui est pire, Jean ne va pas. Le voilà maintenant bon dernier de sa classe et aucune perspective d'amélioration. Il s'en fout royalement. Cependant on l'a suivi de près. »

Nous vivons en direct les préoccupations authentiques d'un homme qui souffre, qui espère, qui croit et qui craint :

« Je me tais sur la situation politique et militaire. Toute parole pourrait être mal comprise ou mal répétée sciemment même. Je décide de me taire de plus en plus même devant les miens et les amis les plus sûrs. Les esprits sont par trop montés, chez les Français et les Belges particulièrement. Je hais les clans. Je désire rester en dehors d'eux. J'ai mes idées personnelles et je ne désire pas les partager à d'autres. »

La fonction du carnet en tant que lieu propice d'expression libre prend encore plus de sens.

Le second carnet a très certainement bénéficié (ou souffert... c'est selon...) d'un toilettage radical. Plus de traces de la vie personnelle et familiale de Maurice De Wée, disparus les problèmes avec Jean et avec sa femme, envolées les pages imagées et enthousiastes de ses visites touristiques sur les sites archéologiques prestigieux de Syrie et du Liban, censurés les états d'âme et les coups de colère ! Tout est sous contrôle ! Les mêmes journées que celles décrites dans le premier carnet sont reprises, réécrites mais spécifiquement sous l'angle géopolitique, militaire et économique. On est face au carnet d'un journaliste engagé qui décrit au jour le jour la progression de la situation mondiale et qui s'imagine être lu par de futurs lecteurs désireux de décrypter la subtilité et l'évolution des enjeux de la guerre. Il fait œuvre pour l'Histoire. De par sa position de *délégué* du gouvernement belge au Caire, il détient des informations de première ligne, connaît bon nombre de ministres et de personnalités marquantes. Les sources ne manquent donc pas, sans compter la radio et les journaux belges ou français qu'il trouve aisément au Caire.

Les positions politiques et idéologiques de Maurice De Wée sont limpides : royaliste, catholique et de droite. Et c'est sous cet angle de vue très orienté que le

point de vue se place, surtout sur la situation politique en Belgique sans toutefois omettre le contexte international global.

Au moment de la capitulation du Roi, le 28 mai 1940, Maurice De Wée est déchiré : « Je suis tout à fait écroulé. Je savais par les communiqués qu'il n'y avait plus d'espoir de sauvetage pour les armées du nord. J'étais persuadé qu'un jour ou l'autre tout ce groupe d'armées serait anéanti ou devrait capituler. Mais pourquoi le Roi des Belges a-t-il pris l'initiative de cette capitulation ? Que c'est triste, que c'est regrettable ! Le Comité d'assistance, réunissant tous les notables belges avait sa réunion hebdomadaire aujourd'hui. L'atmosphère était lourde. Tout le monde était consterné. Dès le début de la réunion, Jacquet interpelle le Ministre et lui demande : "qui représentez-vous ?". Cela jette un froid. Le ministre répond : "je représente la Belgique légale". Jacquet : "les fonctionnaires belges sont déchargés de leur serment, c'est le premier Ministre Pierlot qui l'a dit. Le Gouvernement Pierlot continue la lutte aux côtés des Alliés et je propose, au nom de la Colonie du Caire, de lui envoyer un télégramme d'adhésion". Le texte du télégramme est adopté à l'unanimité ; c'est une adhésion à la continuation de la lutte aux côtés des Alliés ; il n'y a aucune attaque contre la personne royale. [...] Je préfère rester avec mes pensées. Le fils d'Albert I<sup>er</sup> peut-il trahir ? Selon moi, le Roi qui est un homme pieux et aux sentiments humanitaires, a voulu sauver la vie de ses soldats... »

Ce carnet plus journalistique représente incontestablement une mine d'informations et de renseignements sur le début de la guerre vue d'Égypte, en lien direct avec la Belgique. En outre, la démarche de double écriture, qui se retrouve dans l'ensemble des carnets de Maurice De Wée, montre qu'il avait le désir et l'espoir que ceux-ci puissent être, un jour, publiés.

Les premiers carnets qui font plutôt office de journaux intimes et de brouillons me semblent toutefois porter des éléments de vie et de réalité qui offrent davantage de puissance dans le décodage de la situation politique internationale. On suit en direct la progression de la guerre qui s'installe, insidieuse et destructrice, mais aussi, et surtout, on la découvre à travers Maurice De Wée en tant qu'homme, père, mari, magistrat, ami, citoyen... Il se livre avec ses faiblesses, ses inquiétudes et ses doutes, se rendant compte qu'il perd progressivement la maîtrise de sa vie, pris par une force qui le dépasse. *Enfin, nous vivons encore !* écrira-t-il à la fin de ce carnet traçant l'année 1940, *et c'est déjà un succès en temps de guerre.*

*Carine Dierkens*

1941

---

**De Wée, Maurice, *Trois journaux. L'année 1941.* [MLPA 00148/0005/002-3-4]**

*Écho de lecture*

Trois journaux en écho évoquent l'année 1941. Le journal personnel et les écrits plus journalistiques se confondent. Les faits liés à la guerre prennent le dessus et les

préoccupations domestiques, familiales, semblent placées au second plan même si nous pourrions glaner quelques moments forts de cette année.

Nous saurons le voyage de Maurice De Wée qui le mènera au Soudan à la deuxième cataracte, qui lui fera découvrir l'impressionnant temple d'Abou Simbel... Nous saurons aussi ses hésitations pour les vacances d'été et son choix pour Baltim, au nord du Delta : *un endroit pittoresque avec quelques paillottes au bord d'une belle plage, des dunes de sable couvertes de palmiers figuiers et de vignes*. Nous saurons enfin sa réaction enthousiaste face au film *Autant en emporte le vent* :

« Film admirable mais impressionnant en ce moment. Les horreurs de la guerre de Sécession, l'enthousiasme guerrier des Sudistes qui ne peuvent réaliser qu'ils pourraient être battus par des barbares, le renchérissement des prix, le manque de tout, la destruction des villes, les carnages, la ruine, la défaite, la victoire des brutes, les complots des revanchards. »

Le carnet retravaillé nous relatera au jour le jour l'avancée de la guerre, avec des descriptions très précises des remous diplomatiques, des divisions en Belgique et en France, des rapports de force entre nations. La guerre mondiale est déclarée. De nombreuses villes subissent des bombardements effroyables, les magasins sont vides. Les Alexandrins envahissent Le Caire, fuyant les bombes. L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie mais Maurice De Wée garde beaucoup de réticences face à cette alliance jugée contre nature avec les Bolchéviques.

« Je rencontre pas mal de bourgeois très emballés par le Bolchévisme et les Russes. Ils soutiennent que les Russes résistent mieux que tous les autres parce qu'ils sont communistes. Ils n'ont pas peur du Grand Soir parce que, disent-ils, le peuple est bon et tout vaut mieux que le présent ou le passé. Ils n'ont rien à perdre. Je suis effaré d'entendre parler ainsi des bourgeois presque quinquagénaires, pères de famille, instruits. Quel doit être l'état d'esprit des jeunes sans instruction, sans situation ! Je ne trouve personne disposé à défendre l'ordre. C'est la trahison des notables ! »

La fin de cette année s'achèvera en décembre par l'achat d'une parcelle de terrain à Héliopolis et par le remariage du roi Léopold avec mademoiselle Baels. L'impression de Maurice de Wée n'est pas bonne...

*Carine Dierkens*

1942

**De Wée, Maurice, *Deux journaux. L'année 1942* [MLPA 00148/0005/005-6]**

*Écho de lecture*

Maurice De Wée est considéré par certains responsables politiques comme *l'âme damnée* du chevalier Guy de Schoutheete<sup>31</sup>, ne sachant pas qui des deux dirigeait la légation. Sa réputation est même d'être germanophile.

<sup>31</sup>Ministre de Belgique en Égypte, neutraliste, réputé anti-anglais et grand défenseur de la cause royale.



L'année 1942 s'ouvre sur ces propos et sur la justification qu'il donne à Georges Delcoigne<sup>32</sup> de son activité pendant la guerre : il est en faveur du Roi et des prisonniers, et apporte son soutien absolu à la cause alliée. En octobre 1942, à la suite de nouvelles suspicions concernant ses communications, ses écrits, il répétera encore : Non. *Je ne suis pas germanophile. Si certains font courir ce bruit, c'est parce que j'ai défendu le Roi et parce que j'étais l'ami de de Schoutheete qui passait à tort pour germanophile.*

Les pages des deux carnets qui traversent cette année à hauts risques politiques, sont denses, redondantes et parfois quasiment illisibles si l'on ne dispose pas de connaissances précises de la situation en Égypte à cette époque<sup>33</sup>. En effet, le lecteur se trouve confronté à une galerie de personnages le plus souvent signifiés seulement par une initiale ou par quelques lettres indices : Sch, Del, Dot, L, V. D., etc. Ces personnages évoqués sont aussi bien des personnalités marquantes de la politique qui resteront dans la mémoire historique de la guerre que des personnes qui lui sont proches ou très proches : amis, connaissances mondaines ou professionnelles, et puis ses enfants, Jean et Babette, sa femme, son frère Albert, sa mère restée en Belgique. Nous naviguons dans des réalités parallèles où la congestion pulmonaire de son fils, ses échecs scolaires répétés répondent aux entretiens discrets, voire secrets, avec *le chevalier, le major, le général*, où ses lectures, ses parties de golf s'entrechoquent avec ses devoirs professionnels au sein du tribunal.

Les jours s'égrènent à travers des mots imagés qui relatent la vie égyptienne mouvementée en 1942, tant à cause des faits de guerre que des luttes intestines qui se jouent entre la légation belge, le gouvernement belge (alors dirigé par le socialiste Spaak) et les forces britanniques.

Les activités de Maurice De Wée se concentrent essentiellement sur trois points : les pourparlers, discussions, conseils en tant que notable de la légation ; le travail lié à son poste de délégué général de la Croix-Rouge (colis aux prisonniers, contacts avec les familles, soutiens financiers) ; et, dans une moindre mesure, son travail de Juge qui semble d'ailleurs presque anecdotique par rapport au reste de ses occupations. Il apparaît comme l'éminence grise du ministre de Schoutheete et vit avec douleur toutes les charges qui sont portées contre lui, son éviction et les remous que cela provoque. Il soutient également sa femme, très active auprès des Britanniques, ainsi que leur couple parfois en équilibre délicat. On le sent peu confiant par rapport au Gouvernement belge mené par des socialistes. Selon lui, *le Gouvernement s'appuie sur la Loge et sur l'Université de Bruxelles.*

Et puis, en fil rouge de tous ces carnets, se trouvent toujours de nombreuses annotations concernant l'évolution de la Bourse, des marchés financiers, des bonnes affaires à opérer... La guerre pourrait être une opportunité à ce niveau...

Quant aux enfants, ils poursuivent un chemin de croissance difficile : rupture dans la communication avec sa fille Babette, scolarité très problématique de son fils Jean et nombreuses maladies infectieuses. Son frère Albert, également en poste en Égypte, lui cause des soucis. Il le sent affaibli, malade et découragé.

<sup>32</sup> Homme de confiance de Spaak, Ministre *ad interim* (remplaçant de Schoutheete, mis en congé), socialiste.

<sup>33</sup> J'ai notamment été aidée dans ma lecture par l'article de Thomas Pierret *Les Belges d'Égypte pendant la seconde guerre mondiale. Une communauté isolée face aux « deux politiques belges de 1940 »* in « Les Cahiers du Temps présent », n° 11, mars 2003 ».

En arrière-fond, on peut entendre les grondements des avions qui lâchent leurs bombes en Extrême-Orient... La guerre qui ravage le monde entier... Les Allemands qui progressent sur tous les fronts.

Maurice De Wée tire un bilan de la situation :

« J'estime qu'on est plus loin que jamais de la victoire, donc de la paix puisque ceux qui dirigent nos destinées n'admettent pas l'une sans l'autre.

[...] Personnellement, j'ai connu la poisse la plus complète au jeu et dans mes entreprises financières. La maladie ne nous pas épargnés non plus. Dans ma carrière, déception de la Présidence. Quant à la situation de la colonie belge au Caire, que d'agitations elle me valut : disgrâce de Sch<sup>34</sup> et son voyage à Londres, intérim Delcoigne, mobilisation belge, polémiques avec le major, retour Sch, espoirs et déceptions Gaiffier<sup>35</sup>, avance allemande en Égypte. L'avenir n'est pas encourageant. Situation d'Albert précaire et sa santé chancelante. Quant à celle de Maman et Marie on n'ose y songer ! »

*Carine Dierkens*

1943

---

**De Wée, Maurice, *Journal. L'année 1943*, manuscrit, 120 p. [MLPA 00148/0006/001]**

*Écho de lecture*

*Je suis de mauvaise humeur !* C'est le cri du cœur que lance Maurice De Wée durant toute cette année 1943 particulièrement difficile à vivre pour lui. Il y a les problèmes récurrents tels la scolarité toujours déplorable de son fils Jean, les problèmes de santé de ses proches et de lui-même, la guerre avec toutes les inquiétudes présentes et à venir qui y sont liées, les corvées habituelles à assumer pour la Croix-Rouge et le tribunal, la situation financière et boursière très incertaine (*J'ai une pointe de cafard dans tous les domaines – guerre, avenir de la Belgique, avenir des miens, carrière, Croix-Rouge, finances, je ne vois que des obstacles et des embêtements*) mais il y a surtout, cette année-là, la tornade qui a touché sa carrière de magistrat et qui le laissera meurtri, abattu, *brisé*, dira-t-il.

Pour mieux comprendre ce qui s'est passé, il est nécessaire de se rappeler la position prédominante que Maurice De Wée occupait au sein de la Légation belge et les contacts privilégiés qu'il avait noués avec le ministre de Schoutheete. Après que ce dernier fut remercié par le gouvernement socialiste mené par Spaak et qu'il fut déplacé en Angleterre, Maurice De Wée se retrouva assez isolé et entouré de personnes décrites comme intrigantes, menaçantes, renversant le jeu d'alliances qui existait jusque-là. Il se sent mis à l'écart sans comprendre pourquoi. Une dizaine de nouveaux officiers belges arrivés au Caire depuis plus d'un mois ne lui auraient même pas été présentés.

Une place de premier magistrat est ouverte à la Cour. Maurice De Wée envoie sa candidature avec la certitude que cette place sera pour la Belgique et donc pour lui. Il échafaude déjà à contrecœur les plans pour son déménagement à Alexandrie :

<sup>34</sup> *Sch*, c'est ainsi qu'il écrit en abrégé le nom du chevalier Guy de Schoutheete de Tervaren.

<sup>35</sup> Pierre de Gaiffier d'Hestroy est le nouveau conseiller de la légation, après le départ de Schoutheete.

« Ça m'embête, si je suis nommé, comme tout semble l'indiquer, de rechercher un appartement à Alexandrie. Que faire ? Navette ? Fatigante et coûteuse ? Un déménagement coûteux aussi et qui entraînerait un vrai chambardement de ma vie, quitter maison, amis, ville, cercle et surtout le Comité des Prisonniers que j'ai entièrement mis sur pied et dont d'autres retireraient les honneurs ? Je suis bien hésitant ! »

Et pourtant, cette certitude de nomination se transforme bien vite en doute. Des résistances pour conférer le siège à la Belgique apparaissent et aucune réponse du gouvernement belge au sujet de sa candidature... Certaines personnes de son entourage disent que c'est fait, d'autres se taisent ! *C'est agaçant ! Tout ce que je touche tourne mal !*

En juin, Maurice De Wée apprend que ce serait Vroonen et non lui qui serait nommé à la Cour. Il a une mauvaise impression, son ami Van Ackere, pourtant au Caire ne lui a pas fait signe. Il a la sensation que des intrigues se montent contre lui mais n'en comprend pas le fil conducteur. Cette nouvelle l'accable :

« Ma carrière est brisée, disons plutôt non couronnée. Dès lors aucun espoir de trouver un emploi pour moi et pour mes enfants (voire si on nous laisse ramasser les vieux mégots). Je suis très bas. J'ai senti depuis le début que cette maudite guerre serait la ruine de ma Patrie, de la Civilisation que j'aime et de moi-même. »

Et pour ajouter encore aux désillusions de Maurice De Wée, Scheyven<sup>36</sup> lui demande de donner sa démission de délégué du gouvernement à la Croix-Rouge. Il refuse et dit haut et fort qu'il ne le ferait que s'il recevait officiellement sa révocation.

Dans les très nombreuses pages consacrées à ce problème, Maurice De Wée semble abasourdi, ne comprenant pas ce qui lui arrive, innocent. Il se mobilise alors en donnant de nombreux coups de fil. À l'ambassade, on lui répond qu'on ne peut pas agir pour lui. D'autres personnes contactées ne semblent au courant de rien. À la légation, Scheyven a l'air très ennuyé, impénétrable, et parle de secret professionnel. Maurice De Wée comprend alors que le coup viendrait de Londres. Il se sent sans moyen de défense : *me voilà Belge de seconde zone*. Il décide alors d'envoyer une lettre au Ministre Pierlot exposant son cas et demandant une enquête tant à la Cour qu'à la Légation. Il veut être blanchi. Il se rend compte que Scheyven a pris position contre lui. Il observe sa position de fuite, d'évitement, son attitude hostile et cachotière, même à la Croix-Rouge. *Scheyven ? un monsieur qui songe uniquement à ses intérêts personnels, qui a peur de se compromettre*. Il apprend par ailleurs que Jacquet<sup>37</sup> serait intervenu avec véhémence contre lui auprès du gouvernement belge. *Ce serait le Comité des Trois de juin 1942 qui serait le prétexte de l'intervention. Ce comité aurait été dépeint comme une collaboration !* Quant à son ami Van Ackere, il semble jouer un drôle de jeu. Il dit à Maurice De Wée qu'il bénéficie de la sympathie de tous les membres de la Cour mais lui demande de retirer sa demande d'enquête. Maurice De Wée lui répond qu'il ne le fera que si un écrit officiel précise explicitement que ses sentiments patriotiques ne sont pas mis en doute. En septembre, il reçoit enfin une réponse officielle du gouvernement belge signifiant le refus de donner suite à la demande d'enquête, sans donner de raisons quant au choix d'un autre candidat que lui. *C'est de la dictature !* écrit-il. Il apprend que

<sup>36</sup> Louis Scheyven est nommé ministre en octobre 1942, adjoint de la Légation, chef de poste.

<sup>37</sup> Maurice Jacquet est lié au gouvernement Spaak et était le conseiller juridique du gouvernement égyptien.

son ami VD<sup>38</sup> est aussi invité à donner sa démission, victime, tout comme lui, *d'une intrigue de Jacquet* qui leur reproche leur participation au fameux Comité des Trois. *Quel salaud que ce Jacquet ! Quelle babouche que Scheyven !*

En novembre, Maurice De Wée reçoit une lettre de Van Ackere. Il y découvre qu'il avait été nommé au poste tant convoité de premier magistrat mais que c'est une manœuvre de la dernière heure qui l'a fait échouer. Ses proches s'étonnent du fait que Spaak ait pris une telle décision le concernant sans en référer à ses collègues. Toujours les mêmes griefs : des idées qui seraient antiparlementaires, des positions qui seraient pro-fascistes et le fait qu'il ait opiné pour la cessation de toute lutte en 1940. Maurice De Wée est complètement désabusé et propose qu'on le mute. *Impossible de rester ici, qu'on me nomme à un autre poste ailleurs.* Selon lui, Jacquet n'aurait réussi à entraîner contre lui ni les Anglais d'ici ni les Égyptiens. C'est à Londres, au gouvernement belge, qu'il a réussi. Spaak et les Affaires étrangères sont les seuls coupables.

L'année 1943 se termine sous de tristes augures pour Maurice De Wée :

« Je suis dégoûté de la vie, des hommes et même des miens. Aucune foi dans l'avenir. J'ai encore quelques rares satisfactions, c'est tout. Faire mon devoir de chrétien, de père, de magistrat, de patriote ; lire des choses belles et intéressantes, dire ce que je pense, à n'importe qui ; écrire mes impressions, collectionner les timbres, fumer une cigarette et boire un café. »

Et pourtant, malgré la guerre, malgré les affaires, malgré les désillusions, la vie, belle et sensible, se poursuit :

« J'arrête un instant ma partie de golf et je vois les saules d'un vert tendre comme fond de tableau, les bougainvilliers d'un violet agressif, les arbres de Judée, tendrement mauves, les premières fleurs des lauriers et toutes les petites fleurs de saison, les plumeaux des palmiers puis cette petite brise qui les fait se balancer mollement. »

Et on se met à rêver à cette Égypte-là, à ce temps-là...

*Carine Dierkens*

## 1944

---

L'année 1944 est l'année du Voyage au Congo. Le journal de ce voyage, intégralement transcrit par Francine Meurice, est publié sous le titre « L'émerveillement d'un magistrat international » dans Jean-Claude Kangomba Lulamba, Nicole Leclercq, Francine Meurice, sous la direction de Marc Quaghebeur, *Traces de la vie coloniale au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, « Congo-Meuse », n° 12, Bruxelles, Archives & Musée de la Littérature, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 39 à 73.

## 1944-1959

---

Les échos de lecture des années 1944 à 1959 paraîtront dans le numéro 9 de notre revue.

---

<sup>38</sup> VD (Van Damme) est le troisième membre de ce qui aurait été ce fameux comité des trois.

## Dossier de recension des nouveaux documents

---

### Les luttes de libération nationales pour l'indépendance

---

#### En Algérie

---

**Doyen, Paul, *Journal I. Portrait : souvenirs épars d'un vieux militant*, 2018, 20 p. [MLPA 00480]**

#### *Écho de lecture*

Le récit autobiographique de Paul Doyen est composé de deux parties intitulées, *Journal I* et *Journal II*.

Le *Journal I*, sous-titré *Portrait : souvenirs épars d'un vieux militant*, retrace ses engagements politiques successifs, depuis les études de philologie romane à l'université libre de Bruxelles de 1956 à 1961 jusqu'à la fin de sa carrière d'enseignant, comme professeur de morale laïque, à l'athénée de Fragnée à Liège. Un itinéraire qui s'entremêle à celui de son parcours professionnel et à celui de sa vie personnelle avec ses compagnes, Nicole, Christine, Monique. L'étudiant communiste devint trotskiste *par hasard* après s'être déclaré solidaire de Guy Desolre, exclu des Étudiants communistes pour ses contacts avec Ernest Mandel, dirigeant de la IV<sup>e</sup> internationale, – *contacts découverts par écoutes téléphoniques, la bonne vieille méthode stalinienne !* Le militant trotskiste, qui écrit pour *La Gauche*, mène de front les combats de la grève de 1960-1961, les actions syndicales dans la région de Charleroi, la solidarité avec les luttes de libération de l'Algérie. Ses périodes africaines débutent avec son départ comme coopérant en Algérie, à Mascara. Influencé par le pacifisme de Jean Van Lierde, il devient objecteur de conscience et y accomplit un service civil de trois ans en remplacement du service militaire armé. Un second contrat le mène à Batna. Ensuite, grâce à son amie Claire Grégoire qui lui offre un poste en Guinée, il enseigne *La Théorie du roman* de Georg Lukács à l'université de Conakry et de Kankan. Ses périodes belges, à Charleroi, Liège et Bruxelles, mentionnent ses compagnons de lutte, cités ou brièvement esquissés. Parmi ces personnages, certains comme Pierre Le Grève, Jean Van Lierde, Georges Dobbeleer ont aussi confié leurs documents ou leurs mémoires à nos archives de l'autobiographie. D'autres sont des personnalités connues : Ernest Glinne, Ernest Mandel, Guy Desolre, Alain Krivine. D'autres sont évoqués également par d'autres autobiographes de nos archives, comme Jean Godin par François Houtart. D'autres noms comme ceux des verriers Gustave Dache, Arthur Otte, Marcel Ouart, de l'ouvrière aux ACEC Diana Dache, de Paul Dalaciden, ouvrier à la FN de Herstal et du vieux mineur, éditeur responsable des publications trotskistes belges, Émile Decoux, apparaissent comme autant de protagonistes d'une histoire des luttes ouvrières et du militantisme de gauche qu'il reste encore à écrire et qui donnent toute l'importance à ces souvenirs.

Contrairement à la première partie écrite *a posteriori*, *Le Journal II*, sous-titré : *Itinéraire d'un vieil homme, à nouveau militant*, est une chronique au jour le jour, toujours en cours. Le diariste y consigne ses lectures, ses réflexions politiques, ses participations à des

réunions comme celles des « Acteurs du temps présent » ou à des actions. Si ce choix de tenir un journal personnel ouvre davantage l'écriture à l'anecdote, il lui permet en revanche plus d'intimité et un déroulé narratif ouvert au hasard de la rencontre des paysages, de l'événement, des gens. La poésie du réel en somme, Francis Ponge n'est pas loin, poète à qui Paul Doyen avait consacré son mémoire de fin d'études à l'ULB.

*Francine Meurice*

*Extraits*

« Journal I

[...]

6. Soutien au FLN algérien

Durant la même période, de 1956 à 1962, je fus actif dans la solidarité avec le FLN algérien, avec le *Comité pour la Paix en Algérie*, animé par Pierre Le Grève et le communiste Jean Godin. Ainsi, pour participer concrètement, j'allai trouver Maurice Beerbloch, un camarade des Étudiants Communistes et lui demandai de travailler pour le FLN algérien. Maurice organisait en effet le réseau de soutien. Il me chargea de louer un appartement et d'en être le locataire apparent et le concierge. L'appartement, luxueux et situé près du cimetière d'Ixelles, servit de logement au responsable du FLN pour la Belgique, Marc (Madjid). C'était le frère d'Habiba Titouche que j'avais hébergée quand j'habitais près des étangs d'Ixelles. J'appris plus tard qu'elle avait été violée par des paras français et avait fui en Suisse avant d'arriver chez moi. Marc était un militant exemplaire qui menait un dur et courageux combat contre le MNA rival. D'idéologie plus prolétarienne, le parti de Messali Hadj était plus marxiste que le FLN, dominé par la petite et moyenne bourgeoisie, mais très peu implanté en Algérie, sauf en Kabylie, la région de Messali Hadj. Sa rivalité avec le FLN fut sanglante. Le FLN éliminait physiquement les membres du MNA. Madjid m'a montré des PV de réunion faisant état de la répression violente du FLN sur le MNA.

[...]

8. Mascara

En septembre 1963, un an après l'indépendance de l'Algérie, je partis pour y accomplir un service civil de trois ans qui me dispenserait du service militaire. J'atteignis Alger en bateau depuis Marseille. Je fus accueilli avec chaleur par la famille Titouche, reconnaissante de l'appui que j'avais donné à Madjid. Le père Titouche m'accompagna au Ministère de l'Éducation et me recommanda chaudement. On me demanda si j'aimais le bon vin car j'allais être désigné au lycée de garçons *Eddine El Afghani* de Mascara pour enseigner dans le cycle inférieur, le français comme deuxième langue parlée après l'arabe. Le père Titouche dit même à sa fille, âgée de 15 ou 16 ans, de me piloter dans Alger : l'avenue Didouche Mourad (ex-Michelet), le quartier du port et même la casbah. C'était un fait peu courant qu'une jeune algérienne, au demeurant non-voilée, pilote un roudi (un européen), dans Alger. J'allai saluer Mohamed Harbi, directeur de l'hebdomadaire *Révolution Africaine*, militant socialiste de gauche et sympathisant trotskiste. Il sera l'auteur d'un très intéressant ouvrage : *Aux origines du FLN*. Je pris ensuite, un matin, le train jusqu'Oran pour

rendre visite à Madjid. Oran est une ville plate, étendue, jadis peuplée par les colons français qui s'enfuirent quelque temps après l'indépendance vers la France et l'Espagne, effrayés par le soulèvement du peuple algérien qui défila dans les rues d'Oran. Oran est la ville où l'écrivain français né en Algérie, Albert Camus, situa son roman, *La Peste*. Madjid Titouche qui travaillait dans la police était très déçu de n'avoir pu occuper un poste de la sphère dirigeante du pays. Amer, il m'accueillit assez froidement. Je logeai donc une nuit à l'hôtel et pris, le lendemain matin, le car pour Mascara. La route traverse l'Ouarsenis, une petite montagne qui sépare la ville de la mer d'environ 100 km.

À Mascara, nous avons reçu, Nicole et moi, pour un loyer modéré, un appartement désigné « bien vacant », avec deux chambres à coucher, l'une fut pour notre fille, Nathalie. Mascara, aux pieds de l'Ouarsenis, est située face à une vaste plaine au sud-est plantée de vignobles qui produisent un vin très réputé au haut degré d'alcool. C'est une très belle ville à 60 km au nord de Saïda, la porte du désert du Sahara. À 100 km au sud-est, se trouve Tiaret et à l'ouest, Sidi Bel Abbes et Tlemcen qui possède plusieurs mosquées, et au sud-ouest Mostaganem. Les Mozabites, une dissidence de l'Islam occupent l'oasis du Mzab. Ils possèdent des magasins dans la plupart des vieilles villes d'Algérie. Ils furent proches du MNA pendant la lutte pour l'indépendance. La ville haute, désertée par les pieds-noirs, possède une belle place plantée de caroubiers, des arbres toujours verts. Sur cette place, une librairie où je passais chaque jour acheter les journaux algériens, *El Moudjabid*, et *Alger-Républicain* influencé par le parti communiste algérien (PCA) surtout composé de pieds-noirs, pas d'arabes. À côté un café qui sert des boissons non-alcoolisées et des cafés sur la terrasse. Au coin opposé, les locaux du FLN. À un autre coin un café sert de la bière et dans une rue voisine, un autre du vin rosé. J'y passais très souvent après les cours du matin prendre l'apéro. On trouvait aussi du vin dans une épicerie de la ville haute, mais pas du Mascara. Le Mascara, on nous l'offrait, à un ami français et à moi, dans les comités de gestion des fermes autogérées. (J'en parlerai plus loin.) Les membres des comités de gestion nous étaient reconnaissants de notre solidarité. La ville basse, arabe, possède un grand marché de fruits et légumes très fourni où Nicole et moi, nous nous approvisionnions en agrumes, mangues, amandes, et tous les légumes possibles, en remplissant de grands couffins, paniers en paille tressés.

[...]

#### 10. Dualité de pouvoir en Algérie

En septembre 1962, trois mois après l'Indépendance, les biens vacants, une usine et des fermes, les biens abandonnés par les propriétaires européens avaient été organisés en Comités d'autogestion. Le gouvernement vote les *décrets de mars* qui institutionnalisent l'autogestion.

L'autogestion algérienne fut initiée, sur le modèle yougoslave, par le groupe de Michel Pablo, un Grec installé à l'époque à Alger, qui s'appelait Michalis N. Raptis (1911-1996) et appartenait à la tendance rivale de celle majoritaire animée par Ernest Mandel. Les deux autres membres de ce groupe, Pierre Franck et Livio Maitan représentaient eux la tendance majoritaire. Livio, un Italien, membre de la direction de l'Internationale venait tous les mois à Alger pour y rencontrer les trotskystes : des Français (travailleurs coopérants en Algérie), moi-même et un groupe d'anciens pieds-noirs (Européens d'Algérie). À partir de fin 1963, j'allai régulièrement à Alger pour les contacts avec deux noyaux trotskystes : l'un de coopérants français animé par Albert

Roux, et l'autre d'anciens pieds-noirs, devenus pieds-rouges, animés par Jache Baynac. Alain Krivine, le fondateur de la JCR (Jeunesse Communiste Révolutionnaire) nous rendait régulièrement visite. C'est ainsi que je devins son ami, et le revis ensuite assez souvent à Paris et l'invitai à Bruxelles au Centre d'Études de *La Gauche*.

Je passai mes temps libres à visiter les secteurs autogérés. Le vignoble de Mascara est autogéré. Près d'Oran, se trouve un secteur industriel autogéré, l'aciérie Acilor. Il comprend 10 000 ouvriers. Les secteurs agricoles comptent 200 000 travailleurs permanents et des saisonniers. Je fus toujours bien accueilli. Les travailleurs permanents des fermes, après le départ, la fuite, des propriétaires français devant la mobilisation, élurent un Conseil révolutionnaire qui élut lui-même un Conseil de gestion qui se choisit un président, lui-même assisté par un technicien désigné par le Ministère de la Réforme agraire (ONRA) présidé par le ministre Ali Mahsas. Non seulement on m'informa et on répondit à mes questions, mais très souvent, on m'offrit une tourie de vin rouge, le fameux *Mascara*, des oranges et des mandarines. Ces secteurs autogérés sont la base d'appui du combat populaire pour une « transcroissance » de la révolution nationale en révolution socialiste par un processus dialectique de révolution permanente. Règne donc, en Algérie, une dualité de pouvoir : les secteurs autogérés industriels et agricoles face à l'État capitaliste, néocolonial. La bureaucratie de l'État capitaliste, néocolonial, enraie le processus de révolution permanente.

Mon séjour en Algérie est une période heureuse de ma vie bien que j'aie eu quelques difficultés à m'imposer comme enseignant. Je fus même chahuté. Mais je fus applaudi quand je dis que j'étais un benbelliste, c'est-à-dire un partisan du président Ahmed Ben Bella, qui était un défenseur du secteur autogéré et de l'option socialiste, – c'est pourquoi il fut renversé en 1965 par le colonel Houari Boumediene pour maintenir et consolider un néocolonialisme lié à la France.

Mon séjour en Algérie est donc une période heureuse de ma vie. J'aimais la parcourir d'une frontière à l'autre. Malheureusement, le coup d'État de Boumediene en juin 1965 institua une dictature répressive. Il rendit l'atmosphère oppressante. Je me sentais menacé. Les trotskystes français d'Alger et d'Oran furent arrêtés, torturés et expulsés. Ce fut le cas d'Albert Roux, un camarade. Il ne parla pas et ne me dénonça pas. Celui qui avait donné Albert ne connaissait que mon pseudo, Henri Dumoulin, que j'utilisais aussi pour signer mes articles pour *Imprecor*. J'échappai à la torture, mais quand je revis Albert à Paris, il avait vieilli de 10 ans. »

*Paul Doyen*

## Au Congo

---

**Reybroeck, Jacques, *Souvenirs*, 2018, 37 p. [MLPA 00511]**

### *Écho de lecture*

Le document présenté par l'auteur fournit un compte rendu détaillé qui, en 31 pages et 6 annexes, retrace le déroulement d'une carrière riche, mouvementée, et apporte beaucoup plus que des souvenirs.



Né à la fin de 1929, Jacques Reybroeck me précède d'un peu plus d'une année, ce qui le conduit à parler d'un Congo que j'ai fréquenté trois ans avant de rentrer en Belgique, aux approches de 1960, pour aborder des études supérieures et une carrière différente. Il n'est donc pas étonnant, pour moi, d'y rencontrer des analogies d'âge, de lieux et d'époque, qui me donnent à penser que, dans son récit, il n'a pas falsifié ce qu'il y avait à constater et à décrire.

Sa mère, née en 1901, avait une maman wallonne et un père luxembourgeois. Son père, né en 1893 d'un père inconnu et d'une mère flamande, complète un mixage familial fréquent dans notre petite Belgique. Sans surprise, les collèges fréquentés avaient été les athénées d'Ixelles et d'Uccle.

Un voilier familial de 30 mètres n'a pas favorisé les programmes marins, en se limitant au canal, à l'Escaut et au Zuiderzee. Il est assez vite remplacé par une maison de campagne à Overijse.

La guerre de 1940 voit la famille fuir à la côte, puis en France.

En 1955, c'est le départ par bateau – sur le *Charlesville* – pour le Bas-Congo, en qualité d'administrateur territorial assistant. Quatre boys, et à 25 ans, une région à couvrir égale à deux provinces belges. Trois semaines par mois à se consacrer à l'impôt, au recensement, aux routes, aux cultures, au tribunal et au rôle d'officier de police judiciaire. Une vieille jeep pour débiter, puis un pick-up, pour embarquer le ménage et les boys – exactement ce qui m'est arrivé comme agent territorial dans la Province de l'Équateur, à Basankusu –, plus tard une VW coccinelle... La prise en charge des écoles, des dispensaires, des ponts, des pistes, des fours à briques et ensuite des maisons indigènes.

En 1958, le premier congé en Belgique et le retour en octobre, pour Léopoldville cette fois. En 1960 : indépendance. Jacques Reybroeck a côtoyé Lumumba, vécu la rébellion de la Force publique. Son « reclassement » en Belgique n'a pas été automatique comme les contrats des agents de l'État le stipulaient. Il est engagé, grâce à sa connaissance de plusieurs langues africaines, par la RTB pour participer à des émissions mondiales africaines en langue locale, et ensuite, après avoir passé des examens d'admission, par l'État belge au ministère de l'Éducation nationale et de la Culture. Il sera en charge des lettres, du théâtre et du personnel des musées.

À 38 ans, le choc d'un divorce, voulu par l'épouse. Il se reconstruira et se remariera. Des années 1970 jusqu'à la retraite en 1994, le parcours est diversifié, avec en arrière-fond les affaires Hermanus et Spitaels : la gestion du patrimoine culturel public avec l'acquisition des châteaux de Seneffe et de La Hulpe, les donations de collections d'orfèvrerie, les missions en Russie et aux USA, au Conseil de l'Europe, l'ascension dans la hiérarchie jusqu'à devenir Directeur général de l'Agence wallonne d'exportation (AWEX), non sans subir les aléas des parités politiques et des effets de la régionalisation des institutions.

Essentiellement centré sur la carrière professionnelle, le récit des *Souvenirs* de Jacques Reybroeck se conclut sur une note de satisfaction, excepté les quatre dernières années, trop soumises aux intrigues politiques, et avec une prédilection pour son passage dans le cadre de l'administration territoriale du Congo belge.

*José Dosogne*

*Extraits*

« À cette époque, j'ai fait la connaissance de Jean Loya<sup>39</sup> qui était abbé à la mission de Kipako située à environ 5 km de Ngufu. Cette mission des Mères du Sacré-Cœur comprenait également quelques abbés congolais. Jean Loya était considéré, dans les milieux officiels, comme un dangereux nationaliste dont il fallait se méfier. Quels qu'aient pu être ses sentiments envers les Européens, nous avons immédiatement sympathisé. Nos rencontres étaient fréquentes car il avait la responsabilité de Ngufu en qualité de prêtre. Il n'a jamais hésité à répondre à mes questions et grâce à lui, j'ai rapidement été initié aux us et coutumes de la région. Nous échangeons de nombreuses informations qui m'étaient précieuses pour mon travail. Par exemple, lorsque j'ai arrêté un *nganga nkisi* (un guérisseur), il m'expliqua la signification de tous les fétiches qu'il transportait. J'ignorais toutefois qu'il était une personnalité importante au sein de l'Abako, association politique des Bakongo, qui allait plus tard jouer un rôle déterminant lors de l'indépendance. »<sup>40</sup>

« Les partis politiques ayant été interdits [en 1959], la cellule chargée de leur contrôle a été dissoute et je fus désigné comme juge de police chargé de sanctionner les irréguliers ainsi que les employeurs qui utilisaient cette main-d'œuvre. J'ai exercé cette fonction fastidieuse pendant plusieurs mois.

Je retrouvai également Jean Loya qui avait été muté comme prêtre dans une commune de la ville et il me montra un rapport confidentiel de la Sûreté le concernant. Il possédait donc des informateurs au sein de cet organisme. [...]

C'est à cette époque également [30 mai 1960] que Jean Loya mourut dans un accident de voiture provoqué, paraît-il, par des partisans de Kasavubu. Selon certaines rumeurs, il aurait pu être nommé Président. Ce n'est qu'une hypothèse mais il ne faut pas oublier que le Congo Brazzaville était dirigé par l'abbé Fulbert Youlou, qu'en Angola des groupes de Bakongo s'opposaient au pouvoir central et qu'il était question de la création de la république du Congo Central à l'instar de la sécession katangaise. »<sup>41</sup>

*Jacques Reybroeck*

---

<sup>39</sup> L'abbé Jean Loya (1914-1960), originaire du Bas-Congo, est l'un des membres fondateurs de l'ABAKO aux côtés de Joseph Kasa-Vubu qu'il aida à échapper à l'arrestation après les soulèvements de 1959. Il était écrivain, *Nsi ya itemuka (Pays de renaissance)* (1943), *Les Contes de la gazelle et du léopard* (1955) et journaliste à *La Tribune libre* et à *La voix du Congolais*. Il est mort dans un accident de voiture ou un assassinat le 30 mai 1960, la veille de son départ pour la Belgique. C'est un camion de soldats de la Force publique qui a provoqué une collision frontale dans un virage. La version de Jacques Reybroeck, évoquant la responsabilité de Kasa-Vubu dans cet accident, diffère de ce que l'on peut lire dans les biographies en ligne (<http://www.mbokamosika.com/2014/11/abbe-jean-loya-martyr-de-l-independance.html>).

<sup>40</sup> P. 17

<sup>41</sup> P. 23, 24

## En Belgique

---

### La Guerre 1914-1918

---

**Renders, Paul, *Souvenirs des derniers jours. Mons, 2 octobre – 27 novembre 1918*, 1918, 49 p. [MLPA 00481]**

#### *Écho de lecture*

*Souvenirs des derniers jours. Mons, 2 octobre – 27 novembre 1918*, est le journal d'un jeune homme de 17 ans. L'incipit indique que Paul Renders a *résolu d'écrire les événements au jour le jour*, à partir du 2 octobre, car *depuis les 29 et 30 septembre, date de l'offensive générale, la ville [Mons] était plongée dans une surexcitation fébrile*.

Heureuse initiative car le diariste se double très vite d'un reporter.

Il court à la rencontre de l'information, va lire les communiqués du front *affichés devant la poste*, se précipite chez le Père Chassot pour apprendre les nouvelles, visite le collège Saint-Stanislas où il était élève et où les pères jésuites sont de retour après les échos des premiers armistices dès le 1<sup>er</sup> novembre, est à l'affût des annonces certifiées puis démenties qui circulent en ville, et, lorsque la guerre est finie, écoute les récits de la vie du Front d'Émile Lebas, jésuite et ambulancier.

Il décrit avec beaucoup de compassion les colonnes de réfugiés tant à l'aller – au début, *2 000 par jour, venus du Nord de la France et se dirigeant vers Nivelles* –, qu'au retour, – *Mons aura demain [le 25 novembre 1918], peut-être 50 à 60 000 habitants*. Il rencontre leur campement sur les trottoirs rue des Telliers. Il les voit aussi près du lieu de son travail, le 8 octobre, sur le canal vers Obourg, dans *trois gros chalands venus des environs de Douai et de Lens, ils passent l'écluse trainés par un remorqueur*. Ceux qui sont malades sont logés sur de la paille dans l'église Saint-Nicolas. Il les voit entassés dans les wagons du tram à cinq heures du matin, à l'avenue des Bassins, lorsqu'il y conduit Mademoiselle Méaux et sa servante, qui étaient logées chez lui.

Il décrit aussi les défilés de soldats, d'enrôlés et de prisonniers anglais, affamés, à qui la population essaie de donner au passage quelques bouchées de pain. Dans son foyer défilent *des logeurs* imposés, d'abord des soldats allemands, ressentis comme *grossiers* en comparaison des Canadiens qui seront bien accueillis par sa mère et ses deux sœurs, dont l'une parle bien l'anglais.

Pour un lecteur montois, ce témoignage suscitera encore davantage d'émotion car le jeune homme, heureusement tenu à l'écart des combats comme orphelin de père et soutien de famille, n'aura de cesse de parcourir la géographie de la ville et des communes du Borinage des alentours pour remplir sa mission de diariste. Les noms des rues, de Nimy, d'Havré, ceux des églises, Sainte-Waudru, Sainte-Élisabeth, des boulevards, Baudouin, Dolez, du chemin des Brasseurs au Mont Panisel, du magasin du Berceau blanc sont, avec d'autres, les lieux des drames, des dégâts et des souffrances de la guerre, mais aussi des joies de la délivrance. Le beffroi, lui aussi, joue son rôle, dominant et sonore, prévenant des dangers avec ses sirènes ou carillonnant allègrement des hymnes de victoire.

Le dernier reportage, qui clôt le journal, relate comment Paul Renders, véritable « ropieur »<sup>42</sup> réussit à fendre la foule et à se faufiler dans les rues pour croiser, aux coins stratégiques, le cortège du roi Albert I<sup>er</sup> et des jeunes princes Léopold et Charles, en visite à Mons, le 27 novembre. Il réussit à les voir dix fois ! Certaines atmosphères de liesse et de cohue dont il rend compte, où l'on entend mieux que l'on ne voit ce qui se passe sur la Grand-Place à partir des rues qui y débouchent, font penser à la ducasse de Mons, le Doudou.

Un souffle cosmopolite anime les réflexions du jeune Montois, souffle qui rappelle que la Première Guerre mondiale a détruit la solidarité internationale socialiste et le pacifisme qui lui était inhérent. Sans avoir de sympathie pour le socialisme et sans connaître Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, il applaudit la révolution en cours en Allemagne, avec ses comités de soldats et d'ouvriers, et relève qu'il y a des comités de soldats à Bruxelles. Il a peur cependant de la révolution bolchévique en Hongrie mais étudie au Cercle d'études de la Maison des ouvriers. Il fraternise avec le soldat allemand hébergé chez lui pendant deux ans et avoue sa tristesse lors de la séparation. Il éprouve une grande sympathie pour les soldats canadiens, dont plusieurs ont logé dans sa maison et n'apprécie pas que des marches militaires soient jouées dans une église, à Sainte-Waudru, lors des funérailles de huit d'entre eux. Il rêve de voyager, peut-être sera-t-il enrôlé dans la levée des classes restées en Belgique et pourra-t-il aller en Allemagne, mais cela retarderait ses études qu'il aimerait tant poursuivre.

*Francine Meurice*

### *Extraits*

#### « 27 novembre

[...]

À 11 h, un remous dans la foule : on entend des cris lointains de Vive le Roi... le oi – a – a... Une escouade d'agents de police s'avance. Puis une première auto, fermée ; c'est celle qui amène M. Damoiseaux. Les vivats redoublent, s'enflent comme une marée. Et voilà l'auto ouverte qui Les porte. Ils sont là ! Le roi, pâle avec ses pommettes rouges et ses cheveux d'un blond très clair, à peine vieilli, un peu maigre tout de même. Le voilà ! Il est revenu, après quatre ans de lutte, de sacrifices, d'une responsabilité écrasante. Voilà celui entre les mains duquel a tenu un instant le sort du monde ! Le voilà ! C'est lui ! Vive le roi ! Vive le roi ! Les mouchoirs s'agitent, les bras se lèvent frénétiquement, une ovation indescriptible éclate. Aux côtés du roi, surprise inespérée, le prince Léopold découpe sa figure fine et rêveuse, brunie par le grand air, par l'air de l'Yser aussi ! Mais il semble que tous deux, le roi et le prince, portent sur leur visage une ombre de tristesse qui les voile et les empêche de sourire. Est-ce le souvenir de ceux qui sont tombés, là-bas, dans le dernier coin du pays si bien défendu ? Est-ce la vue de toutes ces ruines, de toutes ces maisons détruites, de tous ces innocents massacrés, d'un peuple amaigri par les privations et pantelant des coups de la cruauté allemande ? Est-ce la vague crainte de l'avenir, à cet instant où les trônes

<sup>42</sup> Gamin espiègle à la fontaine, sculpture datant de 1930, de L. Gobert, installée au jardin du Mayeur, représentative de la ville de Mons.

sombrent partout en Europe sous les coups de la révolution victorieuse. Non, Sire, votre peuple vous sera toujours fidèle. Il sait que vous avez souffert avec lui durant quatre ans ; avec ses soldats, dans les tranchées boueuses ; de cœur, avec son peuple, dans la Belgique souffrante et martyrisée. Eh bien moi, je crois que si la figure du roi était grave, que si le prince Léopold semblait se retenir difficilement de pleurer, c'est que l'émotion étreignait leur cœur, à la vue de leur peuple qui venait leur témoigner par ses acclamations la joie indicible du grand retour. Je pense que sous la forme stéréotypée et monotone du salut militaire, c'était leur rêve qui nous parlait, qui nous remerciait de notre courage, qui nous promettait réparation pour nos souffrances et qui nous montrait l'avenir glorieux et plein d'espoir. Mais à peine avons-nous eu le temps de contempler les traits de nos chers souverains, que l'auto royale, entourée d'un cercle d'acclamations, s'éloignait vers le Gouvernement. L'une après l'autre, les autos de la suite défilaient et rentraient à l'hôtel provincial. [...] »

*Paul Renders*

**Tombeur-Hougardy, Marie, *Agenda*, 1914-1922, 323 p. [MLPA 00474/001]**

*Écho de lecture*

Les documents déposés consistent en une version numérisée de deux carnets reprenant, l'un, les dépenses ménagères d'une famille habitant Stavelot durant la Première Guerre mondiale et, pour l'autre, des notes prises lors du second conflit mondial<sup>43</sup>. Ces comptes et ces notes ont été tenus par la maîtresse de maison, Marie Tombeur, épouse Hougardy. Cette dernière est l'arrière-grand-mère de la déposante, Madame Françoise Kruyen.

Dans les maisons bourgeoises, les dépenses du ménage étaient soigneusement notées. Les achats se rapportaient surtout à l'alimentation. Grâce à ce carnet – celui concernant 1940-1945 sera examiné plus tard – nous avons ainsi sous les yeux toutes les dépenses d'une famille depuis novembre 1914 jusqu'en 1919. Les comptes sont minutieux. La piécette de 5 centimes donnée au mendiant y figure au même titre que les achats importants.

Les comptes se présentent de la façon suivante :

1. Les comptes apparaissent sur un agenda périmé, de grand format.
2. Les dépenses sont datées.
3. Plusieurs dépenses se suivent sur une page.
4. Dans la marge de gauche figurent les sommes reçues pour payer les achats.
5. Les achats sont tenus minutieusement. Même des montants minimes apparaissent.
6. Les achats sont décrits, souvent avec poids et quantité.
7. Au bas de la page figure le total des dépenses.
8. Ce total est déduit de la somme des montants alloués.
9. Si un reste subsiste, il est repris comme recette nouvelle.

Les comptes sont tenus par M<sup>me</sup> Hougardy. Lorsqu'elle est absente, apparaît l'écriture de sa remplaçante. Cette dernière note parfois la raison de l'absence : « Mère est partie à Liège ».

<sup>43</sup>Tombeur-Hougardy, Marie, *Agenda. La guerre 1940-1945 au jour le jour*, 270 p. [MLPA 00476].

Ce qui frappe dès l'abord dans ce carnet, c'est l'impression d'abondance qu'il dégage. On est étonné par toutes ces victuailles, volailles, lapins, beurre, café, farine, boudins, mais aussi des oranges, des huîtres... Cette abondance, alors que tous les ouvrages consacrés au conflit de 1914-1918 font état des difficultés de ravitaillement dues au blocus des empires centraux, montre manifestement que la famille était aisée. L'intérêt du carnet est donc élevé. Le croisement avec d'autres sources révélera sans doute s'il s'agit d'une situation particulière, due à l'appartenance de la famille à la bourgeoisie, ou au caractère davantage privilégié de la région de Stavelot.

Des soldats allemands sont logés dans leur vaste maison. À la fin de la guerre, ils seront remplacés par des soldats anglais, des soldats belges. Il est question aussi de réfugiés « regrettant d'avoir quitté Lille ».

La forme des comptes journaliers suscite des notes écrites. Mère – ainsi qu'on appelait M<sup>me</sup> Hougardy dans la famille – tenait la plume et elle semble avoir très vite senti que ce cadre chronologique permettait de fixer les événements du jour, du moins ceux qui lui tenaient à cœur : l'angine de la petite Ninon, les beaux résultats scolaires de Charles, mais aussi les visites, les parties de bridge. Les circonstances exceptionnelles de l'état de guerre nous valent des scènes vues extraordinaires : le reflux de l'armée d'occupation avec des régiments allemands arborant le drapeau rouge !, ou des images ressuscitant des visions d'un autre âge, telle cette troupe sombre, les casques recouverts d'une fine neige, évoquant la retraite de Russie.

Après la guerre, le statut particulier des cantons de l'Est, annexés à l'Allemagne, suscitera des oppositions entre ceux qui veulent le retour à la Belgique, partisans de la « désannexion », et ceux dont les intérêts, ou la méfiance envers les intentions belges, penchent vers le Reich.

Les observations qui précèdent montrent l'intérêt des notations laissées par M<sup>me</sup> Hougardy. Intérêt qui justifie l'approfondissement de leur examen. De même, l'étude du second carnet, outre son intérêt propre, apportera peut-être, par l'éclairage rétrospectif qu'il pourrait comporter, des vues nouvelles sur cette famille de Stavelot durant la Première Guerre mondiale.

*Louis Vannieuwenborgh*

**Meurisse, Marthe, *Carnets de chansons, Trois carnets de paroles de chansons anciennes couverts de toile de lin [1900-1930]*, s.d. [MLPA 00459-00460]**

*Écho de lecture*

Le Moulin à musique... Le moulin de mon enfance à Frenois, qui sentait bon la farine dans l'atelier, devint par la suite une scierie. Les machines rouges brillantes ressemblaient à de grands secrétaires vitrés, ils permettaient, à l'époque, de voir à travers les vitres les grains logés dans un grenier, qui descendaient en pluie, broyés par des rouleaux.

Objets fascinants pour une petite fille qui se souvient également de ce monstre de gramophone à tête de mouche géante, munie d'une aiguille énorme, et qu'il fallait remonter à l'aide d'une manivelle. Au risque d'entendre les voix s'évanouir...

Nous avons aussi un piano à bougeoirs, *jamais allumés*, où ma tante Marcelle, professeur de piano, jouait ses ballades de Chopin... Elle renonça à nous les enseigner ! Turbulentes et indisciplinées, nous préférions jouer dehors et ausculter les greniers. Ma mère et ses sœurs avaient toutes appris la musique, avec des professeurs privés. En tombaient-elles amoureuses ?

Lorsque j'ai découvert ces carnets d'anciennes chansons, ce sont les voix de Rina Ketty, d'Yvonne Printemps – ah ! *La Ballade d'Alain Gerbault*, de Maurice Chevalier – qui ont surgi de mes souvenirs.

Pourtant il ne s'agissait pas des mêmes temps, ces paroles se présentent copiées d'une plume précise, calligraphiées à l'encre bleue ou rouge. Deux carnets du début du siècle passé. Ma grand-mère chantait *Le Petit Bout de l'ongle rose*, une chanson composée par Botrel (1868-1925) mais réveillée par Julos Beaucarne avec ses *Binions* et *Flirt allemand*. Nous sommes proches aussi de la première guerre, avec *La Madelon* et des chansons revanchardes, qui rappellent le souvenir des hordes prussiennes...

Ces chansons du peuple parlent déjà de la misère des faubourgs, du temps qui laisse les cheveux blancs, des dégâts de toute guerre et du triste retour du soldat.

Un troisième carnet nous propulse dans les années 1930-1950, l'époque de Tino Rossi, de Dario Moreno et de Luis Mariano, avec leurs voyages exotiques *Nuit de Rio*, *Venise la jolie*, *Ramona*, *La Java blanche*, *Ma Louise*.

« Le flot qui se brise  
et fait des moutons  
les goélands, les merlans et les thons,  
Sur tous les tons  
Chantent ton nom  
Oh ma Louise  
Les crevettes grises,  
les huitres et les moules  
Les soles, les raies, les roulis et la houle... »

J'entends tomber lourdement, un à un, de la pile de 78 tours, d'un tourne-disque plus récent, les disques aux belles étiquettes or et noir de la marque *Odéon* ou celle rouges, du petit chien mélomane de *La voix de son maître*. C'est *Mexico* de Luis Mariano, que je chantais, à tue-tête, sous la table de chêne du salon, recouverte jusqu'au sol d'une nappe à pompons.

*Colette Meunier*

*La Guerre 1940-1945*

**Beckers, Robert, *L'album photo. Souvenirs de la Résistance*, 2000, 42 p.  
[MLPA 00282/0005]**

*Écho de lecture*

L'auteur tient à préciser qu'il a été poussé à rédiger ce texte, qui ne résulte donc pas d'un mouvement spontané. Il plonge le lecteur au cœur des activités de la résistance à partir de 1943, et particulièrement dans la liaison avec Londres.

Les « soldats de l'ombre » ont à manipuler un système codé qui porte le nom de son inventeur américain, Samuel Morse, et qui est basé sur un alphabet de signaux. Les opérateurs radio ont à coder et décoder un texte dit *crypté*. Les émissions doivent être courtes, et toujours déplacées d'un lieu à un autre. La sécurité est constamment en alerte et astreinte au camouflage. Une cache des textes peut, par exemple, consister en un bidon de peinture ou un aspirateur. Un opérateur de talent est indispensable pour utiliser les techniques requises. C'est ainsi qu'un spécialiste anglais a été parachuté en 1944. Le cheminement des informations de Bruxelles à Londres via les Pyrénées et l'Espagne pouvait durer plusieurs mois. On comprend dès lors l'importance de ce système codé.

Des arrestations organisées par les Allemands surviennent à partir de février, avril et mai 1944. Mais beaucoup de choses n'ont été diffusées et comprises que longtemps après la guerre.

L'auteur évoque également l'opération célèbre et séparée du *faux Soir* en lieu et place du vrai, qui a coûté des vies humaines. Les arrestations ont conduit des Belges à Breendonck et à la prison de Saint-Gilles où la communication entre cellules était, cette fois, assurée par la frappe systématique sur les tuyaux de chauffage. De multiples arrestations ont conduit à la violence, aux tortures, et à la pendaison. Les rescapés en ont souffert le reste de leur vie. Robert Beckers insiste sur ces séquelles.

Alors que le dernier train de prisonniers vers l'Est date du 2 mars 1944 et qu'ils n'ont été libérés que le 3 septembre 1944, Robert Beckers raconte comment les résistants furent aidés par les cheminots pour empêcher les Allemands d'évacuer les prisonniers de la prison de Saint-Gilles dans un convoi de 32 fourgons à bestiaux dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre 1944. Les cheminots utilisèrent toutes sortes de ruses pour retarder et détourner le train qui devait quitter Bruxelles vers l'Allemagne. Sans savoir qu'il s'agissait d'une action de la résistance semblable à celle de ce fameux *train fantôme*, j'ai, à 13 ans, observé de mon balcon de la rue Laekenveld donnant sur les voies de la gare de Tour et Taxis, les allers-retours d'un train blindé, encadré de SS, volontairement dévoyé par les cheminots.

Robert Beckers complète son récit avec les pages 31 à 35, par de nombreux noms de personnages – dont celui de son compagnon de résistance Jacques Bellière<sup>44</sup> –, par les lieux d'émissions radio et par les adresses des rues impliquées.

*José Dosogne*

---

<sup>44</sup> Auteur également d'un récit sur la résistance, *1940/1945 à l'ULB, de la vie étudiante à la Résistance* 2012, MLPA 00282 et de *Bruxelles, 1940*, 2009, MLPA 0022. Jacques Bellière était l'époux de Simone Bellière, qui était membre fondatrice de l'APA-AML et dépositrice de nombreux manuscrits autobiographiques.



## Exils

---

### Exils intérieurs

---

#### Meurisse, Yvonne, *Heures intimes. Carnet de pensées, 1931* [MLPA 00485]

##### *Écho de lecture*

Le carnet de pensées de ma tante Yvonne Meurisse, *Heures intimes*, est un petit carnet cartonné, écrit à la plume stylo. C'est par un petit poème, qui lui est dédié, *À ma chère Yvonne*, pas de signature mais une date, le 23 janvier 1931, que nous découvrons qu'il s'agit de celle de son anniversaire. Yvonne a 20 ans !

*Heures intimes* où se posent glanées, sans doute, dans des anthologies d'auteurs aussi variés qu'Alfred de Musset ou Voltaire, des pensées, des contes, de petits récits comme *La Veillée* de François Coppée, un hymne au pardon.

D'autres pensées cheminent : l'amour et ses griseries, l'angoisse de la solitude, le temps qui passe, l'amitié, la détresse et l'abandon, la nature de l'homme, comme celle de la femme.

Voyons un peu : une de ces définitions qui n'est pas revendiquée par les féministes mais bien de ce temps aux morales assez victoriennes : *La femme est un être de tendresse et de sacrifice, supérieure à l'homme par le sentiment, inférieure à l'homme dans l'ordre intellectuel...*

On découvre quand même certains traits plus modernes de Monsieur Pierre Gourdon (1869-1952) : *La femme n'est ni une poupée ni une idole. Elle est la compagne, l'amie, la confidente...*

Voilà de quoi reconforter Yvonne ! Ainsi que ce petit conte : *Le doigt de la femme*.

« Ayant fait un doigt sublime, Dieu dit aux anges :  
 “voilà” puis s'endormit  
 Dans l'abîme.  
 Le diable alors s'éveilla,  
 Dans l'ombre où Dieu se repose, il vint, noir, sur l'orient  
 Et tout au bout de ce doigt rose  
 Mit un ongle  
 En souriant. »

Ce petit carnet est un confident. Que de questionnements, d'incertitudes, et à qui en parler ? Il lui restait à écouter la voix des autres... Un philosophe donne une note mutine, choisie entre toutes, bien adaptée à la jeunesse de cette Yvonne de 20 ans :

« Il est des hommes comme du temps  
 Fiez-vous y de même  
 Et prenez toujours un parapluie  
 Fût-ce en plein soleil ! »

*Colette Meunier*

**Chasse, Jean, *Cinq textes*, 2017, 15 p. [MLPA00402/0002-0006]**

*Écho de lecture*

Chaque bas de ces pages manuscrites des *Cinq textes* de Jean Chasse, artiste peintre, est tamponné et illustré de l’empreinte en encre bleutée d’une patte d’ours.

*La culture ce n’est pas un drame de plus. L’art est une certitude que je sers fidèlement*

Une blessure d’enfance. Jean confie à son instituteur un sphinx tête-de-mort. Monsieur Louis Brulard ne le lui remettra jamais. Jean se sent trahi, meurtri, méprisé. Rapprochement est fait avec un vol crapuleux d’une prédelle du XVII<sup>e</sup> siècle, soubassement de retable, en 1981, au calvaire de la rue des Écoles à Harchies. Même indignation ! Rêverie, mélancolie, regard sur l’art pérenne caractérisent ce texte où Jean Chasse se dépeint tel *un écorché vif* : *C’est l’automne. Les feuilles tombent. C’est l’automne.*

*Le miracle de Cambron*

En 1332, Guillaume, un Juif converti, blasphème et frappe la statue de la Vierge de l’abbaye de Cambron. Il nie son geste. Malgré l’ordre du pape Jean, le comte de Hainaut après avoir enfermé et torturé Guillaume, contre toute attente, le libère. Aux Estinnes, près de Binche, vit un vieux maréchal-ferrant impotent. Lui apparaissent un ange puis la Vierge elle-même ; ordre lui est donné de punir Guillaume. Le paralysé se lève, se met en route et terrasse le coupable, le *Juif errant*. Aujourd’hui l’abbaye de Cambron est peuplée de bêtes sauvages car c’est le lieu du parc animalier de *Pairi Daiza*. Une conclusion de l’auteur : *Je ne suis pas un thaumaturge comme Jésus Christ mais j’aimerais bien faire des miracles de temps en temps comme par exemple changer l’eau en vin.*

*Histoire rare et rurale ou ruralité quand tu crois nous tenir*

L’auteur se laisse entraîner à des divagations où se mêlent histoires villageoises, faits historiques, réflexions sur le fonctionnement du monde. Myrtille Craquelin, probablement la simplette du lieu, adore son sansonnet. Par la nécrologie, Jean apprend que Myrtille a été dévorée par l’oiseau. Et si cela avait été l’inverse ? Et si Napoléon avait gagné la guerre à Waterloo ?

« D’ailleurs je ne crois plus à rien, ni en rien si ce n’est à ma liberté de vivre, de penser, d’aimer, d’espérer qu’un miracle me rende ma jeunesse passée. [...] Nous avons le droit de rêver non, c’est sans impôts. Il ne manquerait plus que ça. [...] Les hommes ne chassent plus le lièvre, le faisan, la perdrix. Ils n’en restent plus des masses à l’état sauvage. Ils chassent le Pokémon tandis qu’aux quatre coins du monde les explosions rappellent si besoin est que l’humain chasse toujours son semblable depuis qu’il est né homme. »

*Le temps et la vie ... humbles pensées réfléchies d’un égaré*

Texte écrit *en mémoire de Henri, Julie, Walter, Luce et quelques amis aimés* ainsi qu’*en espoir de paroles vraies, saines vérités, solides libertés*. Un parcours de vie en amour et en blessures, en solitude intérieure, en espoir et en désenchantements, en force et en fragilité dans l’éphémère et l’infini du temps, en pleine lucidité, guidé par la bonne étoile toujours en quête de réponses ou de vérités.

« Il faut pouvoir s'endurcir sans pour autant se départir de sa tendresse. [...] Retrouver l'amour et la fraternité. [...] Je le redis encore une nouvelle fois avec force, en toute équité, rien n'existe seul, tout est relié. [...] Je me bats chaque jour dans la fureur d'exister. [...] Qu'il est difficile d'aimer et de vieillir en toute sérénité. »

*La résurgence de la beauté, faut-il y croire ?*

« Je suis un peintre-poète de passage en ce monde et j'appartiens au paysage de la vie qui est mienne sur cette terre que j'observe d'un œil, de l'autre je regarde le fond de moi-même. [...] Sauver la beauté, c'est sauver le monde. [...] Je rêve d'écrire une lettre à ma vie. [...] Mon cerveau ruminé, ça ne date pas d'hier. [...] La vie est une arène où il faut sans cesse lutter, une constante recherche de liberté, intellectuelle, physique et morale, philosophique aussi. »

Ces extraits permettent de saisir la personnalité de l'auteur, de le croquer. En filigrane, son introspection, ses pensées, son ressenti, ses réflexions, son angoisse existentielle, son esprit torturé... Par petites touches, ce peintre-poète guide l'individu et l'entraîne du particulier et du mystère de chacun aux questionnements de tous les êtres.

*Myriam De Weerdt*

**Dosogne, José, *Les routes des Ardennes. Biographèmes 8*, 2018, 8 p. [MLPA 00288/0008]**

*Écho de lecture*

Mes grands-parents planteurs de tabac

À l'occasion de la réception de brochures éditées par les maisons du tourisme de l'Ardenne namuroise et du pays de Bouillon couvrant l'histoire de treize villages d'Alle à Laforêt et à Poupehan, José Dosogne se remémore son enfance et la vie de ses grands-parents, planteurs de tabac. La culture du tabac remonte au XVI<sup>e</sup> siècle, d'abord plantes décoratives puis médicinales. Si en 1910 on compte sept millions de plants, vers 1950 cette culture périclité et disparaît, menacée par le mildiou, et concurrencée par l'arrivée du tabac américain. L'enfant accompagne ses grands-parents afin de nettoyer les plants dans des parcelles souvent éloignées de la maison. Un travail dur : *Je sens encore, sur mes mains, la sève collante et tenace difficile à nettoyer*. Les feuilles récoltées sont séchées au grenier. Lors des longues soirées d'hiver, famille et amis se réunissent pour l'effeuillage et la formation des manques. Dès 1930, un camion, de village en village, emporte le tabac prêt à la vente. Antérieurement le tabac quittait la vallée par le tram vicinal de Membre pour rejoindre la voie ferroviaire de Gedinne.

La proximité de la frontière française attire les contrebandiers.

« J'ai accompagné plus d'une fois ma grand-mère qui se rendait à pied dans un village français au-delà de Conrad, sur les hauteurs de Vresse en dissimulant sur elle du tabac, du sucre, de la cassonade, du café, denrées plus chères en France en raison des taxes. »

Près de Hautes Rivières, l'objet du trafic passait par barque ou flottage sur la Semois frontalière. Du tabac pour pipe de la Semois, aux cigarettiers actuels, la dénonciation

des méfaits du tabac et les cigares de Cuba me traversent l'esprit. L'auteur se souvient-il de la chansonnette enfantine : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière, j'ai du bon tabac mais tu n'en auras pas !*

#### Le tram à vapeur de ma Semois

À l'occasion de balades sur les sentiers du Ravel suivant d'anciennes lignes de la SNCB entre Houffalize, Bourcy et Bastogne, l'auteur se souvient des cendres incandescentes projetées par le tram à vapeur qui parfois enflammaient les broussailles. Les arrêts aussi étaient nécessaires pour s'approvisionner en eau. De Vresse aux locomotives du Far West pas si éloigné... Quelques similitudes et confusions géographiques de ma part !

#### Les marginaux de mon village

L'un habitait en dehors du village, l'autre une maison isolée sur la Falisette, un autre encore ramassait le crottin de cheval, et dans la forêt se cachait l'amant garde-chasse de la bourgeoise et respectable Madame Hocq qui lui apportait des fortifiants ainsi qu'aux enfants de l'école primaire. Un village sans marginaux est-il un village de même que sans notaire ou curé ?

#### La guerre de mon enfance

En 1939, la grand-mère de l'auteur écoute Léon Degrelle à l'hôtel de la Dîme. Le renouveau politique qu'il annonce n'est pas encore suspect. En mai 1940, José et sa famille quittent Vresse en charrette pour la France. L'exode les conduit à Creuzier-le-Vieux près de Vichy. Fin août 1940, à la suite des accords avec les occupants allemands, la famille revient au pays. L'hiver 1942 fut particulièrement rude. À Vresse, José se souvient des Allemands qui dégagent les glaces entourant les supports en bois du pont remplaçant celui en pierre détruit par les alliés pour arrêter l'ennemi. En vue du passage des traîneaux remplaçant les voitures, les Vressois transforment la route en une glissoire interdite aux enfants. José Dosogne reçoit cependant un traîneau fabriqué par son grand-père pour jouer avec d'autres sur le chemin de la chapelle. L'auteur plante un décor sur fond de résistance, de maquisards, d'arrestation, du cri des torturés, d'une embuscade ratée pour capturer des rexistes dont un engagé dans les troupes nazies partira pour la Russie. De nombreux faits et souvenirs de jeunesse inscrits dans la mémoire de José Dosogne. Un rappel de l'histoire marquant parfois tragiquement le destin humain.

*Myriam De Weerd*

#### Exil de l'autre côté du rideau de fer

**Vondracek, Jirko, *De Prague à Bruxelles. La guerre et le communisme*, 2016, 4 p. [MLPA 00466]**

#### *Écho de lecture*

Jirko Vondracek est né en 1932 à Prague. Aujourd'hui, quand il évoque sa vie, ce sont ses vingt-cinq premières années qui remontent à la surface, ses années de formation

dans un système politique et social qui n'existe plus. Lors d'un entretien<sup>45</sup>, il a choisi de retracer la période du communisme qu'il a vécue et celle des années de guerre.

La vie dans la Tchécoslovaquie communiste était difficile et dangereuse mais sa première chance fut d'avoir un père intelligent qui le fit entrer au lycée français dès la maternelle et ainsi, la connaissance de la langue française a déterminé sa vie. Le régime politique ne lui ayant pas permis de s'inscrire à la faculté de médecine, il étudiera alors les sciences économiques.

Jirko devait être très prudent afin de ne pas se faire passer pour un individu politiquement *dangereux*. Entré à la Chambre de Commerce, il a pu organiser des expositions à l'étranger. C'est sa deuxième chance, capitale. Sa troisième est non moins importante. Sa maîtrise du français et sa fonction de traducteur lui ont permis d'entrer en relation avec Monique, qui travaillait à l'ambassade de Belgique à Prague, avec l'assentiment des autorités politiques qui croyaient l'utiliser comme une *taupe* pour obtenir des informations. En réalité, celles-ci étaient *bidons*. Monique et Jirko prenaient plaisir à les imaginer, parfois en canotant sur la Moldau, loin des micros...

Le contexte était cependant terriblement dangereux et fertile en événements tragiques. Jirko en a côtoyé durant ses études lors des grands procès politiques des années cinquante. Artur London, l'un des accusés, condamné à la prison à vie, a publié plus tard le récit des procès, *L'Aveu*, porté au cinéma par Costa-Gavras. Le père d'un camarade d'université, Frejka, personnage important du régime, est accusé du crime capital de révisionnisme. Son fils, devant le grand auditoire de l'université, demande ouvertement sa condamnation. Le père est jugé et exécuté par pendaison. Les relations de Jirko ont continué avec Frejka fils, comme avec le reste des étudiants, mais ce terrible moment ne fut plus jamais évoqué. Quelques années plus tard, Frejka et les autres condamnés furent rejugés. Le fils travaillait à ce moment dans une aciérie lointaine où il s'était retiré pour *expier* la faute de son père. Quand il a su là-bas que son père était réhabilité, le voile idéologique est tombé, lui révélant le quasi-parricide qu'il avait commis. La vie lui étant devenue intenable, il s'est jeté vivant dans la gueule d'enfer d'un haut-fourneau.

La connaissance du français valait à Jirko des missions d'interprète auprès de délégations culturelles et sportives. C'est ainsi qu'il a connu Gérard Philipe, venu à Prague jouer *Le Cid*. Il se souvient des batailles de boules de neige livrées sur le pont Charles avec le grand acteur français ! Aux yeux du régime, Jirko accumulait les bons points et, comme il faisait partie de la Chambre de commerce, il accompagnait la délégation tchèque à l'étranger. Alors qu'il était dans sa vingt-cinquième année, il fut envoyé à Salonique, pour organiser une exposition commerciale. Celle-ci terminée, au lieu de reprendre l'avion pour Prague, il a *changé d'avion* et s'est envolé pour Zurich. Il était passé à l'Ouest avec l'aide de Monique !

En Belgique, il s'est marié avec Monique et ils ont eu une fille. Il a refait deux années à l'ULB pour obtenir l'équivalence de son diplôme tchèque. Son passage à l'Ouest lui a coûté des années sans voir ses parents, tant que le régime communiste a survécu. Son père a perdu son emploi à cause de la défection de son fils. Jirko n'a pu rejoindre sa mère pour fêter ses 80 ans.

---

<sup>45</sup>Réalisé fin 2016 par José Dosogne et Francine Meurice. La transcription a été relue et corrigée par l'auteur.

À la fin de la guerre, en 1945, Jirko avait 13 ans. Il en garde des souvenirs précis. Son père y a participé activement en entrant dans la Résistance. Son audace, sa détermination se manifestent dans l'événement suivant. Ses parents revenaient avec lui de la campagne, son père était chargé de grosses tranches de lard. Arrivée à la gare, la famille est tombée sur un contrôle de ravitaillement et s'est mise dans la file. Mais, soudain, le père, qui portait le lard quasi visiblement sur lui, se précipita en tête de file et se mit à crier en allemand qu'il devait passer, qu'il perdait son temps et qu'on l'importunait avec ce contrôle. Les soldats, impressionnés, le laissèrent passer... Il n'avait plus qu'à attendre sa femme et son fils, qui, eux, ne portant rien sur eux, sont passés sans problème.

Jirko a vu des avions américains attaquer un train. Ils volaient bas, il a vu un aviateur noir parmi eux. Ils survolaient le convoi dans un premier temps pour laisser l'occasion aux passagers de sortir et puis repassaient bombarder la locomotive. Un autre fait dont il se souvient est qu'au cours d'une longue marche avec sa mère, il s'est fait enlever, par un partisan, les jumelles qu'il portait au cou. Elles lui ont été restituées après la guerre ! Le 8 mai, jour de la capitulation allemande, Patton était à 50 km de Prague mais, selon les accords, c'est l'Armée Rouge qui a libéré Prague.

Après la guerre, son père a été décoré pour sa participation à la Résistance, mais le régime communiste lui a retiré sa décoration...

Aujourd'hui, Monique n'est plus là mais Jirko mène une vie paisible à Bruxelles et est heureux d'avoir des petits-enfants.

*Louis Vannieuwenborgh*

## Exils économiques

---

### *Au Canada*

---

#### **Dechief (Famille), *Lettres du Canada*, 1896, 9 p. [MLPA 00465]**

##### *Présentation*

Ces lettres retracent le voyage d'émigration d'agriculteurs belges et de leur famille vers le Canada.

C'est Albéric Dechief, né en 1849, qui a quitté la région de Ronquières en 1894 pour s'établir dans les premiers temps au Manitoba. Déjà fermier en Belgique, il y a entrepris une exploitation agricole. Il a eu cinq fils et deux filles et est décédé en 1937.

Sa famille est venue le rejoindre, quelque temps après. Tous ensemble, ils sont allés s'installer dans l'ouest, dans le Saskatchewan, plus précisément dans la région de Forget. Ils y ont acquis de très nombreux hectares de terre à défricher pour des prix très attractifs. À ce moment-là, l'objectif de l'État canadien était de susciter une plus grande production agricole pour subvenir notamment aux besoins du pays.

L'un de ses fils, Oscar Dechief, né en Belgique en 1882 et décédé au Canada en 1946, a eu sept enfants, trois fils et quatre filles.

L'une de ses filles prénommée Helene, est née vers 1914 au Canada. C'est elle qui m'a remis les copies des lettres, dont elle détient l'original. À la recherche

d'informations sur les origines de sa famille, elle m'a contacté par téléphone, en 1995, ici, en Belgique, et nous avons convenu de nous rencontrer.

C'est au cours de ces rencontres, que j'ai appris que Mademoiselle, car elle est toujours demeurée célibataire, avait fait le voyage en sens inverse en 1945. Elle a travaillé pendant cinq ans à l'ambassade du Canada à Bruxelles, de 1945 à 1950 et connaît très bien notre pays.

Après, à son retour au Canada, elle a trouvé un emploi à la Société Nationale des Chemins de fer canadiens. Dotée d'une formation de bibliothécaire, et à la demande de son employeur, elle y a créé, à Montréal, une bibliothèque professionnelle pour les Chemins de Fers canadiens. Pour la remercier de l'énorme tâche accomplie, lors de son départ à la retraite, son patronyme a été joint au nom de cette bibliothèque : *Centre d'information et de documentation Dechief*.

Une fois retraitée, elle s'est attelée à d'immenses recherches généalogiques. En 2017, lors d'un voyage à Montréal, mon fils, Laurent, lui a rendu visite dans sa résidence pour personnes âgées, et à 103 ans, elle se souvenait encore de nos rencontres à Bruxelles.

*Jean-Marie Dechief*

*Écho de lecture*

Lettre de Flore, au départ du port d'Anvers, en 1895.

Flore d'une écriture légère raconte la traversée vers la Canada. Ils sont quatre : *Maman Oscar et Marie, la fille Aline (?) et Flore*. Arrivés d'Écaussinnes à Anvers, ils sont pris en charge par le Co. St Raphaël qui les oriente vers l'auberge des émigrants. Il existait en effet des bâtiments organisés par les compagnies, pour accueillir les futurs voyageurs outre-Atlantique.

Après une visite d'Anvers, c'est l'embarquement. Ils sont bien fournis en équipement de voyage, installés confortablement. La traversée se fait en plusieurs étapes. Première escale à Harwich (Herwich dans la lettre) ensuite il faut rejoindre Liverpool, par le train, qui sera la première ville bien décrite par Flore. Ils auront l'occasion de la visiter : *Belle ville que Liverpool, quand nous avons eu déjeuné nous sommes allés visiter le révérend Père de Liverpool, alors à 8 heures et 1/2, nous sommes allés à la messe.*

La suite du voyage est plus ou moins mouvementée à cause du mal de mer dont souffrent tous les passagers. Cependant les distractions ne manquent pas ainsi que les heures passées sur le pont pour prendre l'air :

« Tous les jours nous devions aller sur le pont, depuis 9 h jusqu'à 11 h, on joue, on danse... On fait presque tous la maladie de mer... on est un peu balancé pour cela on ne peut mal de mourir. »

Flore insiste, dans une langue imagée, sur la nourriture qu'ils reçoivent *pommes de terre en chemise et du bon jambon, à midi une bonne gamelle de fort bouillon pour ma mère et Aline, nous mangeons bien ce qui se présente.*

De Liverpool, destination l'Irlande que Flore décrit joyeusement : *Il y avait une grande ville, aussi de belles montagnes, c'était vraiment joli.* Flore termine en clôturant sa lettre par un *je ne vous en dis pas davantage quand nous serons arrivés nous vous écrirons un peu plus.*

Il semble que cette lettre soit partie d'Halifax (Alifax), d'après ce qui est mentionné à la fin de celle-ci.

Lettre d'Émile à son oncle, après son arrivée à Deloraine, au Manitoba, en mars 1896.

Un autre frère s'ajoute donc à la famille Dechief, Émile. Il décrit une traversée sans encombre : *Rien que pour la curiosité du voyage, on ne voudrait pas manquer de se mettre en route.* Le ton de la lettre est donné.

Mais c'est surtout son enthousiasme qui caractérise sa lettre. Enthousiasme devant les différences dans la manière de vivre : *de la viande trois fois par jour, des gâteaux, de la tarte, kermesse du matin au soir ; de travailler la terre : c'est incroyable, les chevaux sont plus légers qu'en Belgique, ce sont des chevaux anglais qui ont beaucoup plus d'haleine, vous devriez voir ces moissonneuses lieuses tellement c'est bien organisé.*

Il décrit la famille très en forme : *maman a l'air de se porter beaucoup mieux qu'au vieux pays.* Le grand air des prairies sans doute ! Et les terres, 78 hectares ! Et les élevages très variés, chevaux et poulains, vaches, porcs, poules... Émile ne tarit pas d'éloges sur l'environnement et les fermiers belges rencontrés : *des nombreux fermiers belges que j'ai visités, je n'ai reçu que de très grandes bonnêtetés, ce que je n'ai jamais vu dans le pays.*

Quant au climat, il y a beaucoup de neige en mars, encore : *c'est curieux de voir ces chevaux et vaches qui mangent dans la neige.*

Émile termine sa lettre élogieuse ainsi : *Enfin, il faut visiter le pays pour s'en faire une idée, pour le moment je ne connais plus rien que bien des compliments de toute la famille.*

Lettre d'Oscar du 14 mai 1905.

Dix ans ont passé, Oscar décrit la famille et tout se passe bien en ce qui concerne les cultures et l'organisation de celles-ci : *le changement de vie et mœurs est cependant grand mais on s'y fait vu que ça rapporte.*

Oscar fait état d'une visite d'un photographe du Ministère de l'Immigration, pour évaluer les cultures et visiter les fermes. Le pavillon du Canada en fera sans doute mention lors de l'Exposition universelle qui se tiendra à Liège en 1905.

Lettre non datée d'un frère. Deloraine, Manitoba.

Il semble, vu la grandeur des terres mentionnées, que les 78 hectares du début de leur arrivée sont bien loin. La famille Dechief (7 frères et sœurs) se partage plus de 1200 hectares et est en pleine croissance ! Dans cette lettre, ce frère et sa femme ont terminé leurs cultures, après beaucoup d'efforts : *Nous sommes retirés dans nos maisons gros et gras, comme deux pourceaux.* Le climat est dur : *On ne pourra semer on a eu un hiver comme on a jamais vu, de la neige 5 mois et par place 8 pieds. L'on ne pourra semer que très tard. Chez nous, ça n'est rien, tout est prêt, rien que de mettre les machines dedans.*

La lettre incomplète, poursuit avec la liste de tous les frères, leurs enfants, leurs besoins en main-d'œuvre ou le futur des récoltes.

Colette Meunier

---



## Exils existentiels

---

### Récits de voyage

---

**Ramsdam, Roger, *L'Écosse où le soleil est aveugle*, 15/07/77 - 25/07/77 [MLPA 00440/0001]**

#### *Écho de lecture*

Déjà par son titre, ce récit de randonnée dans les Highlands d'Écosse, prévient les arpenteurs de territoire de la nécessité de se munir d'un équipement adéquat ! Prévoir boussole, altimètres, équipement fiable, cape imperméable, ravitaillement et une cordée sans faille : *ne voyagez jamais avec « un autre » !* Car c'est une route, qui encore aujourd'hui – ce récit date de 1977 – est classée 4 bottines au niveau de la difficulté.

La pluie va donc devenir, au long de ces pages, la vedette de cette épopée. Cependant les attraits du paysage des Highlands d'Écosse seront évoqués avec un regard qui les met en lumière. Il y aura de la tendresse, de l'humour et bien des surprises, pas toujours réjouissantes, comme escalader une barrière de 2 mètres de haut délimitant un de ces domaines privés qu'il faut traverser.

Roger et son fils Alain s'embarquent donc, à la Gare du Midi, pour traverser l'Angleterre et parvenir à la pointe nord-ouest de celle-ci, dans sa partie écossaise, au cap Wrath en direction du Sud des Highlands à Ullapool.

Passés les avatars du voyage – train en retard, traversée de la Manche, dédouanement – c'est le tour des trajets en auto-stop aussi variés qu'inattendus : *Rolls Royce*, *denche*<sup>46</sup>, pare-chocs de voiture ou chargement en camion. Tout est accepté jusqu'au Cap Wrath, leur point de départ :

« Avec un petit point d'interrogation au cœur, nous abandonnons ces rivages attachants pour nous enfoncer vers les *moors* qui ondulent à perte de vue, sans le moindre repère, sans le moindre sentier. Vague sentiment de se jeter à l'eau avec fougue et avidité. »

Après quelques heures de marche, le charme s'accomplit :

« Notre solitude est totale, car rien ne nous relie plus à rien. Nous sommes hors de l'histoire. Nous avons retrouvé l'état sauvage. »

Sauvage certes, mais plutôt humide ! Le ciel déverse sa brume, ses brouillards, ses ondées, ses bourrasques, ses bruines en « *spray vaporeux* », ses pluies persistantes et ses orages fougueux ; les voilà arrosés sans relâche, mais pas sans quelque répit :

« [...] brusquement, comme une crevasion dans le ciel, éclate un rayon de soleil. Cette *apparition* durera certes vingt secondes, assez cependant pour adoucir les traits du visage, la ligne des yeux, de la bouche, de la mâchoire, pour rendre à Alain le bleu de ses yeux. »

La terre se mélange au ciel, avec *ses lochs bleu cobalt*, ses eaux potables *limpides*, ses *moors qui ondulent comme la boule*.

Les états d'âme des marcheurs ondulent aussi au gré des faveurs du ciel : épuisement, découragement, désagréments des équipements toujours humides et lutte perpétuelle pour les garder secs, rugissements – *merde* en retirant son pied d'un

---

<sup>46</sup> Surnom populaire donné à la 2 CV.

bourbier, *b... en regardant les nuages qui s'approchent et l'horizon qui s'éloigne*. Seuls témoins des deux marcheurs, des vaches des Highlands – *J'ai déjà vu cette coiffure quelque part* –, ou des cerfs, qui les examinent d'un œil compatissant...

Roger Ramsdam s'interroge :

« Que suis-je venu chercher ici ? Peut-être comme tout le monde le souhaite à la fin d'un excellent repas, fuir son environnement, dépersonnalisé, automatisé... et patati et patata... Une fuite alors ? La liberté serait-elle une fuite ? Est-ce une fuite que l'aventure, le dépassement, le mystère des paysages ? Parlons plutôt d'un équilibre (pour déséquilibré forcément). Je suis par conséquent comblé... mais j'ai bien mal aux pieds ! »

*Un voyage, fût-il de mille lieues, débute sous votre chaussure*, dit Lao Tseu. Je gage que Roger et son fils sont bien d'accord ! Fatigués mais heureux, nos vaillants douchés « à l'écoissaise », se reposeront à Ullapool, étape, semble-t-il, de cette randonnée, puisque nous restons sur un : *à suivre*.

Colette Meunier

## Souvenirs du Congo

---

### Souvenirs d'enfance au Congo

---

**Boucquey, Éliane, *Peaux blanches en Pays noir. Années 1930 à 1950, 2004, 114 p. [MLPA 00475]***

Une enfance au Congo belge : souvenirs, descriptions, brefs récits ? Oui, mais pas uniquement, la réflexion, le questionnement sont omniprésents, ils accompagnent la réminiscence pour l'éclairer et pour apporter un sens contemporain au passé. Ces pages pourraient porter en sous-titre *Essai d'interprétation*. Interprétation à laquelle rien n'échappe, ni une émotion ancienne, ni même le genre autobiographique à l'origine de son propos et mis en œuvre dans un atelier d'écriture, « Âge et Transmission ».

Louis Vannieuwenborgh

### Écho de lecture

Dans les premières pages de son récit, en avant-propos, Éliane Boucquey parle de *cadre* : *cadre* de fenêtre, *cadre* de la vie, *cadre* des photos. Des photos prises avant qu'elle soit, dit-elle, des photos *d'avant sa naissance*, des photos de parents heureux. Puis elle se remémore des films *8 mm*, de son enfance en Afrique, et elle nous parle du lac Mumkamba, du père espiègle et joyeux qui fait signe à la caméra, d'une photo d'elle, bébé...

Le récit est divisé en onze chapitres.

Le premier s'intitule *Lusambo et Poperinge* et commence ainsi : *pour cette période d'avant ma mémoire, observons ce qui s'est imprimé dans le cadre si petit des photos anciennes*.

À partir de photos d'époque qu'elle retrouve, elle se rappelle son lieu de vie, Lusambo au Kasai et elle se décrit, elle décrit sa sœur, la maison coloniale, les chemins de terre, la haie dense qui fait peur, l'école, les sœurs à cornette et leur dévotion, la maison du lac construite par sa mère.

Ces évocations de liberté, d'espace, ramènent ses pensées à Poperinge en Flandre où, petite fille revenue du soleil, elle découvre la grisaille de la Belgique, du pensionnat, et celle des traditions de la famille. Pas de date. Elle nous dit que pour quelque temps, elle sera pensionnaire dans une école maternelle, elle y découvre la méfiance et la ruse. Il n'y a *plus de race noire, plus de serviteur, plus de peur des orages ni des serpents*, dit-elle, mais deux photographies : elle, en ange, et elle, au centre d'une scène pieuse, sur les genoux d'un Christ féminin ; il y a le souvenir d'une punition, d'une humiliation.

Dans son récit, Éliane Boucquey saute très souvent d'Afrique en Belgique, simplement, en partant des sensations que ces réminiscences éveillent, sans se situer dans le temps. Son texte est ponctué de réflexions. Dans le premier chapitre, des réflexions sur le temps qui coule, sur l'oubli, le souvenir.

Le deuxième chapitre s'intitule *De Poperinge à Panga* et parle de son retour en Afrique en bateau. Un mois de voyage pour rejoindre le père qui les attend à Panga ! Éliane Boucquey décrit la vie à bord, les jeux, le passage de l'Équateur, la hiérarchie, les mondanités, le commandant, sa mère qui taquine l'ordre social. Cette longue traversée est l'occasion d'évoquer celle que fit sa mère, enceinte, pour revenir lui donner naissance en Flandre, quelques années auparavant. Une photo de fête enfantine à bord avec des enfants costumés sera le prétexte d'une réflexion sur l'éducation : celle qu'elle a reçue, celle remise en cause en Mai 68, puis celle de son temps d'enseignante.

Dans le troisième chapitre, *La maison de Panga*, Éliane Boucquey décrit l'arrière de la maison coloniale, les alentours, les toilettes – un trou dans la terre –, la baignoire en ciment, le serpent qui sortait par l'égout. Elle dérive sur l'éducation catholique, le diable, le patriarcat, les figurines religieuses emmenées de Bruges, le silence des boys, leurs rires dans la cuisine, ses cauchemars.

Elle nous livre une réflexion sur la statuaire des peuples d'Afrique, ce que les Blancs en faisaient, sur ce qu'elle éprouvera plus tard, à leur vue ou à leur souvenir. S'ensuit une description des *boyeries*, du jardin potager, de la *barza* puis ce seront les dentelles de Bruges et les assiettes en bleu de Tournai. Éliane Boucquey nous apprend que son père n'ayant pas terminé ses études de médecine est agent sanitaire et que sa mère est femme au foyer et se cultive en lisant la revue française *Conferencia*, commandée en Belgique. Elle enseigne à ses filles. La narratrice profite de la description de son intérieur pour faire un portrait peu flatteur des autres agents : racistes, vulgaires, qui aiment les négresses, la bière, etc. Les deux sœurs sont tenues à l'écart des cuisines mais sont élevées dans le respect des Noirs.

Les chapitres suivants s'intitulent : *Dieu, Deux années à Panga, Rires, Le pensionnat, L'ange, Luluabourg, 1944* et *Le matelas*.

De chapitre en chapitre, Éliane Boucquey nous raconte la vie de ses parents, la dure tâche de son père toujours à l'écoute et au service des malades, investi dans sa lutte

contre la maladie du sommeil qu'il combat avec succès. Puis il y aura les disputes de ses parents, l'alcoolisme de son père...

Son écriture fait toujours des allers-retours entre passé et présent, Afrique et Belgique. Elle nous parle de la vie au pensionnat de Lusambo (seule école pour Blancs au Kasai) ; à 9 ans, c'est sur la route qui l'emmène vers cet établissement qu'elle apprend la déclaration de guerre de l'Allemagne. Elle raconte le déménagement de son école à Luluabourg, dans la nouvelle extension de la ville où elle retrouve ses parents, souvent itinérants à cause des soins sanitaires à donner en brousse.

Elle s'interroge sur *son sérieux*, elle cherche son identité, puis il y aura les coups de feu, le refuge à l'hôtel puis dans l'église, la révolte de Luluabourg<sup>47</sup>, les anecdotes d'une vie quotidienne, avec en arrière-fond, des éléments politiques.

D'autres réflexions s'ajoutent encore : le rapport aux parents, la condition de la femme, la mort de sa mère qui lui a ouvert la voie du féminisme. Elle s'interroge sur Dieu, la beauté, la religion, l'Église, le rire – différent ici et là-bas –, le racisme primaire, le temps, le tragique, la mort, la Flandre et la *bonne éducation*, le nazisme.

Par petites touches, le lecteur est informé sur le rapport entre les Blancs et les Noirs, sur le quotidien d'une famille d'expatriés, sur la peur des Blancs et l'insouciance des enfants.

Un récit touchant et honnête même si, me semble-t-il, beaucoup de sensations ou de réflexions attribuées à la petite fille sont plutôt celles d'une adulte qui se regarde et qui cherche à se souvenir et à comprendre comment elle est devenue ce qu'elle est.

Mara Pigeon

### Souvenirs d'un missionnaire Mill Hill au Congo

**Kwik, Frans, Matthieu. *Korte missieverhalen (Histoires courtes concernant la mission)*, autoédition, 119 pages, 2007 [MLPA 00296/0002]**

#### Présentation

Frans Kwik a été missionnaire en République Démocratique du Congo durant 39 ans, de 1960 à 1999. Il est né en 1931, dans une famille de dix enfants, à Roermond aux Pays-Bas. Dès 1943, il s'est inscrit au petit séminaire de Tilburg, puis il a étudié la philosophie à Roosendaal et ensuite la théologie à Mill Hill. Appartenant à la branche néerlandaise de la Société des missionnaires de Saint-Joseph, plus connue sous le nom de Missionnaires de Mill Hill, dont le siège se trouve à Londres, il a été ordonné prêtre en 1956.

Il a enseigné pendant trois ans au petit séminaire de Lochwonnoch en Écosse avant d'être nommé au Congo. Pour se préparer à sa nouvelle carrière, il a effectué des études coloniales à Bruxelles et Anvers. Arrivé en République Démocratique du Congo en 1960, il a enseigné pendant un peu plus de trois ans à l'École de pédagogie de Bokakata.

<sup>47</sup>La révolte de Luluabourg : mutinerie de la Force publique en 1944.

L'insécurité et l'anarchie l'ont contraint, comme tous les autres missionnaires de sa congrégation, à s'enfuir du pays en 1964. Quelques mois plus tard, la situation s'étant apaisée, il est revenu pour se consacrer à la grande paroisse de Basankusu dans la province de l'Équateur, au nord-ouest de la RDC.

En 1972, M<sup>gr</sup> van Kester l'a nommé secrétaire de l'évêché, une fonction qu'il a continué à assumer lorsque M<sup>gr</sup> Ignace Matondo devint le premier évêque congolais du diocèse en 1975. En 1982, il a été nommé curé et vicaire général de la cathédrale de Basankusu. Sous l'impulsion du Concile Vatican II, M<sup>gr</sup> Matondo lança la création de communautés chrétiennes de base. Frans Kwik a mis toute sa créativité et son énergie au service de ce projet qui visait à faire bénéficier la population d'une église bien à elle, une église qui ne serait pas celle des Blancs. Selon ses dires, ce fut la plus belle période de sa vie.

En 1988, il a été transféré à Mampoko en qualité de curé de la paroisse et après avoir passé une année sabbatique à l'Université Loyola de Chicago en 1991-1992, il a dirigé pendant six ans, en tant que doyen, le centre pastoral de Djolu qu'il dut quitter subitement en 1999 sous la menace des rebelles.

Rentré définitivement aux Pays-Bas, Frans Kwik a été nommé recteur de la « St. Jozefhuis ». En 2003, il s'est retiré dans la maison *Vrijland* de Mill Hill à Oosterbeek où il a organisé un large éventail d'activités pour les pensionnaires tout en rédigeant leur bulletin de liaison.

Il s'est aussi mis à écrire ses souvenirs. Il a relaté son travail de missionnaire et ses rencontres dans ce qu'il appelait en français ses *nouvelles*, c'est-à-dire une multitude de courts récits pleins d'humanité, d'émotion et d'humour, ciselés jusque dans les moindres détails.

Un premier recueil intitulé *Dieudonné*, qui comporte cinquante anecdotes, fut accueilli plus que favorablement comme un ouvrage captivant, passant en revue les joies, les réussites, les échecs, les peines et les frustrations, le tout sous le signe d'une foi profonde et dans le respect des traditions locales. Cet ouvrage a déjà fait l'objet d'un écho de lecture dans notre revue n° 4, parue durant le premier trimestre de 2014.

Le *père François*, comme l'appelaient ses ouailles, ou encore *Sángo* en lingala ou *Fafá* en lomongo, s'est éteint à Oosterbeek en juin 2013.

*Claude Buchkremer*

### *Écho de lecture*

Invitée à choisir le nom de sa nouvelle église, la population locale de la communauté *Basa Deux* a tout de suite décidé que ce serait *Saint-Matthieu*, non pas l'évangéliste mais le père Matthieu, le missionnaire qui avait installé une plaine de jeux à cet endroit, bien avant l'indépendance du Congo, pour que les mères de famille puissent travailler aux champs, l'esprit serein, pendant que leurs enfants y jouaient en toute sécurité. Après l'indépendance, la nature avait repris ses droits sur le *terrain du père Matthieu*, jusqu'à ce que l'évêché de Basankusu réhabilite les lieux sous la conduite du père François en 1985.

Conscient que *Basa Deux* n'est pas devenue une vraie paroisse, mais une communauté spirituelle bien soudée, Frans Kwik y organise des lectures de la Bible,

certes, mais il tisse surtout des liens entre ses membres et avec eux, faisant la soudure entre leurs traditions et les enseignements qu'il tente de leur transmettre. Pour perpétuer la culture locale, il fait écouter aux jeunes, sur son enregistreur à bandes, la voix du troubadour du village désormais disparu. Se déplaçant à vélomoteur, il sillonne le diocèse et reste toujours à l'écoute de ses paroissiens. Lorsqu'il rencontre une personne quelconque, *elle devient quelqu'un d'important pour lui et le restera pour toujours*.

Battant en brèche le catéchisme d'antan, comme le souhaite le Concile Vatican II, et toujours soucieux de comprendre les aspirations des gens, il organise des journées d'études au cours desquelles des hommes et des femmes se penchent sur la mission de l'Église dans le monde d'aujourd'hui. Les thèmes abordés sont les plus divers : l'émancipation de la femme, l'apostolat laïque, la préservation de la culture, mais aussi le parti unique, la corruption, l'apparition de sectes, les violences conjugales.

Avec tout l'humour et toute la patience qui le caractérisent, le père François aplanit des querelles entre villageois, leur fait comprendre la différence entre le bien et le mal. Il accomplit son sacerdoce avec conviction, même s'il s'étonne parfois de l'attitude de la population locale. Tel fut le cas du propriétaire qui avait construit sa maison de ses propres mains. Après 12 ans, il avait enfin pu se payer des volets de sorte que la maison pouvait, d'après lui, être bénite. Avant cela, tant que la maison n'était pas hermétiquement fermée, il y avait des courants d'air et des mauvais esprits. Le père François accepte donc d'asperger toutes les pièces avec une branche de palmier imprégnée d'eau bénite.

Allant à l'encontre des principes de l'Église, il accorde l'onction des malades à un chef de clan polygame. Il s'offusque lorsqu'il rend visite à la famille d'un voisin de 80 ans qui vient de mourir : les femmes prient, chantent et dansent jusqu'à l'épuisement tandis que les hommes boivent du *café noir*, en fait une sorte de genièvre très alcoolisé. Il s'énerve lorsqu'il songe à la longueur extrême des messes qu'il célèbre le dimanche dans la cathédrale.

Un long chapitre est consacré au Président Mobutu qui est tourné en dérision et dont le régime est ouvertement critiqué (arrestations arbitraires par les soldats, rançonnement par la police).

Une visite du président est programmée à Basankusu. La mission doit, d'une part, fournir la peinture, les planches et les clous qui serviront à retaper la résidence du maréchal et, d'autre part, mettre deux chambres à la disposition des pilotes de l'hélicoptère présidentiel. Des centaines d'enfants et de délégués d'associations défilent devant la tribune officielle. Des danseurs aux couleurs du MPR, le parti unique révolutionnaire, se produisent dans des attitudes obscènes. Au petit-déjeuner, les pilotes ont forcé sur la bière et on constate que les draps de lit, taies d'oreiller et serviettes de bain ont disparu de leur chambre. En atterrissant devant la résidence du président, la queue de l'hélicoptère heurte un oranger et s'embrase. Les objets *empruntés* sont réduits en cendres mais les pilotes sont miraculeusement indemnes.

Pour servir sa propagande, le président somme les six évêques de la province de l'Équateur de participer à la messe de requiem télévisée qui doit être dite pour sa mère dans la chapelle privée de la résidence d'été de Gbadolite. L'évêque de Basankusu, conscient de la récupération visée, charge le père François d'inventer une excuse.

Tous les trois mois, Mobutu tient au *Stade du 24 mai* un discours de trois heures en lingala, la langue de Kinshasa que les populations de l'ouest ne comprennent pas. Le mot *bandeko* (frères et sœurs) déclenche l'hilarité chez ceux-ci qui n'entendent que *bande de cons...*

*Claude Buchkremer*

*Extrait*

J'en ai ras le bol de cette messe du dimanche qui n'en finit pas ! Un chant d'entrée et sa procession avec des acolytes qui pénètrent dans l'église en dansant, trois pas en avant et deux pas en arrière. On dirait une procession d'escargots. Il y a de quoi devenir dingue.

Et après cela, l'invocation de la Sainte-Trinité qu'ils chantent solennellement devant l'autel et puis celle de tous les saints et de leurs ancêtres derrière l'autel. Ceux-ci n'en demandent vraiment pas tant. Pour moi, une seule invocation suffirait.

Et mon sermon alors ! Mes paroissiens exigent qu'il dure au moins vingt minutes « sinon cela ne vaut pas la peine de venir à l'église », m'ont-ils déjà dit. Pour moi, sept minutes, tout au plus dix, suffisent. Soyons concis.

Mais ce qui m'exaspère le plus, c'est l'offrande. Les femmes s'avancent à petits pas au rythme de la musique jusqu'au panier de quête. Elles extraient alors d'entre leurs seins et leur soutien-gorge un petit billet qu'elles aplatissent et déposent de manière très démonstrative dans le panier. Et cela avec une lenteur tellement exaspérante qu'on finit par se crispier. Viennent ensuite les hommes qui farfouillent dans leurs poches et en retirent une pièce de monnaie à la dernière seconde, comme s'ils n'avaient pas encore cuvé leur vin de la veille.

Et enfin l'échange des signes de paix juste avant la communion. Chacun va serrer avec ostentation la main de tous les autres. Restons calmes !

Lors d'une réunion du conseil paroissial, j'ai l'occasion de faire part de mon mécontentement. J'ai soigneusement noté tous les points et distribue une copie de mon texte à chaque membre.

Grand silence. J'apporte l'une ou l'autre précision. Ma voix est particulièrement aiguë. Lorsque j'arrête de parler, tous les membres déposent le document. Je les regarde, l'air interrogatif. Personne ne répond.

Le président rompt le silence : « Si nous devons parler de cela, nous pouvons être brefs. La procession d'entrée est un peu longue, mais cela permet aux retardataires d'arriver quand même à temps. Pour ce qui est des invocations, qui allons-nous passer sous silence ? Dieu ? Les saints ? Nos ancêtres ? Pendant le sermon, vous pouvez nous raconter une histoire et le faire entrecouper de quelques chants. À propos des seins de nos mères, il n'y a rien à écourter car ce sont précisément les femmes qui alimentent la collecte. Et les hommes veulent aussi de temps en temps se dégourdir les jambes après être restés assis très longtemps. L'échange des signes de paix pourrait éventuellement se dérouler de manière plus rationnelle, je l'admets. J'ai dit. »

Tous l'approuvent ouvertement : « C'est bien dit ». Je regarde autour de moi, l'air un peu déconfit. Personne ne prend mon parti ? Mais alors personne ?

Nous abordons ensuite les autres points de l'ordre du jour. J'écoute d'une oreille distraite.

À l'issue de la réunion, une mère de famille s'avance vers moi et me dit : « Sango, n'est-il pas temps pour toi d'aller prendre des vacances auprès de ta famille ? »

*Frans Kwik (Traduction de Claude Buchkremer)*

P.S. Les échos de lecture de deux autres recueils de nouvelles de Frans Kwik, *Een kerstdiner van zonnebloemen (Un dîner de Noël de tournesols)*. *Kerstbelevissen van een missionaris in Congo (Le vécu d'un missionnaire au Congo à Noël)*, autoédition, 43 pages, 2011 [MLPA 00296/0003] et *Ontmoetingen in het regenwoud van Afrika (Rencontres dans la forêt tropicale africaine)*. *Belevissen van een missionaris in Congo (Le vécu d'un missionnaire au Congo)*, autoédition, 44 pages, 2012 [MLPA 00296/0004], paraîtront dans le numéro 9 de notre bulletin.

### Autoéditions

**Warnery Chaber, Mireille, *Moissons. Mireïo*, autoédition, 2002, 271 p., [MLPA 00395]**

#### *Écho de lecture*

Envoyé par sympathie de Suisse, où il réside, par mon ancien condisciple d'humanités, Louis Molineaux, ce livre est écrit par sa belle-mère, Mireille Chaber alias Mireïo. Cette autobiographie inclut plusieurs arbres généalogiques des différentes branches familiales couvrant la totalité du vingtième siècle.

À nonante ans, Mireille écrit ses souvenirs à la demande de ses petits-enfants. Elle mène alors de front l'histoire de tous les personnages de cette grande famille française, suisse, hollandaise et belge, sous la forme de micro-récits qu'elle qualifie de *tableaux* ou de *rameaux de branches d'arbres*, et qui représentent à ses yeux *une riche moisson*.

J'exhorte le lecteur à la suivre dans ces méandres des familles parfois difficiles à démêler du fait qu'elle tient à raconter tout de tout, comme lorsqu'elle nous confie comment mon ami fit la connaissance de Josiane et résolut le problème des différences de religions :

« Quant à Josiane, elle fit sur le bateau revenant de New York, durant la traversée, la connaissance d'un étudiant qui avait toujours un livre en main et qui paraissait intéressant quand il voulait bien se mêler de la conversation. Il n'était pas bavard de nature, seulement s'il prenait la parole, c'est qu'il savait bien de quoi il parlait et Jo s'en aperçut très vite. Elle prit, m'a-t-on dit, plaisir un matin à déranger le lecteur et à le questionner. Une sympathie s'établit entre eux et en se quittant, ils se promirent de s'écrire. Les week-ends à Paris de Louis Molineaux ne se firent pas attendre. Il logeait dans la chambre du septième étage de la rue Saint-Saëns qui était encore à nous et qui toute la guerre avait servi de réserve pour les pommes de terre et les cartons d'habits. Louis était belge et avait fait sa médecine à Louvain, côte à côte avec ses camarades théologiens, ses meilleurs amis. Il était catholique. Josiane, catéchumène de Monsieur Maury, a eu un problème de conscience : devait-elle renoncer à Louis pour être fidèle à l'Église réformée ? Henri et moi regrettons



que Louis ne soit pas protestant, mais très vite nous avons compris qu'ils étaient tous les deux foncièrement chrétiens et véridiques. Il ne fallait pas peser sur eux mais entrevoir leur couple comme devant s'enrichir de leurs différences et être pour d'autres un exemple d'œcuménisme. Louis n'était pas préparé à cette confrontation avec le protestantisme ; son Église eut des exigences et je le compris si bien que nous avons organisé le mariage, le 16 décembre 1961, dans l'église catholique près de la cité universitaire. La veille, des amies théologiennes de Josiane présidèrent pour les deux familles un culte protestant. » (p. 151)

*José Dosogne*

**Dosogne, José, *La Maison de mon enfance à Vresse-sur-Semois et autres biographèmes*, Bruxelles, Cahiers APA-AML, 2018, 80 p. [MLPA 00503]**

*Écho de lecture*

Le recueil des biographèmes de José Dosogne commence par des notes, extraites de son journal personnel, écrites autour de la fête de Noël 1949. L'auteur séjournait à Vresse dans la maison de sa grand-mère paternelle. Il avait environ 18 ans. Les allusions à la religion, à Dieu et aux auteurs chrétiens sont fréquentes. Il est arrivé en tram et est plein d'émerveillement pour le paysage, le village et les personnes rencontrées avec lesquelles il passera les fêtes. D'abord il fait le point sur sa vie et ce qu'il est devenu après un passage à l'ULB, et se met à étudier ses cours de physique et de chimie sur place. C'est qu'il est venu au village pour *bloquer*.

Plus tard, vers la Pentecôte, toujours à Vresse, toujours en bloque et toujours amoureux de la nature qui l'enveloppe, il a de magnifiques pages pour la décrire.

Le journal personnel a planté le décor des micros-récits autobiographiques qui suivent et qui sont liés au village berceau.

Le lecteur entre dans *La Maison de mon enfance à Vresse-sur-Semois* avec une longue description de la maison, de ses murs en torchis sur lesquels on a collé des journaux qui deviennent ses livres de lecture. La lecture continue avec les illustrés que ses parents lui envoient de Bruxelles et dans la classe d'école où il n'y avait qu'un instituteur pour les six années primaires.

Ensuite le lecteur sort dans le village pour découvrir *Les métiers de l'enfance*. Les courses pour l'hôtelier du village, l'aide au jeu de quilles, le modèle du peintre Albert Raty qui a réalisé son portrait à l'âge de 2 ans, l'enfant de chœur, le crieur public pour le garde-champêtre, l'aide de son père à la pêche dans la rivière, le ravitaillement de son grand-père lors de son travail en forêt, l'aide au travail du tabac très cultivé dans toute la vallée.

José Dosogne conduit ensuite son lecteur loin du village, quand la guerre arrive et qu'avec sa famille, il part, en 1940, vers la France jusqu'à Vichy. Ils reviennent rapidement en zone occupée. Léon Degrelle était natif d'un village voisin, les rexistes ne sont pas rares. L'enfant entend parler du maquis, des résistants et des récits des adultes qui ont entendu les cris des prisonniers torturés par Allemands dans une

maison voisine. Des légionnaires passent aussi dans la région et l'un d'eux a même fait un petit musée dans le café du village, que José a pu fréquenter.

Mais la Semois est aussi une terre de vacances. Maisons abandonnées puis réhabilitées pour en faire des maisons de vacances qui ont tenté nombre d'illustres visiteurs. Elle a accueilli son odysée quand il était scout avec ses feux de camp mais aussi ses pluies incessantes et du matériel vétuste (pas de tapis de sol dans les tentes). Mais un Vressois peut cuire la viande par tous les temps !

Le livre se referme, en miroir, avec une liste de randonnées à la semaine dont les marcheurs peuvent s'inspirer et qui rappellent le goût pour les escapades dans la grande nature du journal personnel que l'adulte a amplifié.

*Nadine Hardt-Dekock*

*Extrait du Journal Personnel de 1949*

Arrêté sous le grand hêtre vers lequel me guidèrent tant de mes promenades, je secoue de mes habits la rosée et le pollen des fleurs heurtées au passage. Tirées de leur quiétude à la faveur d'une éclaircie, les ruines oubliées de la Haysette apparaissent un instant ; mais bientôt un banc vengeur les rend à l'inconnu. Les oiseaux, par bandes, mordant à l'envi dans le jour qui se lève, triomphent de la fraîcheur nocturne et me dédient leurs meilleurs sonnets. Deux lapereaux, le poil encore hérissé de sommeil, hasardent un œil fraternel. Par un dernier signal, mon compagnon de route annonce le visiteur de l'aube. Chairière-la-Petite ! Une basse-cour laborieuse s'applique sur les fumiers qui fument au jour nouveau, tandis que des attelages se hâtent le long des haies et des pâtures. Au travers des vitraux simples, communs à toutes les chapelles de campagne, le soleil, triomphant, maintenant taquine les paroissiennes distraites ; et vous, patrons coutumiers, quel est donc ce sourire complice qui vous gagne tour à tour ?

*José Dosogne*

### Autobiographies éditées

**« Frederik », in *Jong ! (en ziek). Tieners over hun leven met Kanker. [Jeunes (et malades). Récits de jeunes qui ont lutté contre le cancer]*, réunis par Stein De Sterck, Jeroen Boone, Wim Geysen. Photos de Koen Broos. Antwerpen, Manteau, 2016 [MLPA 00463]**

*Écho de lecture*

Le portrait de Frederik nous est dressé tout d'abord à travers une série de réponses qu'il donne à un questionnaire *à la manière de Proust* : 26 ans, cancéreux, aimant les spaghettis, les vol-au-vent et les steaks, rongant ses ongles, regrettant ne plus pouvoir pratiquer l'athlétisme, s'identifiant à un zèbre ou à une girafe... habité aussi par l'angoisse de mourir seul.

Ces prémices, comme autant de touches quelque peu impressionnistes, nous suggèrent un homme en prise avec la vie mais hanté par sa maladie. Sa pensée va et vient entre souvenirs et vie actuelle, ceux-là contaminant celle-ci, l'humour cachant et révélant à la fois les émotions toujours présentes.

En rémission, dix ans plus tard, il se souvient : gonflement du genou, biopsie, chimio, prothèse, revalidation et *merde* ! Frederik sera confronté à l'oubli progressif de ses camarades de classe mais pourra compter sur le soutien indéfectible de ses parents et de ses frères. Il se souvient de ce fauteuil roulant qui lui redonnait la mobilité perdue, qui permettait des descentes à toute allure et qui lui, usé, rendra l'âme... Il se souvient de sa peau qui restait collée à son slip et des *petites poulettes* accompagnant une délégation du centre des grands brûlés venues *pour voir ses couilles* ! Il se souvient de son désir de sauter par la fenêtre et d'en finir. Il se souvient des mots durs qui lui étaient adressés : *tête de cancer, tête de balle de ping-pong* !... Il se souvient de son second cancer, un cancer des poumons, et d'une nouvelle suite de séances de chimio... Il se souvient des camps pour jeunes cancéreux où tout pouvait se dire : *sa gueule pleine d'aphtes et ne pas pouvoir chier*.

Mais Frederik nous raconte aussi sa vie heureuse de couple, la reprise sportive d'un vélo adapté à sa prothèse, son métier heureux. Il conduit des bulldozers et puis, comme indépendant, il *creuse des chemins, creuse des égouts*. Il nous livre son projet d'achat de maison et son désir de bébé. Sa semence, morte maintenant, avait été mise à temps au frigo ! Et à travers cette semence d'un autre temps, se trouve l'espoir qu'elle puisse engendrer la vie, la survie, la résurrection.

L'amie décédée et le retour brutal à la réalité (*shit, tout ça m'attend aussi*), le renvoient alors à sa propre mort qui ne devra pas être *motif de tristesse* mais bien un moment de convivialité heureuse : *faites-moi un grand barbecue comme je les aime* !

Carine Dierkens

---

### Première autobiographie séculière féminine

**Cavendish, Margaret (trad. Constance Lacroix, préf. Line Cottagnies), *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie* [« The True Relation of my Birth, Breeding, and Life »], Paris, Éditions rue d'Ulm, coll. « Versions françaises », 2014 (1<sup>re</sup> éd. 1656), 140 p.**

#### *Écho de lecture*

Au XVII<sup>e</sup> siècle, une comète d'origine anglaise, Margaret Cavendish, philosophe, poétesse, dramaturge, épistolière, biographe, traversa l'espace philosophique et littéraire du siècle, pour sombrer dans les oubliettes de l'histoire. À présent, ses livres sont étudiés, surtout dans les universités américaines, en particulier dans le département des études féministes et dans le cursus de la philosophie. Son œuvre est commentée par des historiennes de la littérature anglaise, citée aussi par des écrivains et des écrivaines, telle Siri Hustvedt qui, dans son dernier essai *Les Mirages de la certitude*, fait grand cas de sa pensée.

Qu'est-ce qui lui vaut cette résurrection ? Pour le comprendre, quelques incursions dans le cours de sa vie s'imposent. Après une enfance et une adolescence somme toute heureuses, elle épousa un des plus prestigieux aristocrates de son époque : le Duc de Cavendish qui fut son pygmalion, comme le fut aussi son frère, un mathématicien réputé de son temps. Malheureusement, la guerre civile qui déchira l'Angleterre, opposant le parlement à la monarchie absolue, contraignit les Cavendish à l'exil. Leurs familles respectives furent décimées et la spoliation de leurs biens les obligea à vivre à crédit (même fastueusement), à l'étranger. C'est dans ce climat de perte et de deuil, que, poussée par son mari, Margaret publia, à compte d'auteur, une quinzaine de livres, et dans une édition somptueuse... Geste symbolique de deux vaincus, geste qui affirme l'ethos raffiné et cultivé d'une aristocratie en déroute. Geste politique. À Paris, auprès de la noblesse *parisienne*, elle ne récolta que railleries et quolibets. On l'accusa même de plagiat. On la surnomma *Margot la Folle*. Il faut dire qu'elle cultivait sa singularité, comme elle disait d'elle-même, par des tenues vestimentaires androgynes excentriques qui faisaient jaser.

Mais ce n'est pas par ce trait, dont le souvenir pourtant traversa plusieurs siècles, qu'elle suscite un si grand intérêt, de nos jours. C'est que, dans ses livres, elle défend une vision moniste organiciste du monde. Bref, elle affirme des convictions matérialistes, rompant ainsi avec le dualisme du corps et de l'esprit de Descartes, son contemporain (qu'elle recevait dans ses salons), héritier d'une longue lignée idéaliste qui sous-tend la plus grande part de la philosophie occidentale. Cette rupture radicale la fit même suspecter d'athéisme à l'époque.

Mais elle se distingua par une autre audace, elle écrivit son autobiographie, la première dans la littérature anglaise, dans un petit livre, *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie*. Un comble quand on sait combien ce siècle est corseté par les convenances strictes, surtout quand il s'agit d'une femme. C'est aussi un temps où le très chrétien Pascal écrit : « le moi est haïssable ». Un avis que ne partage pas l'insolente duchesse. Aussi, sans afféterie, comme sans complaisance, elle décrit quelques traits saillants de son intériorité dans la complexité de ses contradictions. Elle détesta l'éducation qu'on réservait aux filles (musique, danse, broderie etc.) et qui ne pouvait guère lui convenir, elle qui percevait son esprit assailli par un flux ininterrompu de questions, de pensées, tout comme *ces vers à soie qui tirent et tissent leur fil de leurs propres entrailles*. En revanche, elle souffrait d'une timidité malade en public. Elle n'avait pourtant pas honte à l'avouer : *on me tint pour une imbécile*. Et seule l'écriture était en mesure de contrôler une parole très souvent balbutiante :

« mon imagination va plus lestement que la plume avec laquelle j'écris, si bien que la lenteur de ma main en occasionne souvent une déperdition ; et pourtant, j'écris avec une telle hâte que je ne m'attarde point à tracer parfaitement mes lettres ».

Toujours très grande dame, elle affichait un dédain pour

« la plupart des gens qui ne font que courir de compagnie en compagnie, non dans le dessein d'apprendre, mais dans celui de parler, et leurs langues, comme les battants d'autant de cloches, ne cessent de carillonner confusément toutes ensemble, sans méthode ni distinction ».

Elle, par contre, se savait intellectuellement hors du commun, allant jusqu'à s'appeler Margaret 1 et forgea, à son usage, le néologisme d'*authoress*, devenant la seule, à son époque, à employer ce terme dans le sens fort d'auteur féminin. Il faut ajouter que le

moteur de son écriture, disait-elle avec beaucoup d'insistance, c'était la recherche de la gloire. Elle se déclarait mue par une insatiable ambition :

« Je crains que mon ambition ne verse dans la vanité, car je suis très ambitieuse ; mais je n'aspire pas à la beauté, à l'esprit, aux titres, à la richesse et au pouvoir, sinon comme autant de degrés pour atteindre le pinacle de la Gloire qui est de vivre dans le souvenir de la postérité ».

On peut se demander si la posture provocatrice qu'elle adopta, par le port de vêtements androgynes, ainsi que cette rage qui l'anima dans la recherche de la Gloire, généralement réservée aux gentilshommes, ne sont pas les deux faces du même défi, celui d'une femme qui veut transcender le réel de sa vie, une vie finalement bien difficile.

*Françoise Hecq*

---

---

### Liste des documents traités dans ce numéro

---

1. Beckers, Robert, *L'Album photo. Souvenirs de la résistance*, 2000.
  2. Boucquey, Éliane, *Peaux blanches en Pays noir. Années 1930 à 1950*, 2004.
  3. Cavendish, Margaret, (trad. Constance Lacroix, préf. Line Cottegnies), *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie* [« The True Relation of my Birth, Breeding, and Life »], Paris, Éditions rue d'Ulm, coll. « Versions françaises », 2014 (1<sup>re</sup> éd. 1656).
  4. Chasse, Jean, *Cinq textes*, 2017.
  5. de Brucq, Édouard Alfred, *Brève histoire de ma vie*, 1907.
  6. De Wée, Maurice, *Journal*, 1924-1959.
  7. Dechief (Famille), *Lettres du Canada*, 1896.
  8. Dosogne, José, *Les Routes des Ardennes. Biographèmes 8*, 2018.
  9. Dosogne, José, *La Maison de mon enfance à Vresse-sur-Semois et autres biographèmes*, Bruxelles, Cahiers APA-AML, 2018.
  10. Doyen, Paul, *Journal I. Portrait : souvenirs épars d'un vieux militant*, 2018.
  11. Du Moulin, Raymond, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*, 2008.
  12. « Frederik », in *Jong ! (en ziek). Tieners over hunleven met Kanker. [Jeunes (et malades). Récits de jeunes qui ont lutté contre le cancer]*, réunis par Stein De Sterck, Jeroen Boone, Wim Geysen. Photos de Koen Broos. Antwerpen, Manteau, 2016.
  13. Grossule, Virgilio, *Diario d'Africa*, 1901-1904, 482 p., Archivio Diaristico Nazionale, Pieve Santo Stefano.
  14. Kwik, Frans, *Matthieu. Korte missieverhalen (Histoires courtes concernant la mission)*, autoédition, 119 pages, 2007.
  15. Meurisse, Marthe, *Carnets de chansons, Trois carnets de paroles de chansons anciennes couverts de toile de lin [1900-1930]*, s.d.
  16. Meurisse, Yvonne, *Heures intimes. Carnet de pensées*, 1931.
  17. Ramsdam, Roger, *L'Écosse où le soleil est aveugle*, 15/07/77 - 25/07/77.
  18. Renders, Paul, *Souvenirs des derniers jours. Mons, 2 octobre – 27 novembre 1918*, 1918.
  19. Reybroeck, Jacques, *Souvenirs*, 2018.
  20. Tombeur-Hougardy, Marie, *Agenda*, 1914-1922.
  21. Vondracek, Jirko, *De Prague à Bruxelles. La guerre et le communisme*, 2016.
  22. Warnery Chaber, Mireille, *Moissons. Mireïo*, autoédition, 2002
-

---

**Index**

---

**B**

Beckers, Robert, 62, 84  
Boucquey, Éliane, 72, 84

**C**

Cavendish, Margaret, 81, 84  
Chasse, Jean, 64, 84

**D**

de Brucq, Édouard Alfred, 10, 84  
De Wée, Maurice, 29, 84  
Dechief (Famille), 68, 84  
Dosogne, José, 65, 79, 84  
Doyen, Paul, 51, 84  
Du Moulin, Raymond, 17, 84

**F**

Frederik, 80, 84

**G**

Grossule, Virgilio, 13, 84

**H**

Houtart, François, 5

**K**

Kwik, Frans, 74, 84

**M**

Meurisse, Marthe, 60, 84  
Meurisse, Yvonne, 63, 84

**R**

Ramsdam, Roger, 71, 84  
Renders, Paul, 57, 84  
Reybroeck, Jacques, 54, 84

**T**

Tombeur-Hougardy, Marie, 59, 84

**V**

Vondracek, Jirko, 66, 84

**W**

Warnery Chaber, Mireille, 78, 84

---

## Table des matières

<b>PRÉSENTATION DU NUMÉRO .....</b>	<b>1</b>
DOSSIER D'ÉTUDES DES FONDS .....	1
DOSSIER DE RECENSION DES NOUVEAUX DOCUMENTS .....	3
<b>PUBLICATIONS .....</b>	<b>4</b>
<b>DOSSIER D'ÉTUDES DES FONDS .....</b>	<b>5</b>
INVENTAIRE ET ARCHITECTURE DES FONDS : <i>LA CORRESPONDANCE DE FRANÇOIS HOUTART, UNE</i>	
<i>AUTOBIOGRAPHIE ÉPISTOLAIRE</i> .....	5
<i>Le fonds François Houtart</i> .....	5
<i>Questions de méthodologie d'archivage</i> .....	5
<i>Le rapport de François Houtart à l'autobiographie : des mémoires non écrits</i> .....	6
<i>Une autobiographie épistolaire</i> .....	7
<i>L'hypothèse d'une lettre archétypale et d'une lettre posthume</i> .....	8
<i>L'architecture du fonds François Houtart autour de son articulation à l'autobiographie</i> .....	9
TRANSCRIPTION DES MÉMOIRES D'ÉDOUARD ALFRED DE BRUCQ CONCERNANT LA COLONISATION	
BELGE AU GUATEMALA AU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE .....	10
<i>Protocole de transcription</i> .....	10
<i>L'énigme des brouillons</i> .....	11
<i>L'ombre du diariste</i> .....	11
<i>Extraits</i> .....	12
TRADUCTION EN FRANÇAIS DU MANUSCRIT ITALIEN DU <i>JOURNAL D'AFRIQUE</i> DE VIRGILIO GROSSULE	
.....	13
<i>Présentation du document</i> .....	13
<i>Extraits</i> .....	14
TRANSCRIPTION ET RELECTURE DES MÉMOIRES DE RAYMOND DU MOULIN : <i>RÉCIT DE MA VIE</i> .	
SOUVENIRS D'UN DIPLOMATE .....	17
<i>Cahier 1. Prologue : Mes grands-parents maternels et paternels</i> .....	17
<i>Cahier 2. 1924-1942</i> .....	18
<i>Cahier 3. 1942-1949</i> .....	20
<i>Cahiers 4 et 5. Lima, 1950 ; fin du séjour à Lima, 1950 ; Bruxelles, Mexico 1953-1954</i> .....	22
<i>Cahiers 6 et 7. Bogota, 1954-1957</i> .....	23
<i>Cahier 8 : Le Mozambique, 1958-1960</i> .....	24
<i>Cahier 9. Bruxelles, 1960-1962 ; Paris, 1962-1965</i> .....	24
<i>Cahier 10 : Bruxelles-Stockholm, 1965-1970</i> .....	25
<i>Cahier 11 : Stockholm, 1970-1974</i> .....	26
<i>Cahiers 12 et 13 : New York, 1974-1979</i> .....	27
<i>Cahier 14 : Istanbul, 1979</i> .....	27
<i>Cahier 15 : Istanbul, 1979-1983 ; Bruxelles 1983-1985</i> .....	27
<i>Cahier 16 : Jérusalem, 1985-1987</i> .....	27
<i>Cahiers 17 et 18 : Après la retraite 1987-2008</i> .....	29
RELECTURE ET TRANSCRIPTION DES VERSIONS SUCCESSIVES DU <i>JOURNAL</i> DE MAURICE DE WÉE .....	29
1924 .....	29
1924-1925 .....	32
1925 .....	34
1926 : <i>Mon Livre de vie</i> .....	36
1927 .....	39
1928-1937 .....	42
1938-1939 .....	42
1940 .....	43
1941 .....	45
1942 .....	46
1943 .....	48
1944 .....	50
1944-1959 .....	50



<b>DOSSIER DE RECENSION DES NOUVEAUX DOCUMENTS .....</b>	<b>51</b>
LES LUTTES DE LIBÉRATION NATIONALES POUR L'INDÉPENDANCE.....	51
<i>En Algérie</i> .....	51
<i>Au Congo</i> .....	54
<i>En Belgique</i> .....	57
La Guerre 1914-1918.....	57
La Guerre 1940-1945.....	62
EXILS.....	63
<i>Exils intérieurs</i> .....	63
<i>Exil de l'autre côté du rideau de fer</i> .....	66
<i>Exils économiques</i> .....	68
Au Canada.....	68
<i>Exils existentiels</i> .....	71
Récits de voyage.....	71
SOUVENIRS DU CONGO.....	72
<i>Souvenirs d'enfance au Congo</i> .....	72
<i>Souvenirs d'un missionnaire Mill Hill au Congo</i> .....	74
AUTOÉDITIONS.....	78
AUTOBIOGRAPHIES ÉDITÉES.....	80
<i>Première autobiographie séculière féminine</i> .....	81
<b>LISTE DES DOCUMENTS TRAITÉS DANS CE NUMÉRO .....</b>	<b>84</b>
<b>INDEX.....</b>	<b>85</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>86</b>

Photo de couverture :

Virgilio Grossule, *Le marché d'huile de palme* [probablement Basoko vers 1904],  
État Indépendant du Congo.

## Prix de la Montagne 2018



Notre revue, *Actualités du Patrimoine Autobiographique*, a obtenu le prix de la Montagne,  
Cercle d'études libre examinateur,  
d'une valeur de 1 000 euros, comme aide à l'édition,  
pour son travail sur la mémoire et l'histoire.



*En attendant le pyroscaphe sur le fleuve Congo (Etat Indépendant du Congo).*  
Photo de Virgilio Grossule

*Actualités du patrimoine autobiographique* est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des *échos de lecture*, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en je, elle construit une lecture en je, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces écrits *du moi* et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.

#### Dans ce numéro :

**Les archives personnelles de François Houtart. La colonisation belge à Santo Tomás au Guatemala rapportée par É. A. de Brucq. L'État Indépendant du Congo dans le journal de Virgilio Grossule. Le journal d'un haut magistrat belge en Égypte, Maurice De Wée. Les souvenirs d'un diplomate, Raymond Du Moulin. La recension des acquisitions de 2017-2018.**



Un village indigène dans l'Uélé [vers 1902]. Photo de Virgilio Grossule